

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

La belle et l'escroc

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

La belle et l'escroc



Résumé :

Viola de Galhampton s'ennuie auprès de son beau-père qui envisage de l'établir rapidement afin de se débarrasser d'elle. La jeune fille a d'autres projets : concevoir une automobile bon marché pour le plus grand nombre. Sir Vane lui rit au nez. Une jeune fille de qualité les deux mains dans le cambouis ! C'est du plus haut ridicule. Elle épousera celui qu'il choisira, point final. Mais Viola est une forte tête. Elle s'enfuit, débordante d'énergie et d'ambition, sans savoir que les joies de la mécanique la mèneront tout droit à l'amour !

1904

Tout en mangeant sans beaucoup d'appétit une tranche de rosbif, Viola de Galhampton écoutait d'une oreille distraite le monologue interminable de son beau-père.

— Lors de mon dernier séjour à Londres, figurez-vous que j'ai eu la surprise de retrouver l'un de mes vieux amis, disait sir Rudolph Vane.

« S'il savait combien je m'en moque ! » pensa la jeune fille.

— Oui, John Braith en personne ! Je ne l'avais pas vu depuis au moins deux ans.

— Vraiment ? fit-elle avec indifférence.

Elle se sentait spécialement déprimée ce soir-là. De plus, l'atmosphère de la salle à manger, une vaste pièce aux murs revêtus de boiseries de chêne, où s'alignaient les sévères portraits de ses ancêtres, n'était pas des plus réjouissantes.

« Et pour tout arranger, il me faut subir les récits mortellement ennuyeux de mon beau-père ! »

Incapable d'avaler une bouchée de plus, elle posa son couvert sur son assiette et feignit de prêter attention aux propos de sir Rudolph.

Viola était née au château de Galhampton dix-huit ans auparavant. Elle aimait cette imposante demeure, et elle aimait aussi cette austère salle à manger où, autrefois, les repas qu'elle prenait en compagnie de ses parents étaient le prétexte à des conversations enjouées et spirituelles.

Après la mort de son père, le comte de Galhampton, tout avait changé. Une chape de tristesse s'était abattue sur le château. Puis, très vite, la comtesse s'était remariée, et Viola avait cru un renouveau possible en la voyant sourire. Hélas, cela n'avait pas duré longtemps ! Sir Rudolph Vane s'était vite révélé être un homme pontifiant, ennuyeux et horriblement autoritaire.

Sa mère n'avait pas tardé à suivre dans la tombe son premier mari, celui qu'elle avait tant aimé. La vie était alors devenue bien sombre pour la jeune fille.

Les domestiques avaient quitté la pièce. Son beau-père eut un mouvement agacé.

— Vous m'écoutez, Viola ? demanda-t-il.

— Mais... naturellement, monsieur.

— John Braith m'a appris que l'une de nos amies, lady Carncross, s'est installée dans le voisinage.

— Ah, oui ? fit la jeune fille en s'efforçant de paraître intéressée.

— Elle habite à moins de dix kilomètres du château ! C'est une veuve et je pense que vous trouverez son fils, Timothy - lord Carncross - très sympathique. Je les ai invités à déjeuner après-demain.

Viola sursauta.

— Mais nous sommes en grand deuil !

Son beau-père la fixa de son regard noir, perçant, avant de hausser les épaules.

— N'exagérons pas. Votre mère nous a quittés depuis près de trois mois maintenant. Vous pouvez très bien recevoir Béatrice... euh, je veux dire lady Carncross. Par ailleurs, la saison approche. Lady Carncross va organiser votre entrée dans le monde et votre présentation à la Cour.

Pendant que sir Rudolph reprenait trois tranches de bœuf, la jeune fille se mordit la lèvre inférieure presque au sang. L'un des rêves de sa mère avait été de la voir, vêtue d'une robe de mousseline blanche,

faire sa révérence à Sa Majesté le roi Edward VII.

— Lorsque tu feras ton entrée dans le monde, disait-elle souvent, tu seras la plus jolie des débutantes.

La jeune fille était ravissante avec ses boucles dorées et ses grands yeux d'un bleu profond, frangés de cils interminables.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je regrette, mais c'est trop tôt, monsieur. De toute façon, vous n'aviez pas le droit d'arranger tout cela sans me consulter.

Sir Rudolph donna un coup de poing sur la table.

— J'ai tous les droits ! tonna-t-il. Je suis votre beau-père et votre tuteur.

— Je regrette, répéta-t-elle. J'ai dix-huit ans et je n'ai pas besoin d'un tuteur.

— C'est la loi, ricana-t-il.

— Quoi qu'il en soit, auriez-vous oublié que je suis en grand deuil ? Il est hors de question que je sois présentée à Sa Majesté cette année.

— Vous ferez ce que je vous dis.

La colère de sir Rudolph tomba aussi vite qu'elle était montée, et ce fut d'une voix mielleuse qu'il déclara :

— Par ailleurs, je souhaite que vous soyez pourvue d'un mari avant la fin de la saison.

— Quoi ?

La jeune fille adressa à son beau-père un regard consterné.

— Je n'ai aucune envie de me marier, monsieur.

— Premièrement, ce n'est pas vous qui décidez. Deuxièmement, si vous ne vous mariez pas, que comptez-vous faire ?

— Poursuivre dans la voie tracée par mon père. J'ai l'intention de

construire une automobile que je commercialiserai à un prix raisonnable, ce qui permettra à tout le monde de pouvoir s'offrir un véhicule à moteur.

Sir Rudolph la toisa d'un air méprisant.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide. Une jeune fille de bonne famille jouant au mécanicien ! Votre obsession des moteurs devient du plus haut ridicule. Si votre mère était toujours de ce monde, elle serait de mon avis.

Viola réussit à retenir une protestation enflammée, jugeant que cela ne servirait qu'à envenimer la discussion. N'avait-elle pas déjà dit cinquante fois à son beau-père que, au contraire de ce qu'il prétendait, sa mère ne l'avait jamais empêchée de prendre la suite de son père, un passionné de voitures automobiles ?

— Permettez-moi, monsieur, de vous rappeler que je suis chez moi, se contenta-t-elle de dire d'un ton neutre. Je vis comme je l'entends dans ce château qui m'appartient.

Elle s'attendait à une explosion de rage. Mais son beau-père se contentait de la fixer, les yeux rétrécis, le visage impassible. L'avait-il seulement entendue ?

Alors, pour la première fois, elle osa dire ce qu'elle pensait depuis longtemps :

— D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi vous continuez à habiter ici.

En entendant cela, sir Rudolph aurait dû bondir. Curieusement, il demeura toujours silencieux. Pourquoi donc ne réagissait-il pas ?

Viola avait douze ans quand son père avait acheté une première voiture automobile, puis une deuxième, une troisième... Lorsque le comte de Galhampton travaillait dans le hangar transformé en garage, en compagnie de Joe Webster, son chauffeur, mécanicien et ingénieur, Viola ne manquait jamais de les rejoindre.

Amusés de voir une enfant se passionner pour la mécanique, les deux hommes lui donnaient toutes les explications quelle demandait.

Bien vite, elle avait appris à changer les roues et à conduire. Mais

elle savait aussi comment fonctionnaient les moteurs. Lorsque l'un d'eux refusait de démarrer ou s'arrêtait brusquement, elle devinait souvent la cause de la panne - parfois avant son père ou Joe Webster.

— La petite magicienne, l'appelait ce dernier.

Les années avaient passé. Et Viola, tout comme le comte de Galhampton, continuait à porter un intérêt passionné aux voitures. Elle n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle avait les mains pleines de cambouis. Son père était très fier d'elle. Quant à sa mère, elle la laissait faire, même s'il lui arrivait parfois de déclarer d'un ton faussement grondeur :

— Ce n'est pas une occupation de jeune fille de bonne famille. Ne préférerais-tu pas te consacrer à la broderie ?

Viola levait les bras au ciel et éclatait de rire.

Ils étaient tous les trois merveilleusement heureux dans ce vaste domaine boisé, et rien ne semblait devoir troubler ce tranquille bonheur... jusqu'au jour où une crise cardiaque emporta le comte de Galhampton en quelques secondes. Il n'avait pas cinquante ans.

Éplorées, sa veuve et sa fille suivirent son cercueil jusqu'au cimetière qui entourait la petite église du village de Galhampton.

Parmi les nombreuses personnes qui avaient tenu à faire leurs derniers adieux au châtelain, Viola remarqua un homme d'une cinquantaine d'années au visage mat et aux cheveux aussi noirs que l'aile du corbeau. Son regard semblait fureter partout.

Elle ne l'avait jamais vu mais le trouva immédiatement antipathique. L'heure des condoléances venue, il vint s'incliner devant la veuve drapée dans ses longs voiles de crêpe.

— Milady, j'ai été navré d'apprendre la mort de Francis. C'était l'un de mes lointains cousins. Peut-être vous a-t-il parlé de moi ?

Il s'inclina de nouveau.

— Sir Rudolph Vane.

« Sir ! pensa Viola avec dégoût. Qu'a-t-il besoin de préciser qu'il a un petit titre ? C'est du plus mauvais goût. »

Lorsque son père devait se présenter lui-même, il ne mentionnait jamais qu'il était comte. Il se contentait de dire : « Francis de Galhampton ».

— Qu'est-ce qu'un titre ? lançait-il parfois. Pas grand-chose... Juste une distinction héréditaire. Ce qui compte, c'est l'homme. Sa personnalité, ses qualités...

De telles nuances semblaient échapper à sir Rudolph Vane. Par ailleurs, il était évident que la comtesse n'avait jamais entendu ce nom.

— Sir Rudolph Vane... répéta-t-elle lentement. Excusez-moi, mais je ne me souviens pas avoir entendu mon mari mentionner votre existence.

Il soupira.

— Cela ne m'étonne qu'à moitié. Nos pères s'étaient disputés au sujet d'une brouille... J'avais espéré qu'avec le temps, ces dissensions s'apaiseraient. J'appartiens à une autre branche de la famille, sinon le titre de comte de Galhampton me serait revenu, au lieu de passer à un cousin encore plus lointain...

Il jeta un coup d'œil en direction de la foule qui se clairsemait.

— Le nouveau comte n'est pas venu ?

— Non, il vit en Amérique. Il m'a envoyé un télégramme.

Sir Rudolph hocha la tête.

— Ah ! Je ne manquerai pas de le contacter lorsqu'il viendra prendre possession du château.

La comtesse secoua la tête.

— Cela n'arrivera pas. Il va devenir comte de Galhampton, certes, mais le château, le domaine et la fortune familiale... tout cela appartiendra à ma fille Viola, le jour où elle atteindra sa majorité.

— Ah !

Après un instant de silence, sir Rudolph déclara :

— Vous devez être soulagée à la pensée de ne pas avoir à quitter votre maison.

Il laissa échapper un petit soupir.

— À mon retour des Indes, j'ai loué une propriété située dans les environs. J'espérais que votre mari et moi pourrions devenir amis. Hélas ! Maintenant...

Après un silence, il s'inclina pour la troisième fois.

— Chère cousine, acceptez mes plus sincères condoléances.

Surprise par ce « chère cousine » inattendu, la comtesse demeura silencieuse.

— Si vous me le permettez, reprit sir Rudolph, je viendrai vous rendre visite dans quelques jours, quand vous serez un peu remise de cette terrible épreuve.

Sur ces mots, il remit son huit-reflets sur sa tête et s'éloigna en bombant le torse.

Une semaine plus tard, lorsqu'il se présenta au château, Viola travaillait en compagnie de Joe Webster.

Le défunt comte tenait ce dernier en grande estime.

— Joe Webster est un ingénieur extraordinaire, avait-il dit un jour à sa femme. Avec son aide, Viola et moi allons construire l'automobile que tout le monde en Angleterre voudra acheter.

Il s'était tourné vers sa fille.

— Nous serons les trois actionnaires d'une petite société qui deviendra bien vite très importante. Nous deviendrons immensément riches.

La comtesse avait souri.

— Quelle idée ! N'avez-vous pas suffisamment d'argent, mon ami ? Quant à Viola, c'est une héritière qui n'a pas besoin de construire des

voitures automobiles pour augmenter encore sa fortune.

Avec une grimace, elle avait ajouté :

— Je n'aime pas ces automobiles. Je les trouve bruyantes, dangereuses... et si sales ! Pourquoi consacrez-vous tant de temps à des moteurs ?

Le père de Viola s'était mis à rire.

— Tout simplement parce que nous trouvons cela passionnant. L'automobile représente l'avenir. Je tiens à être en première ligne... Mon idée de construire une voiture accessible à tout un chacun est révolutionnaire. Bientôt, il n'y aura plus de chevaux, tous les véhicules seront motorisés.

— Quoi ? Plus de chevaux ?

— Mais oui. Et je suis sûr que Viola est de mon avis. N'est-ce pas, ma chère enfant ?

— Absolument, père. Mais j'espère que les chevaux ne disparaîtront pas complètement, et que nous pourrions toujours galoper à travers champs et dans les sous-bois.

Viola avait déjà dix-sept ans à la mort de son père.

« La vie continue, s'était-elle alors dit. Il ne faut pas que je m'abîme dans le chagrin. »

Et pendant que sa mère s'enfermait dans sa chambre, elle retourna travailler avec Joe Webster. Une dizaine de jours après l'enterrement du châtelain, elle était en train d'ajuster les freins après avoir nettoyé les filtres quand un valet vint lui annoncer que sa mère avait une visite.

Elle se redressa en s'essuyant les mains sur la vieille jupe qu'elle portait pour se livrer à ces tâches plutôt salissantes.

— Une visite ? Qui est là ? demanda-t-elle avec surprise.

— Sir Rudolph Vane, mademoiselle.

La jeune fille fronça les sourcils.

— Je ne le connais pas.

La mémoire lui revint. Elle revit le cousin inconnu de son père s'inclinant devant sa mère dans le petit cimetière qui entourait l'église du village.

— Ah, si !

Sans enthousiasme, elle se tourna vers l'ingénieur-mécanicien-chauffeur.

— Il faut que je vous laisse, Joe. J'espère que cela ne durera pas trop longtemps.

Joe lui adressa un coup d'œil complice.

— Il vaut mieux que vous alliez vous changer avant d'aller saluer ce monsieur, mademoiselle Viola.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— En effet, cela vaut mieux. Imaginez que je me présente au salon ainsi vêtue... Le pauvre homme aurait une attaque !

La jeune fille courut jusqu'à sa chambre, ôta sa tenue de travail et après s'être soigneusement lavé les mains et recoiffée, enfila une robe en mousseline noire.

Elle trouva sa mère en compagnie de sir Rudolph. Curieusement, cette visite ne semblait pas peser à la châtelaine. Elle bavardait avec animation et avait retrouvé quelques couleurs.

Sir Rudolph eut la discrétion de ne pas s'attarder. Après son départ, la comtesse s'exclama :

— Quel homme charmant !

Viola ne répondit pas. Sa première impression n'avait pas changé : elle trouvait toujours le cousin de son père antipathique.

« Est-il seulement notre parent ? Après avoir étudié tous les arbres généalogiques, je n'ai pas trouvé trace de son nom. Je reconnais que c'est un assez bel homme, mais il y a chez lui quelque chose qui me

déplaît profondément. »

Sir Rudolph revint de plus en plus souvent. Un jour la jeune fille le surprit en train d'examiner des papiers concernant les affaires du défunt comte. Elle attendit qu'il soit parti pour faire part de son étonnement à sa mère.

— Cela ne le regarde pas. C'est M. Barnes, le mandataire de père, qu'il faut consulter pour cela.

— Quand M. Barnes essaie de m'expliquer quelque chose, je n'y comprends rien. Il me prend pour une idiote, parce que je suis une femme. En revanche, les exposés de sir Rudolph sont parfaitement clairs.

Avec fierté, la comtesse ajouta :

— Et il trouve que j'ai le sens des affaires.

Viola n'eut pas le cœur de répondre. Son père l'avait toujours traitée en adulte responsable et à dix-sept ans, elle avait un jugement très sûr. Elle devinait sans peine les raisons qui poussaient sir Rudolph à se montrer aussi assidu auprès de sa mère.

Six mois après la mort de son mari, la comtesse annonça à Viola que sir Rudolph l'avait demandée en mariage... et qu'elle avait accepté.

Trop choquée pour faire le moindre commentaire, la jeune fille entendit sa mère détailler mille raisons en faveur de cette union.

— J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider. Le domaine, le château, les affaires de ton père... c'est trop lourd pour moi. Sir Rudolph saura mener tout cela. Il est intelligent, il comprend tout !

Avec un sourire tendre, elle enchaîna :

— Bien sûr, jamais il ne pourra remplacer ton père dans mon cœur. Mais vois-tu, quand il est là, je me sens protégée.

— J'aurais pu m'occuper du domaine, des affaires, de...

— Viola, tu n'es qu'une enfant ! fit la comtesse avec indulgence. Sir Rudolph dit que tu as beaucoup de qualités, mais que tu es encore un

peu chien fou. C'est vrai. Quelle adolescente de ton âge aurait envie de se déguiser en mécanicien pour se pencher sur d'horribles moteurs pleins d'huile noire ?

— Père se passionnait pour cela, lui aussi.

— Mais ton père était un homme ! Les femmes...

— Père estimait qu'elles étaient les égales des hommes.

En guise de réponse, la châtelaine haussa les épaules.

Comme la comtesse était toujours en deuil, le mariage fut célébré dans la plus grande intimité. Sir Rudolph triomphait.

« Un bel homme ? se demanda la jeune fille. Un bellâtre, oui... »

Très vite, son beau-père se révéla être excessivement autoritaire et colérique. Il se fâchait pour un rien et, à chaque instant, menaçait les domestiques de renvoi. La châtelaine devait sans cesse intervenir pour arrondir les angles.

Les mois passèrent. Avec désolation, Viola voyait sa mère perdre peu à peu toute sa vitalité, tandis que son mari se montrait de plus en plus dominant.

Un matin, la jeune fille remarqua que sa mère avait un œil au beurre noir.

— Je suis tombée et me suis cognée contre une table, expliqua d'une voix tremblante celle qui était désormais lady Vane.

Viola n'en crut rien. Folle de rage, elle alla accuser sir Rudolph d'avoir frappé sa mère. Il crispa les poings avec une telle force que ses jointures blanchirent.

— Vous a-t-elle dit que j'avais levé la main sur elle ? Non, n'est-ce pas. Dans ce cas, comment osez-vous me parler ainsi ? Sachez, mademoiselle, que je n'ai pas l'habitude de frapper les femmes.

Il paraissait hors de lui et, craignant de recevoir un coup, Viola recula.

— Ex... excusez-moi, monsieur. Mais je m'inquiète pour ma mère.

— N'ai-je pas été le meilleur des maris ? Hein ? Retournez auprès d'elle. Et ne vous avisez pas de renouveler de pareilles accusations !

La jeune fille n'osa pas en dire davantage. Même si elle n'était pas du tout convaincue.

Au cours des mois suivants, elle évita de dire quoi que ce soit risquant d'attiser l'ire de son beau-père.

— La période de grand deuil sera bientôt terminée, lui dit un jour sa mère. Il faut penser à préparer ton entrée dans le monde.

Avec nostalgie, elle se mit à raconter comment, de nombreuses années auparavant, elle avait été elle-même présentée à la reine Victoria. Il y avait eu ensuite la saison à Londres, les réceptions, les nombreux bals où elle était l'une des débutantes les plus courtisées de l'année...

— Quel rêve ! répétait-elle.

Viola n'avait aucune envie de participer à ce qu'elle considérait comme un cirque. Elle aurait cent fois -mille fois ! - préféré continuer à travailler avec Joe ou monter à cheval.

« Mais puisque cela fait un tel plaisir à ma mère, je ne peux pas faire autrement que d'accepter de devenir... un singe savant », se disait-elle.

Sa mère et son beau-père semblaient persuadés que ce serait au cours de cette saison à Londres qu'elle rencontrerait celui qui deviendrait son mari. Ce qui la mettait très mal à l'aise. Elle ne souhaitait pas se marier pour le moment. N'avait-elle pas d'autres projets ?

Tout d'abord, elle tenait à mener à bien le projet de son père : mettre au point l'automobile pratique et bon marché que presque tout le monde pourrait s'offrir. Et ensuite, elle ne croyait pas trouver en quelques semaines ou même quelques mois celui qui lui était destiné. Elle rêvait de faire un mariage d'amour et espérait être aussi heureuse que ses parents l'avaient été ensemble. Et enfin, elle souhaitait rester au château afin de protéger sa mère au maximum. Car même si celle-ci n'avait plus jamais eu d'œil au beurre noir, la jeune fille se rendait compte que son mari la traitait sans beaucoup d'égards.

— Je ne trouve pas que sir Rudolph soit toujours très gentil avec vous, se risqua-t-elle un jour à confier à sa mère.

Cette dernière parut alors très nerveuse.

— Ne dis pas de sottises pareilles, ma chère enfant. Tâche de comprendre qu'il n'est pas facile pour sir Rudolph de vivre dans une demeure qui n'est pas la sienne mais celle de sa femme. Pour un homme, c'est difficile à accepter. De plus, il a souvent l'impression -à tort ou à raison - que nos domestiques, qui sont là depuis longtemps et se considèrent un peu comme faisant partie de la famille, ne lui témoignent pas tout le respect qui lui est dû.

Viola avait réussi à ne pas hausser les épaules.

« Ma mère trouve toujours mille excuses à cet homme. »

Mieux valait ne rien dire... Ce qui était difficile lorsque sir Rudolph répondait avec brusquerie à sa mère ou donnait des ordres aux serviteurs sur un ton impatient, à la limite de la grossièreté.

Sa mère était en train d'organiser un voyage à Londres. Elle voulait s'y rendre en compagnie de sa fille afin de lui acheter des robes de bal, des tenues d'après-midi ou du matin, des chapeaux, des gants... etc. Viola ne manifestait aucun enthousiasme.

— Nous n'allons pas passer des semaines en ville, j'espère ! Quelques jours suffiront.

— Mon amie Juliet est ravie à la perspective de nous accueillir. C'est d'ailleurs chez elle que sera donné le grand bal en l'honneur de ton entrée dans le monde. Il serait très impoli d'arriver chez elle, de courir à Bond Street afin de commander ton trousseau dès le lendemain... et de repartir le surlendemain !

Viola avait fait la grimace.

— C'est que j'ai du travail...

Sa mère lui avait adressé un sourire indulgent.

— Rien de bien urgent.

« Toutes ces simagrées vont me mettre en retard », avait pensé la jeune fille.

La veille du départ, sa mère s'était sentie si mal qu'elle avait dû s'aliter. Bien entendu, il avait fallu retarder le voyage à Londres.

Le médecin, appelé au chevet de la châtelaine, s'était montré pessimiste.

— Milady a toujours été de santé fragile. Aurait-elle présumé de ses forces ?

— Je ne le pense pas, avait répondu Viola. Elle mène une vie très tranquille.

Pensant à sir Rudolph, elle avait ajouté :

— Mais elle est d'une grande nervosité. Je la vois par moments très tendue, un peu comme si elle était rongée intérieurement.

Le médecin s'était contenté de hocher la tête.

L'état de la malade ne s'améliora pas. Viola s'occupa d'elle avec un dévouement sans faille au cours des deux mois qui suivirent. Quant à sir Rudolph, il s'absentait de plus en plus souvent pour deux, trois jours ou davantage, sans jamais dire où il allait - ce dont, à vrai dire, se moquait parfaitement la jeune fille.

— Je vais rejoindre ton père, lui dit un jour sa mère d'une voix qui était devenue si faible qu'elle en était presque inaudible.

Viola lui avait pressé la main.

— Mère, ne parlez pas ainsi !

Celle qui avait été la comtesse de Galhampton ne s'était pas trompée en devinant que sa fin était proche. Au cours de la nuit, elle s'éteignit.

Le titre était revenu à un lointain cousin du comte vivant en Amérique. Mais le château, le domaine et la fortune paternelle, comme la fortune maternelle - car sa mère était elle aussi très riche -, tout cela appartenait à Viola le jour de sa majorité.

Quant à son beau-père, il était devenu son tuteur... Ce qui ne troublait guère la jeune fille. Elle estimait, à dix-huit ans, être capable de mener sa vie à sa guise.

Et voilà que sir Rudolph lui annonçait brutalement qu'il avait l'intention d'organiser son entrée dans le monde avec une certaine lady Carncross, une femme qu'elle n'avait jamais rencontrée ! Plus, il disait qu'il espérait la voir mariée au cours de cette saison !

Fâchée, la jeune fille avait tenu à lui rappeler qu'elle était chez elle au château de Galhampton.

— Je vis comme je l'entends dans ce château qui m'appartient, venait-elle de déclarer. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi vous continuez à y habiter.

Sir Rudolph ne disait toujours rien.

« Il sait se dominer », pensa-t-elle.

Son beau-père reprit enfin la parole.

— Dites-moi, Viola, saviez-vous que votre mère n'allait rien me laisser ? demanda-t-il d'un ton glacial.

Elle secoua négativement la tête.

— J'ignorais les termes de son testament jusqu'à ce que le notaire nous le lise.

Elle avait alors appris qu'elle héritait de pratiquement tout, à l'exception de quelques legs que la châtelaine avait tenu à faire à ses fidèles domestiques.

Puis maître Moreton avait déclaré de sa voix nette et précise :

— « Comme mon mari, sir Rudolph Vane, m'a souvent dit qu'il était très riche, je ne juge pas utile de lui léguer quoi que ce soit. »

En entendant cela, le beau-père de la jeune fille était devenu blême. Puis il s'était levé et avait quitté la bibliothèque en claquant violemment la porte. Curieusement, il n'avait fait aucun commentaire par la suite. C'était la première fois qu'il mentionnait le testament de la défunte.

— Connaissez-vous les raisons d'un tel acte ? interrogea sir Rudolph du même ton glacial.

— Ma mère a été claire, répondit-elle en soutenant son regard. Puisque vous êtes riche, elle n'avait aucune raison de me déshériter.

— Vous déshériter, Viola ? lança-t-il avec un rire dur. Un legs en ma faveur n'aurait guère affecté l'énorme capital dont vous aurez l'entière disposition à votre majorité.

— Cela signifierait-il que vous n'êtes pas aussi fortuné que vous l'avez prétendu, monsieur ?

— La question n'est pas là. Je me serais attendu à ce que votre mère reconnaisse ma position. N'étais-je pas son époux ?

Viola préféra garder le silence. Elle avait sa propre théorie à ce sujet : après avoir découvert que sir Rudolph n'était pas l'homme qu'elle croyait, sa mère avait tenu à lui faire comprendre, au-delà de la mort, qu'elle n'avait pas été dupe.

Deux valets vinrent desservir. Puis un autre apporta le dessert. Sir Rudolph attendit qu'il soit sorti pour déclarer, la bouche pleine :

— Vous n'êtes qu'une petite sotte. Vous avez bien de la chance que je sois là pour veiller sur vos intérêts.

— Je suis parfaitement capable d'y veiller moi-même. Par ailleurs, permettez-moi d'insister. Il n'y a aucune raison, désormais, pour que vous vous attardiez au château. Je suis sûre que vous seriez beaucoup plus heureux ailleurs. À Londres, par exemple.

— Ailleurs, dites-vous ? Mais pourquoi voulez-vous que je m'en aille ? Ma chère Viola, je crains que vous ne compreniez pas très bien la situation. Je suis votre tuteur et j'ai l'intention de m'occuper de vos affaires et de rester à Galhampton jusqu'à votre majorité.

La jeune fille retint sa respiration. Quoi ! Elle allait devoir supporter la présence de cet homme pendant trois ans encore ?

— Par ailleurs, mademoiselle, sachez que vous ne pouvez pas vendre trois arpents de terre ni acheter une seule action sans mon autorisation.

Viola était devenue très pâle. Certes, le jour de la lecture du testament, le notaire avait mentionné que son tuteur serait son beau-père, mais elle n'avait attaché aucune importance à ce détail, s'imaginant, à dix-huit ans, être devenue adulte et n'avoir de comptes à rendre à personne.

— Je tiens les cordons de la bourse, ma chère Viola, reprit sir Rudolph. Vous n'aurez pas un penny si tel est mon bon vouloir. Vous dépendez totalement de moi. Par conséquent, inutile de me conseiller de partir. Je me trouve très bien ici, que cela vous plaise ou pas.

Viola le regarda avec horreur. Puis elle se leva.

— Bonne nuit, monsieur, réussit-elle à dire avant de se diriger vers la porte d'un pas mal assuré.

Une fois dans sa chambre, elle se jeta sur son lit, en proie à une terrible crise de rage. Ainsi, elle était totalement entre les mains de cet homme qu'elle détestait et méprisait ?

« Que vais-je faire ? se demanda-t-elle avec désespoir. Que vais-je devenir ? »

2

Viola dormit très mal cette nuit-là. En proie à mille pensées toutes plus déprimantes les unes que les autres, elle ne cessait de se tourner et de se retourner dans son lit. Quand elle parvint enfin à trouver le sommeil, l'aube pointait déjà à l'horizon. Moins d'une heure plus tard, elle s'éveilla en sursaut : il lui avait semblé entendre le rire sarcastique de sir Rudolph.

« Ce n'était qu'un rêve, pensa-t-elle. Un cauchemar, plutôt... » Elle se leva, s'assit devant son secrétaire, prit un feuillet de vélin gravé aux armes des Galhampton et écrivit à maître Moreton, le notaire de sa

famille.

J'ai quelques conseils à vous demander, maître, écrivit-elle, avant de le prier de venir au château dès qu'il en aurait la possibilité.

« Il faut que je sache ce qu'il en est exactement. Mon beau-père m'a-t-il seulement dit la vérité en prétendant que je ne pouvais pas dépenser un seul penny sans son autorisation ? »

Le notaire saurait lui dire s'il était exact qu'elle doive attendre sa majorité pour disposer de sa fortune. Peut-être pouvait-elle en distraire une certaine somme dont elle aurait la liberté de faire ce qu'elle voulait ?

« Trois ans ? Autant dire une éternité... »

La perspective de devoir dépendre de sir Rudolph lui paraissait tout simplement intolérable.

Elle mit sa lettre dans une enveloppe et sonna Maisy, la femme de chambre d'un certain âge qui avait été au service de sa mère pendant plus de vingt ans.

— Qu'aimeriez-vous porter aujourd'hui, mademoiselle Viola ?

— Cela m'est égal. Comme je suis en deuil, de toute façon... Je vous laisse choisir, Maisy.

Cette dernière ouvrit un placard et vint poser sur le lit une robe en soie noire.

— Maisy, vous connaissiez bien ma mère...

— Pensez, mademoiselle ! s'exclama la domestique au chignon gris, tout en aidant la jeune fille à passer un jupon en plumetis.

— Vous n'avez jamais fait le moindre commentaire au sujet de mon beau-père.

— Hum !

— Savez-vous pourquoi ma mère ne lui a rien laissé ?

Maisy n'hésita pas.

— Pourquoi ? Tout simplement parce que c'est un monstre, mademoiselle Viola.

Saisie, la jeune fille balbutia :

— Mais... mais ma mère semblait l'apprécier. Sinon elle ne l'aurait jamais épousé.

Tout en boutonnant la robe dans le dos de la jeune fille, Maisy répondit :

— À ce moment-là, elle ne connaissait pas encore sa vraie nature. C'est qu'il l'avait bien cachée ! Il peut parler si gentiment quand il le veut... et en réalité, quel démon !

Viola frissonna.

— Vers la fin, le grand regret de milady était de ne pas avoir réussi à vous marier. L'idée que cet homme-là allait devenir votre tuteur la désolait.

— Elle aurait pu choisir un autre tuteur !

— Il y avait bien celui qui a hérité du titre, mais il était en Amérique. Milady ne le connaissait pas. Aurait-il accepté de devenir responsable d'une jeune inconnue ? Rien n'était moins sûr... Logiquement, ce rôle revenait à votre beau-père. « Le nouveau comte ne vaut peut-être pas mieux que lui », disait milady.

— Tout est possible, murmura la jeune fille.

— Il vous faut une ceinture, mademoiselle Viola. Allons en chercher une dans les tiroirs de milady. J'ai mis un peu d'ordre dans ses affaires et en ai trouvé de très jolies.

Viola l'accompagna jusqu'à la chambre de sa mère et la laissa fixer autour de sa taille mince une ravissante ceinture en velours noir ornée de jais.

— Que voulez-vous faire de tous les vêtements de milady, mademoiselle Viola ? Les garder, les donner ?

— Autant les garder pour le moment. Quand je ne serai plus en

deuil, j'y trouverai peut-être quelques tenues me convenant.

— Oh ! s'exclama Maisy, choquée. Vous mettez déjà les robes que milady portait après la mort de milord ! Il vous faudrait une nouvelle garde-robe à la dernière mode. Dans votre position...

— Dans ma position, comme vous dites, Maisy, je n'ai aucune liberté.

La jeune fille ouvrit le coffret à bijoux de sa mère et jeta un coup d'œil aux colliers ou aux bracelets en ambre, en améthyste et en pierres semi-précieuses qui s'y entassaient.

— Où sont les diamants, les saphirs, les rubis et les émeraudes de milady, Maisy ?

— Dans le coffre-fort, mademoiselle Viola.

— Bien sûr... Où ai-je la tête ?

Sa mère lui avait un jour montré comment ouvrir le petit coffre-fort qui se trouvait dans l'un de ses placards. Elle en fit jouer la combinaison et découvrit les nombreux écrins renfermant de véritables bijoux.

— Sir Rudolph connaît-il l'existence de tout ceci ? demanda-t-elle.

— Oui, milady. Je l'ai trouvé une fois en train d'examiner les bijoux de milady. Celle-ci, déjà malade, n'avait pas pensé à fermer le coffre.

La jeune fille emporta les écrins dans sa chambre. Elle jeta un rapide coup d'œil à leur contenu. Oui, tout était bien là... Les diadèmes, les colliers, les bracelets, les boucles d'oreilles et les broches...

Maisy l'avait regardée faire, sans émettre le moindre commentaire. Mais Viola savait qu'elle ne dirait à personne où se trouvaient désormais les bijoux de la famille.

Le lendemain, la jeune fille croisa sir Rudolph dans le hall, alors qu'elle était en route pour « son atelier ». C'était ainsi qu'elle appelait la grange transformée en garage.

— Comment osez-vous vous habiller de cette façon ? s'écria-t-il avec dégoût.

Viola portait sa vieille jupe en toile grise et une blouse en coton blanc.

— Vous m'avez souvent vue en vêtements de travail, rétorqua-t-elle en haussant les épaules. Nous avons reçu hier soir un colis de bougies d'allumage. J'ai hâte de les essayer. J'espère qu'elles donneront de meilleurs résultats que celles que nous avons achetées dernièrement.

— Au lieu de cela, vous allez immédiatement monter vous changer, ma chère, fit sir Rudolph de cette voix dangereusement douce qui semblait à la jeune fille plus menaçante que des cris.

— Pourquoi ?

— Insolente !

— Je voudrais savoir pourquoi...

— Ne vous ai-je pas dit que lady Carncross et son fils, lord Carncross, venaient déjeuner avec nous aujourd'hui ? coupa-t-il.

Il sortit sa montre de gousset.

— Ils seront là dans moins d'une heure. Juste le temps qu'il vous faut pour avoir l'air convenable.

Sur ces mots, il lui adressa un sourire moqueur et se dirigea vers la bibliothèque.

Viola le suivit des yeux. Elle crispait les poings avec une telle violence que ses ongles pénétraient dans ses paumes.

« Il se conduit comme s'il était le maître ici ! » pensa-t-elle, sidérée.

Elle tenta de se rasséréner. Maître Moreton lui avait envoyé un bref message afin de lui annoncer qu'il viendrait le jeudi suivant. Lui dirait-il qu'il existait un moyen pour qu'elle puisse se libérer de l'emprise de sir Rudolph ?

« Sinon, je ne sais pas ce que je vais devenir... » pensa-t-elle avec

découragement.

Sans enthousiasme, la jeune fille remonta dans sa chambre. Maisy, qui était en train de faire le lit, s'étonna de la voir déjà de retour.

— Vous avez oublié quelque chose, mademoiselle Viola ?

— Pas du tout. Mais mon beau-père vient de m'apprendre qu'il attend des invités pour déjeuner. Je ne peux pas rester habillée en mécanicien !

— C'est certain, s'esclaffa Maisy.

Avec gentillesse, elle ajouta :

— Cela vous changera les idées de voir un peu de monde.

— Des amis de sir Rudolph ? Cela m'étonnerait. Je préférerais cent fois travailler avec Joe, grommela Viola tout en troquant sa tenue de travail contre l'une des robes en satin noir de sa mère.

— Heureusement que vous avez la même taille que milady, remarqua Maisy. Ses toilettes vous vont comme un gant.

La jeune fille noua ses boucles dorées à l'aide d'un étroit ruban en velours noir, puis elle vérifia sa tenue dans la grande psyché.

— Suis-je convenable ? s'inquiéta-t-elle. Je ne voudrais pas que mon beau-père me critique.

— Il n'en serait que trop heureux, grommela Maisy. Vous êtes parfaite, mademoiselle !

Sir Rudolph hocha la tête d'un air approbateur lorsque Viola fit son entrée au salon.

— Voilà comme j'aime voir ma chère fille, dit-il avec un sourire mielleux.

Elle n'eut même pas le temps de riposter qu'elle n'était pas sa fille : le majordome annonçait les visiteurs.

Lady Carncross, une femme d'une quarantaine d'années vêtue d'un élégant ensemble en soie bleue - de la couleur de ses yeux au regard

faussement naïf -, se dirigea droit vers sir Rudolph.

— Rudolph, cher ami...

Quand il lui baisa la main, Viola devina entre eux une entente qui la mit mal à l'aise. Lady Carncross se tourna alors vers elle.

— Et voici la charmante jeune fille dont j'ai tellement entendu parler ?

D'un ton de reproche, elle ajouta à l'adresse de sir Rudolph.

— Vous ne m'aviez pas dit combien elle était jolie ! Ma chère enfant, permettez-moi de vous présenter mes plus sincères condoléances. Vous avez perdu votre mère, sir Rudolph a perdu la femme qu'il aimait... tout cela est bien triste !

Sans marquer de pause, elle poursuivit :

— Il faut que je vous présente mon fils, lord Carncross. Timothy, viens saluer la fille de notre ami sir Rudolph !

— La belle-fille, corrigea la jeune fille.

Un jeune homme vint s'incliner gauchement devant elle. Il portait un costume sombre avec une cravate jaune canari. Un tic nerveux faisait trembler sa paupière gauche. Si sa mère était jolie, lui n'avait rien d'attrayant, bien au contraire, avec ses cheveux d'un châtain terne, ses dents proéminentes et son menton fuyant.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, déclara-t-il en prenant la main de Viola entre ses paumes moites.

Comme une leçon bien apprise, il récita :

— Permettez-moi également de vous présenter mes plus sincères condoléances.

Lady Carncross laissa échapper un soupir exaspéré. Prenant ce jeune homme en pitié, Viola lui répondit :

— Moi aussi, je suis heureuse de faire votre connaissance.

Elle lui adressa un chaleureux sourire.

— Vous habitez dans les environs, si j'ai bien compris ?

— Euh...

— Nous venons de louer le manoir de Barwick, qui se trouve non loin d'ici, répondit lady Carncross à sa place.

— Une superbe résidence, assura sir Rudolph. Nous aurions aimé organiser quelques petites réceptions à Galhampton afin de vous faire connaître nos voisins. Mais...

— Je comprends, fit lady Carncross avec un sourire compréhensif. Je me souviens combien j'étais malheureuse après la mort de mon cher Albert.

Elle fit mine de se tamponner les yeux avec un petit mouchoir en dentelle.

— Timothy et moi vous remercions de bien avoir voulu nous recevoir en dépit des circonstances. Mais pour de vieux amis, on peut bien faire une entorse aux convenances !

« De vieux amis ? Vraiment ? » s'étonna Viola.

Son beau-père n'avait jamais parlé des Carncross. La première fois qu'elle avait entendu ce nom, c'était à peine trente-six heures auparavant.

— Viola, ma chère enfant, vous devriez emmener Timothy voir les écuries et votre atelier, suggéra sir Rudolph.

— Un atelier ? répéta le jeune homme.

— Rudolph ! s'écria lady Carncross, choquée. Sans chaperon ?

Il eut un geste indifférent.

— Bah, le chauffeur sera là.

— Ah, bon ! Cela change tout.

Viola n'avait guère envie de montrer ce qui la passionnait tant à ce jeune homme qu'elle avait déjà jugé comme étant mollasson, stupide

et complètement dominé par sa mère.

— Vous intéressez-vous aux moteurs d'automobiles, lord Carncross ?

— Euh, les... les moteurs ? Je ne sais pas.

Son visage s'éclaira.

— Mais les automobiles... Mon ami Bertie Bartwhistle pense en acheter une. Il dit que c'est à la mode.

Il avait parlé d'une voix étrangement hachée.

« On dirait une voiture sur le point de tomber en panne d'essence », pensa la jeune fille en retenant un éclat de rire.

— Si vous ne vous intéressez pas vous-même à la mécanique, il n'y a aucune raison pour que nous allions là-bas, décida-t-elle.

Il y eut un silence.

— Montez-vous à cheval, mademoiselle ? demanda lady Carncross.

— Oui. Je possède une monture exceptionnelle. Un superbe pur-sang... Je ne pouvais décemment pas le sortir ces derniers temps, mais sir Rudolph s'en est chargé.

Elle fut bien obligée de se tourner vers son beau-père.

— Jupiter est un cheval exceptionnel, n'est-ce pas, monsieur ?

— Il a besoin d'être tenu. Il faut lui montrer qui est le maître. Ah, voici James qui nous apporte du sherry ! Nous ne tarderons pas à passer à table.

Le déjeuner parut sans fin à la jeune fille. Elle s'était rarement autant ennuyée de sa vie.

« Pourquoi sir Rudolph a-t-il eu l'idée d'inviter ces gens-là au château ? » ne cessait-elle de se demander.

Son beau-père et lady Carncross s'entretenaient avec animation, répandant mille commérages au sujet de gens dont Viola n'avait

jamais entendu parler.

Poliment, elle tenta d'engager la conversation avec Timothy Carncross, qui ne répondait que par monosyllabes. Rien ne semblait l'intéresser. Ni l'art, ni la littérature, ni les voyages... À la fin, un peu agacée par ce manque de réaction, elle demanda :

— Lord Carncross, qu'est-ce qui vous passionne dans la vie ?

Pour la première fois, il parut s'animer.

— Les courses ! Je passerais ma vie dans les hippodromes.

Ce fut au tour de la jeune fille de rester sans voix.

— Ah, bon ? fit-elle enfin.

— Vous ne trouvez pas cela surexcitant ?

— Je n'ai jamais assisté à une course de chevaux de ma vie.

Il la regarda avec incrédulité.

— Comment est-ce possible ?

— Jamais je n'ai vu ma défunte épouse, pas plus que Viola, manifester d'intérêt pour les chevaux de course, dit sir Rudolph.

— Comme c'est étrange ! Pourquoi ne les avez-vous pas emmenées à Epsom ou à Ascot ? Nous nous y sommes rencontrés si souvent !

Cette réflexion parut mettre sir Rudolph mal à l'aise. Il haussa les épaules.

— Tout le monde a le droit d'avoir quelques centres d'intérêt dans la vie, marmonna-t-il.

« Outre les tribunes des hippodromes, où passe-t-il les jours et les nuits pendant lesquels il s'absente ? » se demanda la jeune fille avec curiosité.

— Oui, tout le monde doit avoir des centres d'intérêt dans la vie, renchérit lady Carncross. J'ai toujours encouragé mon cher Albert à aller rejoindre ses amis à son club plutôt que d'assister à mes thés ou à

mes salons littéraires.

Cet interminable repas s'acheva enfin. Après avoir pris leur café, lady Carncross et son fils ne tardèrent pas à prendre congé. Tout de suite après leur départ, sir Rudolph s'exclama :

— Charmants ! Ils sont absolument charmants !

Ce n'était pas l'avis de Viola, mais elle ne jugea pas utile de s'opposer à son beau-père. Ce dernier la toisait en se frottant les mains d'un air satisfait.

— J'aimerais que vous vous montriez un peu plus aimable avec le jeune Timothy Carncross.

— J'ai été aimable ! protesta-t-elle.

— Un minimum. Vous ne pourriez pas trouver mieux comme mari.

Elle lui adressa un regard stupéfait.

— Auriez-vous oublié que je suis en grand deuil, monsieur ? Je ne songe pas à me marier pour le moment.

— Je comprends, je comprends... Mais dans quelques mois, peut-être même quelques semaines, vous verrez les choses sous un autre angle. Et je peux vous dire que vous seriez bien avisée d'encourager le jeune Carncross. Excellente famille, de la fortune, un titre... Que voulez-vous de plus ?

Il eut un rire moqueur.

— Malgré ce que prétend lady Carncross, vous êtes loin d'être une beauté. Aussi, quand un jeune homme comme Timothy passe à votre portée... il ne faut pas le laisser s'échapper.

Cinq minutes plus tard, tout en mettant ses vêtements de travail, la jeune fille se remémora ce que venait de lui dire son beau-père.

« Moi ? Épouser cet idiot de Timothy Carncross ? Jamais ! »

Elle s'arrêta devant la glace et examina son reflet d'un air critique. Ses boucles blondes et son visage à l'ovale parfait ne trouvèrent pas grâce à ses yeux.

« Jolie, moi ? Bah, je n'ai jamais prétendu l'être. Je me moque parfaitement de mon aspect ! »

Avant de se rendre à l'atelier, Viola décida d'aller voir Jupiter, son cheval.

— Où est M. Staples, le responsable des écuries ? demanda-t-elle à un palefrenier qui portait deux seaux d'eau.

— Il est parti, mademoiselle. Sir Rudolph l'a renvoyé.

— Ce n'est pas possible ! Staples était ici depuis très longtemps ! Que s'est-il passé ?

Le palefrenier posa sa charge.

— C'était la dernière fois que sir Rudolph a sorti Jupiter... Il est rentré avec un cheval fourbu, couvert d'écume, tremblant de peur. Je pense qu'il avait dû le frapper. En voyant ça, M. Staples s'est fâché. Jamais je ne l'ai vu aussi en colère. Il a dit à sir Rudolph qu'on ne traitait pas un pur-sang de cette façon. Alors sir Rudolph l'a cravaché en plein visage en hurlant : « Je vous mets à la porte ! Vous m'entendez ? Dehors ! Je veux que vous soyez parti dans une heure ! »

— C'est affreux ! s'exclama Viola, horrifiée.

Le palefrenier sortit une enveloppe de sa poche.

— Il m'a donné cette lettre pour vous, mademoiselle.

— Merci.

La jeune fille déchira l'enveloppe et lut les quelques lignes écrites par celui qui s'était occupé des écuries du château pendant tant d'années.

— Il me donne son adresse...

— Oui, il est allé vivre chez sa sœur en attendant de trouver un autre poste.

— Je lui enverrai les meilleures références qui soient.

En soupirant, elle ajouta :

— Je peux au moins faire cela !

Elle alla voir Jupiter qui semblait maintenant remis de cette désastreuse expérience. Puis elle rejoignit Joe Webster à l'atelier. Le mécanicien polissait les lanternes en cuivre fixées à l'avant de l'une des voitures.

— Bonjour, Joe. Avez-vous essayé les bougies ?

— Bonjour, mademoiselle. Vous pensez bien que je n'ai pas attendu pour vérifier ce qu'elles valaient. Elles sont parfaites !

— Tant mieux...

Après un silence, Viola déclara :

— Je viens d'apprendre que Staples avait été renvoyé. Cela m'a fait un choc.

Joe soupira.

— Nous avons tous reçu un choc. Plus rien n'était comme avant depuis la mort de milord. Mais depuis la mort de milady, ça s'est empiré.

Le jeudi suivant, comme il l'avait annoncé, le notaire arriva au château. Viola aurait voulu le voir seul mais son beau-père insista pour être présent en tant que tuteur.

Une fois qu'ils se retrouvèrent tous les trois dans la bibliothèque, sir Rudolph tint à prendre les choses en main :

— Eh bien, ma chère Viola, qu'aviez-vous à demander à maître Moreton ?

La jeune fille hésita. Comment pouvait-elle prier le notaire, en présence de son beau-père, de l'aider à trouver un moyen pour se débarrasser de ce dernier ?

— Maître, quand pourrais-je disposer à ma guise de mon héritage ?

— Le jour où vous atteindrez vingt et un ans, mademoiselle.

— Qui a le contrôle de ma fortune d'ici là ?

— Deux administrateurs, mademoiselle. Sir Rudolph Vane et moi. Ensemble, nous évaluons le montant des fonds dont vous pouvez avoir besoin.

— Ai-je mon mot à dire dans ces décisions ?

Le notaire parut embarrassé.

— Eh bien... il vous suffira de communiquer à sir Rudolph le montant de la somme qui vous est nécessaire. Il examinera alors avec moi le bien-fondé de cette demande.

En entendant cela, la jeune fille se sentit glacée.

— Donc, je me trouve entièrement sous votre coupe, messieurs. Si je réclame de l'argent pour une dépense que vous n'approuvez pas, vous pouvez refuser ?

Maître Moreton toussota.

— Vous résumez la situation d'une manière très directe, mais je dois dire qu'en effet, c'est un peu cela.

Sir Rudolph lui adressa un sourire doux.

— Nous ne voulons que votre bien, ma chère Viola. Nous aurons la sagesse de vous éviter de vous lancer dans des dépenses inconsidérées.

Viola savait déjà qu'il allait l'empêcher de continuer à travailler sur son projet d'automobile. Il fallait absolument qu'elle trouve le moyen de contourner l'espèce de carcan qu'on voulait lui imposer. Car jamais elle n'aurait le courage d'attendre trois longues années pour pouvoir faire enfin ce qu'elle voulait.

— Vous avez de la chance d'avoir un tuteur qui vous comprend, dit maître Moreton.

La jeune fille ne répondit pas. Mais elle devinait déjà que si un problème se posait, jamais le notaire n'oserait prendre son parti contre sir Rudolph.

— Et le château, maître ? Il faut des fonds pour l'entretenir et payer les domestiques.

— Naturellement. Sir Rudolph s'occupera de tout cela.

Après un instant de réflexion, Viola demanda :

— Puis-je suggérer que les dépenses engagées restent dans les limites de celles de ces dernières années ?

Le notaire hocha la tête.

— Cela me semble très raisonnable. N'est-ce pas, sir Rudolph ?

Ce dernier avait peine à cacher sa colère.

« Je m'en doutais ! pensa la jeune fille. Il avait l'intention de se servir largement sur les prétendus frais de fonctionnement et il est furieux de voir ses projets contrecarrés. »

Comment pourrait-elle l'empêcher de profiter de sa fortune - probablement pour aller parier des sommes folles sur les champs de courses ?

— Mlle de Galhampton va faire son entrée dans le monde. Cela va représenter des frais considérables, déclara sir Rudolph d'un air pincé. Entre sa garde-robe, les...

La jeune fille ne le laissa pas en dire davantage.

— Ce ne sera pas avant l'année prochaine, car je suis en deuil. Par conséquent, nous verrons cela plus tard.

Maître Moreton hocha la tête.

— Tout cela me semble très bien. N'est-ce pas, sir Rudolph ?

En guise de réponse, celui-ci se contenta de grommeler entre ses dents. Tout en rassemblant ses documents, le notaire reprit :

— Mais si vous vous mariez avant d'atteindre votre majorité, mademoiselle, vous aurez la libre disposition de votre héritage.

Était-ce le moyen d'échapper à son beau-père ?

— À condition, toutefois, que votre mari soit capable de gérer vos biens, déclara sir Rudolph avec un sourire sarcastique. Et aussi que votre tuteur vous ait donné l'autorisation de vous marier...

La jeune fille se sentit plus découragée que jamais. Comment sir Rudolph lui donnerait-il l'autorisation de se marier si cela devait l'empêcher de contrôler sa fortune ?

Après le départ du notaire, son beau-père la fixa, les yeux rétrécis. Elle eut alors l'impression d'être un malheureux chaton devant un serpent.

— Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai demandé à lady Carncross de venir avec son fils ? Vous pourriez épouser Timothy dans les plus brefs délais. Entre nous, quel meilleur mari pourriez-vous trouver ?

— Si ce Timothy Carncross était le dernier homme sur terre, je ne voudrais pas de lui.

Sir Rudolph eut peine à se dominer.

— Ma petite, si vous preniez le temps de réfléchir pendant deux minutes, vous changeriez vite d'avis.

— Jamais !

Sur ces mots, elle quitta la pièce. Une fois dans sa chambre, elle s'empessa de changer de vêtements, puis elle se rendit à l'atelier, où elle trouva Joe Webster en train de ranger ses outils.

— Sir Rudolph vient de me renvoyer.

Viola pâlit.

— Mon Dieu !

Joe baissa la tête.

— Il m'a dit qu'il n'avait plus besoin de moi.

— Mais moi, j'ai besoin de vous ! s'écria la jeune fille avec fougue. Comment voulez-vous que je mette ce moteur au point sans votre aide

?

— Je voudrais rester, mademoiselle ! Vous le savez bien... Peut-être pourriez-vous intercéder pour moi auprès de sir Rudolph ? demanda-t-il avec espoir.

Si Viola s'était écoutée, elle serait immédiatement allée affronter son beau-père. Puis elle se souvint de la manière dont il avait traité le responsable des écuries. Il était capable de brutaliser Joe de la même façon.

« Et il n'hésiterait probablement pas à lever la main sur moi. Il se venge parce que j'ai refusé d'épouser Timothy Carncross. »

— Mon beau-père ne m'écouterà pas, soupira-t-elle. Il n'en fait qu'à sa tête et je n'ai aucun pouvoir.

Presque au bord des larmes, elle poursuivit :

— Vous n'aurez pas de mal à trouver un autre emploi, Joe. Il y a tant de possibilités d'avenir pour quelqu'un comme vous ! De plus en plus de gens achètent des automobiles, mais il y a peu de spécialistes capables de s'en occuper.

— Je préférerais travailler avec vous, mademoiselle.

— Vous me manquerez terriblement. Je vais tout de suite aller vous préparer un certificat ainsi que des références très élogieuses. Attendez-moi, surtout !

Une demi-heure plus tard, elle revint avec les papiers promis.

— Dès que vous le pourrez, vous m'enverrez votre adresse, Joe. Je ne veux pas vous perdre de vue. Si, par hasard, la situation changeait, je vous contacterais aussitôt.

— Je serais si heureux de revenir !

Après avoir fait ses adieux à Joe, la jeune fille remonta dans sa chambre. Elle s'accouda à la fenêtre et contempla le parc, les prés, les bois, les collines bleutées qui s'élevaient à l'horizon... Ce paysage familier avait d'ordinaire sur elle un étrange pouvoir apaisant.

Mais aujourd'hui, rien ne semblait pouvoir la calmer.

Qu'allait-elle devenir ? Que pouvait-elle faire ? Elle était sûre que son beau-père refuserait de lui donner des fonds pour poursuivre son travail. Elle devinait aussi qu'il s'arrangerait pour lui rendre la vie très difficile si elle ne lui obéissait pas en tous points.

« Mais pourquoi veut-il que j'épouse Timothy Carncross ? Il doit tout de même se rendre compte que c'est le plus falot des hommes ! »

Puis elle revit les regards complices qu'échangeaient son beau-père et lady Carncross et laissa échapper une brève exclamation.

« Je comprends tout ! Elle doit être sa maîtresse... Une fois qu'il m'aura obligée à devenir la femme de lord Carncross, il épousera la mère de ce dernier. Et tous deux auront le contrôle total de ce qui m'appartient, parce qu'il ne faudra pas compter sur ce malheureux Timothy pour défendre mes intérêts ! »

Maître Moreton aurait-il assez d'autorité pour empêcher sir Rudolph de plonger à pleines mains dans sa fortune ?

« Je crains fort qu'il ne soit incapable de lui tenir tête », se dit la jeune fille en se mettant à marcher de long en large.

La perspective de devoir dépendre entièrement de son beau-père pendant trois ans lui paraissait intolérable.

« Qui pourrait m'aider ? Je n'ai pas de famille proche... »

Jamais elle ne s'était sentie aussi seule, aussi vulnérable de sa vie.

« Je pourrais toujours me marier... Pas avec lord Carncross, évidemment, mais avec un homme honnête capable de tenir tête à sir Rudolph. »

Une telle union aurait l'avantage de la sauver des griffes de sir Rudolph. Mais ne s'était-elle pas toujours promis de faire un mariage d'amour ? Son cœur n'avait encore jamais battu... Et les quelques jouvenceaux boutonueux qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer jusqu'à présent ne l'avaient guère attirée.

« On ne peut pas faire confiance aux hommes », décida-t-elle avec l'intransigeance de ses dix-huit ans.

Ou bien ils étaient mous et sots comme lord Carncross, ou bien cruels et fourbes comme son beau-père.

« Je ne vois qu'une solution, décida-t-elle enfin. Quitter le château.
»

Mais pour aller où ? Viola resta dans sa chambre jusqu'au soir, cherchant désespérément un point de chute... sans en trouver.

Certes, ses parents avaient de nombreux amis. Mais elle ne pouvait pas s'imposer à eux pendant des années ! Et même si l'un d'eux acceptait une telle charge, sir Rudolph n'aurait pas de mal à la retrouver.

Il lui fallait trouver un refuge que jamais son beau-père ne découvrirait. Un endroit où elle pourrait mettre définitivement au point la fameuse voiture qui serait vendue à des centaines, à des milliers d'exemplaires.

Une fois sa décision prise, Viola jugea que le plus important, pour le moment, était d'endormir la méfiance de sir Rudolph.

« Laissons-le s'imaginer que je suis devenue très docile... »

A l'heure du dîner, elle descendit dans la salle à manger la première.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle gentiment à son beau-père, quand celui-ci apparut, un verre de sherry à la main. Je voulais vous remercier...

Stupéfait par cette entrée en matière, il répéta avec incrédulité :

— Me remercier ?

— Oui, les explications de maître Moreton sont toujours tellement confuses ! Je n'y comprends rien. Grâce à vous, j'ai pu comprendre où j'en étais exactement.

Sir Rudolph se détendit aussitôt. Il tapota la main de la jeune fille.

— Vous savez bien que je serai toujours là pour vous aider.

— Merci, murmura-t-elle en baissant les yeux sur son assiette de

potage.

— Vos jugements sont parfois très abrupts. J'aimerais que vous preniez le temps de mieux connaître Timothy Carncross. C'est un jeune homme charmant. Un peu timide, peut-être...

— Je l'ai peut-être jugé trop hâtivement ? Vous pourriez l'inviter de nouveau dans une quinzaine de jours ?

— Excellente idée !

Il lui sourit.

— Je me doutais bien, ma chère enfant, que vous étiez trop intelligente pour vous en tenir à votre premier jugement. Je suis sûr que lorsque vous reverrez Timothy, vous saurez découvrir ses nombreuses qualités.

« J'ai réussi à l'amadouer totalement », se dit la jeune fille.

La dernière bouchée de son pudding avalée, elle fit la révérence à son beau-père, et après lui avoir demandé la permission de se retirer, monta dans sa chambre.

Maisy l'attendait pour l'aider à se déshabiller. Pendant que la domestique défaisait les nombreux boutons qui fermaient sa robe, Viola se dit qu'elle n'aurait certainement pas les moyens de s'offrir une femme de chambre après avoir quitté sa demeure natale. Comment réussirait-elle à se vêtir et à se dévêtir seule ?

« Tous ces boutons, ces nœuds, ces agrafes... sans compter les lacets du corset ! »

Soudain, elle laissa échapper une exclamation.

— Je vous ai fait mal, mademoiselle ? s'inquiéta Maisy.

— Pas du tout. Je viens de penser à quelque chose...

— Quelque chose d'important ?

— Oui. Euh, non... Ce n'était rien.

Après quelques instants de silence, elle demanda :

— Maisy, avez-vous confiance en moi ?

— Naturellement, mademoiselle.

— Quoi que je fasse, vous penserez que j'ai agi pour le mieux ?

Un peu étonnée par cette question inattendue, Maisy répondit :

— Mais... bien entendu.

Viola l'embrassa.

— Allez vous reposer maintenant. Je n'ai plus besoin de vous.

— Vos cheveux, mademoiselle...

— Je peux les broser seule.

Viola attendit que Maisy soit sortie pour s'adresser un grand sourire dans la glace de sa coiffeuse.

— Je sais maintenant où je vais aller ! fit-elle à voix haute.

Une heure plus tard, les bagages de Viola étaient faits. Très consciente du fait qu'elle allait devoir désormais mener une vie plutôt Spartiate, elle n'avait mis que ses vêtements les plus simples - et les

bijoux de sa mère ! -dans deux grands sacs en toile gansés de cuir.

Elle s'assit devant son secrétaire, s'appêtant à écrire un petit mot à l'intention de Maisy. Après réflexion, elle reposa sa plume.

« C'est trop risqué. Si mon beau-père découvre ma lettre, il pensera que Maisy est ma complice et la renverra. Comme Staples et Joe... »

Elle se mit au lit, mais elle était tellement surexcitée qu'elle ne parvint pas à fermer l'œil, ne serait-ce que cinq minutes.

À deux heures du matin, certaine que toute la maisonnée dormait depuis longtemps, elle se leva, et après avoir revêtu ses vêtements de travail, passa un long manteau cache-poussière, se coiffa d'un béret et descendit par l'un des escaliers de service.

Elle se rendit directement à l'atelier et après en avoir fermé les portes, alluma la lumière, en bénissant son père d'avoir eu la bonne idée de faire installer l'électricité.

Il ne lui restait plus qu'à mettre ses bagages dans l'automobile sur laquelle Joe et elle avaient tant travaillé ces dernières semaines, à remplir les jerrycans d'essence .que l'on fixait à l'arrière à l'aide de solides courroies, tout comme les deux roues de secours et plusieurs chambres à air. Dans les espaces libres, elle entassa des outils. Puis elle vérifia si les cartes routières étaient à leur place, dans la boîte à gants.

« Je n'en aurai pas besoin pour la première partie du trajet, que je connais bien, se dit-elle. Mais ensuite, elles me seront indispensables. »

Elle alluma ensuite les deux lanternes à pétrole en cuivre que Joe astiquait avec tant d'ardeur quelques jours auparavant. Elles n'éclairaient guère mais, grâce au ciel, la nuit était claire.

Le moteur se mit en marche dès qu'elle tourna vigoureusement la manivelle.

« Tout va bien... » se dit-elle avec satisfaction.

Elle ouvrit les portes du hangar, éteignit l'électricité, s'assit derrière le volant et partit.

Un petit soupir gonfla sa poitrine au moment où elle arrivait sur la

route.

« Au fond, je n'ai qu'un regret : celui de laisser Jupiter. »

Quand le ciel commença à prendre une teinte rosée à l'horizon, Viola se félicita d'avoir fait tant de kilomètres sans le moindre incident. Elle commençait à ressentir la fatigue et, par prudence, s'arrêta sur le côté de la chaussée.

« Je vais dormir cinq minutes », se dit-elle.

Lorsqu'elle se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Elle étira ses membres courbaturés, et après avoir ajusté son béret, alla remettre le moteur en marche.

À peine venait-elle de reprendre la route qu'elle entendit le sifflement caractéristique d'une crevaillon. Elle alla vérifier ses roues. L'une était complètement à plat : un grand clou venant d'un fer à cheval s'était planté dedans.

« J'avais eu de la chance jusqu'à présent... C'était trop beau ! Bon, au travail ! »

Elle était en train de défaire les boucles des courroies qui maintenaient les roues de secours en place quand un bruit de moteur se fit entendre. Une longue voiture jaune décapotable, étincelante de chromes, s'arrêta à sa hauteur. C'était le premier véhicule que Viola voyait depuis qu'elle avait quitté le château.

— Vous avez des ennuis ? demanda le chauffeur en ôtant ses grosses lunettes et ses gants.

Il rejoignit la jeune fille, tout en se débarrassant de l'espèce de casquette fourrée qui le coiffait, et secoua ses cheveux sombres, légèrement bouclés. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand et très séduisant, qui portait un long manteau en cuir grège.

— Où est votre chauffeur ?

Dans son visage hâlé, ses yeux très bleus étincelaient. Pendant une fraction de seconde, Viola se sentit presque hypnotisée par son regard intense.

— Un chauffeur ? murmura-t-elle.

Et, haussant les épaules :

— Je n'en ai pas.

— Comment est-ce possible ! s'indigna-t-il. Vous ne devriez pas faire de la route toute seule, mademoiselle...

Il fit mine de regarder autour de lui.

— Je suis désolé, mais personne ne pourra se charger des présentations.

Il s'inclina légèrement avant de déclarer, d'une voix chaude et veloutée aux intonations cultivées :

— Maximilian Fitzwilliam.

— Viola, Viola... euh, Viola Francis.

— Eh bien, mademoiselle Francis, laissez-moi me charger de cela, déclara-t-il avec fermeté. Je ne veux pas voir une femme utiliser un pareil engin.

Mais quand il voulut s'emparer de la clef destinée à dévisser les écrous que la jeune fille avait à la main, elle recula.

« Encore un homme qui refuse d'admettre que nous sommes leurs égales ! »

— Laissez-moi faire, insista-t-il.

— C'est très aimable de votre part, monsieur Fitzwilliam, dit-elle d'un ton glacial, mais je suis parfaitement capable de changer une roue toute seule.

Cette réponse le laissa sans voix. Cela ne dura pas !

— Comment pourrais-je accepter que vous vous salissiez ? s'écria-t-il, visiblement choqué. Si vous étiez ma sœur, je vous empêcherais de toucher à des outils.

— La pauvre... Je la plains d'avoir un frère aussi autoritaire.

Il éclata de rire.

— Un point pour vous ! Nous n'allons tout de même pas nous disputer alors que nous venons à peine de faire connaissance ! Nous recommençons depuis le début ?

Comment réagir ? Viola n'en avait aucune idée. La fatigue se faisait sentir. Elle n'était pas sûre de ce qui l'attendait au bout du voyage. Quant à ce Maximilian Fitzwilliam, il ne ressemblait à personne ! Personne, en tout cas, qu'elle avait eu jusqu'à présent l'occasion de rencontrer...

Gentiment, il lui prit la clef des mains.

— En l'absence de votre chauffeur, me permettez-vous, mademoiselle Francis, de changer cette roue ? J'en profiterai pour admirer votre automobile. Je vois que vous avez eu le bon sens de choisir un volant plutôt qu'un manche.

— De nos jours, la plupart des automobilistes marquent une nette préférence pour le volant.

Elle jeta un coup d'œil à l'élégant coupé jaune.

— D'ailleurs, vous en avez un, vous aussi.

— Je trouve cela infiniment plus commode.

— J'ai toujours entendu mon père dire cela. Et je suis entièrement de son avis.

Avec adresse, Maximilian Fitzwilliam dévissa les écrous. Pendant ce temps, la jeune fille alla chercher le cric. Lorsqu'il s'en empara, elle ne songea pas à protester.

Elle défit des courroies afin de prendre une roue en bon état, qu'elle lui apporta. Puis elle lui tendit les écrous un par un.

— Nous formons une bonne équipe, déclara-t-il pendant qu'elle fixait la roue crevée à l'arrière du véhicule.

— En effet, admit-elle.

Elle avait retrouvé sa bonne humeur et ne lui en voulait plus du

tout d'être venu à son aide. Curieusement, elle se sentait à l'aise avec cet inconnu dont elle ignorait l'existence un quart d'heure auparavant. C'était un peu comme si elle le connaissait depuis toujours.

Elle alla chercher un chiffon, la savonnette et la bouteille d'eau qu'elle ne manquait jamais d'emporter avec elle, et tous deux se lavèrent les mains.

— Je vois que vous êtes préparée à toute éventualité, dit-il avec une pointe d'admiration dans la voix.

Il recula de quelques pas pour admirer la voiture de la jeune fille.

— Superbe automobile... déclara-t-il en hochant la tête d'un air connaisseur. Cela ne vous ennuie pas de me montrer le moteur ?

Viola ne se fit pas prier ! Elle souleva le capot afin qu'il puisse admirer la belle mécanique qui faisait son orgueil.

— Un seul cylindre, expliqua-t-elle. Mais très puissant. Sur une chaussée au bon revêtement, on peut atteindre aisément cinquante kilomètres à l'heure.

— Vraiment ? fit-il, admiratif.

Il remit le capot en place avec soin, avant d'examiner les bagages fixés à l'arrière.

— Je vois que vous êtes équipée pour faire de la route. Vous allez peut-être rendre visite à des amis ou à de la famille dans les environs ?

La voyant hésiter, il s'empressa de s'excuser.

— Pardonnez-moi. Cela ne me regarde pas.

Viola oublia sa réserve. Après tout, si cet étranger connaissait sa destination... quelle importance ? Elle s'était bien gardée de lui donner son véritable nom. Et elle était sûre qu'il ne connaissait pas son beau-père. Il semblait beaucoup trop franc et honnête pour avoir des relations avec un homme comme sir Rudolph Vane.

Mais sa question lui avait soudain rappelé qu'elle ignorait comment elle allait être accueillie... Elle s'efforça de ne pas penser qu'il n'y avait peut-être personne là où elle se rendait - sans même

avoir eu le temps de prévenir de son arrivée.

— Je vais voir une amie à Compton Drury, dit-elle enfin.

— Compton Drury ? Ce n'est pas bien loin d'ici. Et j'habite tout près, au château de Hurcott. Si vous me faites l'honneur d'une visite, je vous montrerai mon atelier.

La jeune fille se sentit un peu mal à l'aise. Elle n'avait déjà pas de chauffeur, pas de femme de chambre non plus, et pas davantage de chaperon ! Qu'allait penser d'elle ce M. Fitzwilliam ?

« Cela m'est complètement égal », tenta-t-elle de se persuader.

Malgré tout, elle serait bien inspirée de ne pas trop s'avancer.

— Je vous remercie pour votre aimable invitation, monsieur, fit-elle d'un ton plein de réserve, en évitant d'ajouter si elle y ferait suite ou pas.

— Pouvez-vous me donner votre adresse ? J'aimerais vous revoir d'une manière plus conventionnelle.

L'idée que cette sympathique rencontre inopinée pouvait se transformer en façons mondaines déplut profondément à la jeune fille, qui, justement, n'était en rien conventionnelle.

— Je ne sais pas si mon amie est là, répondit-elle enfin.

Il la regarda sans chercher à cacher sa curiosité.

— J'attendrai donc que vous me rendiez visite. Et maintenant, me permettez-vous de mettre votre moteur en route ?

Viola ne protesta pas. Depuis qu'ils avaient changé une roue ensemble, ils étaient presque sur un pied d'égalité.

— Volontiers, dit-elle simplement en s'installant derrière le volant.

Tout en mettant ses grosses lunettes, elle ajouta :

— Attention au retour de la manivelle ! Il peut être puissant au point de casser des doigts.

— Ne vous inquiétez pas, je connais tous les mauvais tours que peut jouer une manivelle.

Sans peine, il mit en marche le moteur. La jeune fille desserra le frein et engagea la première vitesse.

— Merci pour votre aide, monsieur Fitzwilliam.

Il agita la main et regarda la voiture s'éloigner dans un nuage de poussière.

Viola ne tarda pas à trouver un panneau annonçant le village de Compton Drury. Avisant un passant, elle s'arrêta à sa hauteur et lui demanda s'il connaissait le cottage des Aubépines.

— Bien sûr, madame.

Tout en admirant la voiture, il expliqua :

— C'est à l'autre bout du village, près de l'église. Vous n'aurez pas de mal à le trouver : le nom est écrit sur la barrière.

— Merci !

Viola arriva devant un joli cottage au toit de chaume, entouré d'un jardin fleuri d'aubépines, de roses et de dahlias.

Elle coupa son moteur et, tout en se débarrassant de son cache-poussière et de ses lunettes, se demanda une nouvelle fois comment elle allait être accueillie. L'angoisse-la submergea. Et si elle avait fait toute cette route en vain ? Que deviendrait-elle, alors ?

Elle se redressa.

« En tout cas, je ne retournerai pas à Galhampton. »

Après avoir traversé le jardin, elle arriva devant une porte cloutée en chêne. Le cœur battant, elle frappa le heurtoir.

— Tiens, une visite ! fit une voix féminine. J'y vais, Alice. Vous nous faites du thé pendant ce temps ?

Viola s'aperçut alors qu'elle mourait de faim et de soif. Peut-être allait-on lui offrir une tasse de thé ? On ne pouvait tout de même pas

lui refuser cela !

La porte s'ouvrit sur une vieille dame qui l'examina d'un air méfiant.

— Madame ? fit-elle enfin d'un ton interrogateur.

Viola reconnut sa voix et son regard. Oui, elle se trouvait bien devant sa Nanny, Esther Stephens, qu'elle avait toujours appelée Stevie. Elle avait gardé le souvenir d'une très grande femme. Était-il possible qu'elle ait rapetissé à ce point ?

« A moins que ce ne soit moi qui ai grandi ? Et je ne lui connaissais pas toutes ces rides ni ces cheveux blancs ! Mais je ne dois pas oublier que près de dix ans se sont écoulés depuis qu'elle a quitté le château. Moi aussi, je dois être méconnaissable... »

— Oui ? redemanda Mme Stephens.

— Stevie...

L'expression d'Esther Stephens changea.

— Mademoiselle Viola ! Par exemple ! Que faites-vous ici ?

Le courage dont avait fait preuve la jeune fille jusqu'à cet instant l'abandonna. Soudain, elle n'était plus qu'une enfant en proie à un gros chagrin. Elle éclata en sanglots.

— Oh, Stevie ! Si vous saviez... C'est affreux ! balbutia-t-elle. C'est trop affreux !

Un peu plus tard, assise au coin du feu dans un confortable fauteuil, devant une tasse de thé et un scone beurré, Viola se mit en devoir de raconter tous ses malheurs.

— Je me sens si seule ! Ma mère me manque tant ! termina-t-elle dans un sanglot.

Esther Stephens l'avait écoutée sans l'interrompre. Lorsque la jeune fille se tut enfin, elle lui prit la main.

— Milady était une personne merveilleuse ! Quand je lui ai dit que ma sœur Mary était gravement malade et n'avait personne pour

s'occuper d'elle, elle n'a pas hésité : « Il faut que vous alliez auprès de votre sœur, Stevie », m'a-t-elle dit. Savez-vous que c'est grâce à vos parents que j'ai pu acheter ce cottage ? Ils étaient très généreux ! Et à la mort de Mary, milady m'a envoyé une si gentille lettre... Figurez-vous que, justement, je la relisais encore hier soir ! Elle me disait combien elle était fière de vous. Elle était sûre que vous seriez l'une des débutantes les plus en vue de la saison...

— Au moins, je n'ai pas eu besoin de participer à cette comédie.

La vieille femme parut surprise.

— Mais... vous n'avez pas envie de faire la révérence au roi et à la reine ?

— Je préfère m'occuper autrement.

Viola soupira.

— Malheureusement, sir Rudolph a d'autres projets pour moi.

— D'après ce que vous venez de me dire, mademoiselle, et si vous me permettez de vous parler franchement, ce monsieur n'était pas le genre d'homme que milady aurait dû épouser.

— Vous avez raison. Pauvre maman ! Elle était complètement perdue après la mort de papa... Quand il le veut, sir Rudolph est capable de se montrer très persuasif. -

Elle pinça les lèvres.

— Pour arriver à ses fins, il avait soigneusement évité de montrer sa véritable nature.

Pensive, elle contempla les flammes qui léchaient une grosse bûche.

— Pauvre maman ! répéta-t-elle.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? demanda Stevie.

La jeune fille la regarda d'un air suppliant.

— Puis-je rester ici ?

— Ce n'est pas possible ! Réfléchissez, mademoiselle Viola... Ce cottage n'est pas un endroit pour une demoiselle comme vous.

Viola regarda autour d'elle.

— Je ne suis pas difficile. Et vous avez su vous installer confortablement. Je serais très bien au cottage des Aubépines... si du moins vous acceptez de m'héberger.

— Mademoiselle Viola, j'ai une seule domestique ! Une jeune fille du village pas très stylée. Il ne faudra pas compter sur elle comme femme de chambre.

— Une femme de chambre ? Je peux aisément m'en passer. Autrefois - vous en souvenez-vous ? - je voulais toujours m'habiller seule. En fin de compte, seules les robes qui se boutonnent ou s'agrafent dans le dos représentent un problème. Pour simplifier, je n'en ai pas emporté une seule. Quant à mes cheveux, je suis capable de les brosser et de les attacher à l'aide d'un ruban.

Elle tourna la tête pour montrer ses boucles blondes nouées en catogan.

— Voyez !

La vieille femme sourit.

— Soit. Mais...

— Je vous en prie, Stevie ! Quand vous êtes partie afin de vous occuper de votre sœur, vous m'avez dit que si un jour j'avais besoin de vous, vous seriez toujours là...

— Vous n'avez pas oublié cela ?

— Non. Et aujourd'hui, justement, j'ai besoin de vous. Laissez-moi rester un peu... Au moins jusqu'à ce que je finisse de mettre au point mon moteur.

— Vous travaillez sur un moteur ! Seigneur ! Souvent, je me suis dit que vous auriez dû être un garçon.

— Je sais que mon père aurait préféré cela.

— Il vous aimait comme vous étiez. Lui aussi était très fier de vous.

Avec gravité, Esther Stephens déclara :

— Écoutez, mademoiselle Viola, si vous croyez réellement pouvoir vous adapter à une existence très simple, vous pouvez rester autant de temps que vous le désirez.

La jeune fille alla l'embrasser.

— Oh, merci, Stevie ! Merci, merci... Je tâcherai de ne pas trop vous encombrer. J'aiderai dans les tâches ménagères...

Esther Stephens pouffa.

— Seriez-vous seulement capable de reconnaître un plumeau d'un balai ?

— J'apprendrai. Je peux aussi faire la cuisine...

— Avez-vous jamais touché à une casserole de votre vie, mademoiselle Viola ?

— J'apprendrai, répéta la jeune fille.

— Vous n'aurez pas à vous salir les mains chez moi, déclara Stevie, retrouvant son ton péremptoire d'autrefois. D'autant plus qu'Alice tient à ses prérogatives.

Elle se remit à rire avant d'ajouter :

— Cela ne lui plairait pas du tout d'avoir quelqu'un dans ses jambes.

Elle se leva.

— Je n'ai que deux chambres là-haut. Je vais vous montrer la vôtre.

En fronçant les sourcils, elle poursuivit :

— Elle est très petite. La mienne est plus grande, je pourrais vous

la laisser et...

— Certainement pas ! coupa la jeune fille. Une petite chambre ? Cela me convient parfaitement. J'ai emporté très peu de bagages. Du moment que j'ai un lit, je n'en demande pas plus.

La petite mansarde où la conduisit Esther Stephens l'enchantait, avec son mobilier en pin et son lit étroit recouvert d'un jeté en piqué blanc.

— C'est parfait ! Je vais être très bien ici.

Elle jeta un coup d'œil à la fenêtre. Celle-ci donnait sur un jardin potager et un grand pré planté de pommiers.

— Ce hangar vous appartient-il, Stevie ?

— Oui, j'y garde quelques outils de jardinage. Ils n'occupent guère de place et ma sœur disait toujours que cet abri pourrait être mieux employé. Mais que pourrait-on en faire, je vous le demande ?

— Un atelier ! Et un garage...

— Un garage ?

— Oui, je pourrais y mettre mon automobile.

— Une automobile ! s'écria Stevie en levant les bras au ciel.

— Ce serait facile, je vois qu'un chemin carrossable y conduit. Cela ne vous ennuerait pas si je m'installais là pour travailler ?

— Pas du tout.

Esther Stephens se remit une nouvelle fois à rire.

— Et même si cela m'ennuyait, ce serait la même chose. Vous n'avez pas changé, mademoiselle Viola : vous arrivez toujours à vos fins.

La jeune fille l'embrassa.

— Comment vous remercier ? Tout s'arrange si bien que je me demande si je ne rêve pas.

À ce moment-là, une solide fille de la campagne coiffée à la diable d'un bonnet blanc les rejoignit. Elle désigna les draps qu'elle avait sous le bras.

— Je fais le lit, madame ? demanda-t-elle à Esther Stephens.

— Oui, s'il vous plaît, Alice. Voici mon invitée, mademoiselle...

Viola l'interrompit.

— Je m'appelle Viola Francis.

— Bonjour, mademoiselle, fit Alice en serrant vigoureusement la main que Viola lui tendait.

Voyant que Stevie était sur le point d'expliquer qui elle était en réalité, la jeune fille l'entraîna.

— Allons voir le hangar, maintenant.

Une fois dehors, elle prit la vieille femme par le bras.

— Excusez-moi. J'avais peur que vous ne donniez mon véritable nom à Alice. Je crois qu'il vaut mieux que personne ne le connaisse. Les gens ont tendance à faire des commérages... Les rumeurs vont vite, et si, par hasard, sir Rudolph apprenait où je suis, il viendrait me chercher et m'obligerait à retourner au château... et à épouser ce stupide lord Carncross.

— Mais comment vais-je vous présenter ?

— Comme Viola Francis, tout simplement. Et plus de « mademoiselle », s'il vous plaît, Stevie !

— Vous ne pouvez pas tomber du ciel comme ça. Les villageois vont s'étonner : je vis seule depuis si longtemps. Il faut bien que j'explique quelles sont nos relations !

— Vous n'aurez qu'à dire que... que je suis l'une de vos lointaines cousines, devenue orpheline. Cela évitera des questions embarrassantes.

Esther Stephens hocha la tête.

— Eh bien ! Vous étiez déjà vive étant enfant, mais vous l'êtes devenue encore plus ! Imaginer tout cela en un clin d'œil !

— J'avais déjà pensé à ce problème pendant le trajet.

N'avait-elle pas déjà évité de donner sa véritable identité à M. Fitzwilliam ?

— Cela ne vous ennuie pas de m'appeler Viola, Stevie ?

— Ça ne va pas être facile, mais je veux bien essayer, made... euh, Viola.

Le hangar convenait parfaitement à l'emploi que souhaitait en faire la jeune fille.

« J'aurai assez de place pour garer ma voiture et ranger mes outils. Il me faudra seulement trouver un établi... »

Elle avait un peu d'argent sur elle, mais pas assez pour acheter des pièces de moteur. Or certaines coûtaient très cher. Mais cela ne l'inquiétait pas : pour avoir de l'argent, il lui suffirait de vendre un ou deux des bijoux de sa mère.

Ce soir-là, au cours du dîner, lorsqu'elle annonça qu'elle avait l'intention de se rendre à Londres le lendemain, Esther Stephens s'affola.

— Pas dans votre engin pétaradant, j'espère, madem... euh, Viola ?

— Non, Stevie. Je connais mal Londres et la circulation risque d'être cauchemardesque. Y a-t-il un train ?

— Oui, il faut le prendre à Hinton, le bourg voisin.

Esther Stephens parut dubitative.

— Les gens du village vont là-bas dans la carriole du père Matthew...

— Parfait.

— C'est que... cette carriole n'est pas des plus confortables.

Viola haussa les épaules.

— Et alors ?

— Vous êtes habituée à autre chose.

— Je suis capable de m'adapter à tout, Stevie.

Après un instant de réflexion, la jeune fille ajouta :

— Sauf à la méchanceté et à la cupidité.

— Si vous insistez, je demanderai au père Matthew de venir vous chercher demain matin pour vous conduire à Hinton.

— Merci, Stevie.

La jeune fille avait mis les écrins contenant les superbes bijoux de sa mère dans l'un de ses sacs de voyage. Et lorsque le père Matthew vint la chercher dans sa carriole quelque peu brinquebalante, elle était prête.

Elle avait revêtu l'une des rares tenues convenables qu'elle avait apportées : un ensemble en satin noir orné de brandebourgs.

Lorsqu'elle descendit, Esther Stephens l'examina d'un air critique.

— Vous ne pouvez pas aller à Londres sans chapeau !

— J'ai un canotier...

— Ce sera trop estival pour la ville.

— Dans ce cas, je mettrai mon béret noir, dit Viola en s'en coiffant.

— Cela vous va bien, mais ce n'est pas sérieux ! Vous n'avez plus quinze ans ! Et vous n'êtes pas non plus un garçon livreur.

— Tant pis. J'aime bien mes bérets.

— Vous êtes encore plus têtue qu'autrefois !

La jeune fille sourit.

— Pour arriver à ses fins, il faut savoir faire preuve de ténacité, ma chère Stevie.

Cette dernière secoua la tête d'un air soucieux.

— J'ai toujours pensé que vous aviez trop de caractère pour une femme. Je me demandais où cela vous mènerait...

— À Compton Drury, rétorqua Viola d'un ton léger.

Une fois arrivée à Londres, la jeune fille prit un fiacre pour se faire conduire à Bond Street. Elle se croyait élégante mais en voyant toutes ces femmes vêtues à la dernière mode qui admiraient les vitrines, elle dut admettre qu'elle avait l'air très provincial. Quant au petit béret dont elle était si fière, il paraissait bien misérable à côté des gigantesques chapeaux ornés de fleurs, de plumes ou d'oiseaux dont se coiffaient les Londoniennes.

Elle haussa les épaules.

« Je me moque de mon apparence », pensa-t-elle avec défi.

Il fallait cependant qu'elle fasse bonne impression au grand joaillier dont le nom et l'adresse étaient gravés sur la plupart des écrins !

« Bah, mon nom suffira », se dit-elle encore.

Dès que le fiacre s'arrêta, elle sauta à terre, régla le cocher et se dirigea d'un pas assuré vers un magasin cossu dont les devantures laquées de noir étaient soulignées d'un léger trait d'or. Un portier en uniforme galonné s'effaça pour la laisser passer, puis un jeune homme en queue-de-pie s'avança vers elle.

— Madame ? fit-il du bout des lèvres en la regardant de haut.

— J'ai ici quelques parures que je souhaiterais faire évaluer et, éventuellement, vendre.

— Ah, oui ?

« Il pense que je vais lui proposer des bijoux à trois sous ! » pensa-t-elle, amusée.

Lorsqu'elle ouvrit l'un des écrins, découvrant un diadème scintillant de diamants, l'attitude de l'employé changea immédiatement.

— Asseyez-vous, je vous en prie, madame. Je vais prévenir M. Darnley, notre directeur. Qui dois-je annoncer ?

— Mlle Viola de Galhampton.

Le nom eut l'effet escompté. Ce freluquet était maintenant devenu presque servile.

Quelques minutes plus tard, il l'introduisit dans le bureau du directeur. Cet homme d'un certain âge l'accueillit avec beaucoup de chaleur.

— Mademoiselle de Galhampton, permettez-moi de vous offrir mes plus sincères condoléances. J'ai été navré d'apprendre la mort récente de la comtesse de Galhampton. Le comte, votre père, était l'un de nos clients. Puis-je vous offrir un café ?

— Non, je vous remercie.

— Si j'ai bien compris, vous avez apporté quelques bijoux à évaluer ?

Viola sortit tous les écrins de son sac, à l'exception de celui qui contenait les deux rangs de perles que lui avait offert son père le jour de son quinzième anniversaire.

L'un après l'autre, M. Darnley ouvrit les écrins. Puis il vint s'asseoir à côté de Viola d'un air embarrassé.

Après s'être éclairci la gorge, il déclara :

— La défunte comtesse de Galhampton - lady Vane -ne vous a jamais parlé de ces bijoux ?

La jeune fille fronça les sourcils.

— Pas vraiment. Je sais qu'ils lui avaient été offerts par mon père...

— Hum ! fit M. Darnley tout en pianotant l'accoudoir de son

fauteuil.

Il semblait de plus en plus mal à l'aise.

— Elle n'a pas dû juger nécessaire de vous apprendre ce qu'elle avait été obligée de faire... commença-t-il.

— C'est-à-dire ?

Après avoir frappé, un secrétaire apparut et, discrètement, vint poser un feuillet de vélin armorié sur le bureau.

M. Darnley s'en empara.

— Voici la lettre que lady Vane nous avait envoyée pour nous demander de faire des copies de ses bijoux.

— Des... des copies ?

— Tout cela n'a guère de valeur, dit-il en désignant les écrins ouverts.

— Ce n'est pas possible !

— Voyez !

La jeune fille prit la lettre qu'il lui tendait et quand elle la parcourut, la colère la submergea. Une colère noire, une colère aveugle...

Elle se leva d'un bond et se mit à marcher de long en large.

— Qui vous a apporté cette lettre ? lança-t-elle. Mon beau-père, je suppose ? Sir Rudolph Vane ?

— En effet.

— Et en même temps, il vous a confié les bijoux de ma mère ?

— Exactement.

— Je suppose que le produit de la vente lui a été remis ?

— Comme c'était précisé dans la lettre que vous avez en mains,

mademoiselle.

La jeune fille jeta le feuillet de vélin sur le bureau.

— Il s'agit d'un faux.

— Un... un faux ?

— Ce n'est pas ma mère qui a écrit cela, mais sir Rudolph. Je reconnais son écriture.

M. Darnley parut horrifié.

— Mon Dieu ! Mademoiselle, je... je ne sais que dire...

Viola se rassit.

— Sir Rudolph est un... un...

Elle haussa les épaules.

— Je ne trouve pas de qualificatif assez fort pour le décrire.

M. Darnley s'essuya le front avec son mouchoir.

— Je ne sais que dire, répéta-t-il.

— Ce n'est pas possible... murmura Viola, effondrée.

En l'espace de quelques instants, tous ses projets se trouvaient réduits à néant.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle avec désespoir.

— Je crains, malheureusement, qu'il n'y ait pas grand-chose à faire, mademoiselle. Sinon porter plainte...

— Vous me voyez portant plainte contre mon beau-père ?

— J'admets que ce n'est pas facile. De plus, le scandale rejaillirait sur vous.

— Probablement...

— Quant à nous, nous avons agi en toute bonne foi. Sir Rudolph Vane était très convaincant. Il m'a expliqué que des travaux importants devaient être réalisés sur le domaine, et que lady Vane avait décidé de vendre ses bijoux pour obtenir les fonds nécessaires. Elle ne les portait pratiquement jamais et jugeait que des copies seraient bien suffisantes pour les rares occasions où elle serait amenée à s'en parer.

Viola leva les yeux au ciel.

— Il n'a jamais été question de travaux spéciaux. En revanche, j'ai découvert que sir Rudolph était un passionné des courses. L'argent que vous lui avez remis a dû être gaspillé sur les hippodromes.

Après avoir laissé échapper un profond soupir, elle sortit de son sac l'écrin qu'elle y avait laissé.

— Ces perles m'ont été offertes par mon père. J'espère que vous n'allez pas me dire quelles aussi sont de vulgaires copies.

M. Darnley s'empara du double rang de perles et les examina à la loupe. Il les reposa avec un léger sourire.

— Ces perles sont bien celles que nous avons vendues au comte de Galhampton un ou deux ans avant sa mort.

— Cela me désole de devoir m'en séparer, mais j'ai besoin d'argent, et je ne veux rien devoir à mon beau-père, qui est malheureusement mon tuteur. Pouvez-vous les acheter ?

M. Darnley, visiblement choqué par la terrible mésaventure qui venait d'arriver à la jeune fille -mésaventure dont il se sentait malgré tout un peu responsable -, lui en offrit un prix certainement supérieur à celui qu'il lui aurait proposé dans d'autres circonstances.

Dix minutes plus tard, Viola quittait la joaillerie avec un chèque important. Le directeur lui avait proposé de racheter les copies des bijoux de sa mère, mais elle avait préféré les garder. Ces faux ne représentaient-ils pas la preuve que son beau-père n'était qu'un escroc ?

Esther Stephens fut horrifiée lorsqu'elle entendit le récit de la visite de Viola à Londres.

— Oh, pauvre milady ! Avoir épousé un homme pareil !

— Au moins, il n'a pas volé mes perles, Stevie. Grâce à l'argent que j'en ai obtenu, je vais pouvoir installer mon atelier et contribuer aux dépenses de la maison.

Voyant sa vieille Nanny sur le point de protester, elle ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— J'y tiens, Stevie.

Celle-ci joignit les mains.

— Mon Dieu ! Comment avez-vous pu vendre vos perles ?

La jeune fille haussa les épaules.

— Quand aurais-je eu l'occasion de les porter ? murmura-t-elle, en s'efforçant de ne pas penser qu'il s'agissait d'un présent de son père.

— À Compton Drury, certainement pas. Mais qui sait ce que l'avenir vous réserve ? Un jour, vous vous marierez, vous...

— Nous n'en sommes pas là. Le seul prétendant choisi par mon beau-père était un lamentable idiot. Je préfère mettre au point mon automobile. Dès demain, j'irai à Hinton afin d'ouvrir un compte en banque.

D'un air soucieux, elle ajouta à mi-voix :

— Il faudra aussi que je trouve des fournisseurs de pièces détachées pour moteur.

Esther Stephens, qui voulait faire quelques courses, l'accompagna le lendemain au bourg voisin dans la carriole du père Matthew.

Viola n'eut aucun mal à se faire ouvrir un compte à l'unique banque de cette petite ville, où elle déposa le gros chèque que lui avait remis M. Darnley. Puis elle se mit en quête de magasins spécialisés en mécanique. Il y en avait un seul à Hinton, et le vendeur ne semblait pas savoir grand-chose...

Sur le chemin du retour, elle fit part de sa déception à Stevie.

— En fin de compte, cet artisan est plutôt un électricien. En mécanique, il ne connaît rien. Jamais il ne pourra commander les pièces dont j'ai besoin. Cela le dépasse.

Joe Webster lui manquait. C'était lui, d'ordinaire, qui traitait avec les fournisseurs.

— À qui pourrais-je m'adresser, Stevie ? Avez-vous une idée ?

— Non. Comme les automobiles sont très rares dans la région, un mécanicien ferait vite faillite.

La jeune fille se souvint soudain que Maximilian Fitzwilliam s'était intéressé à sa voiture. Il semblait compétent en moteurs... et ne lui avait-il pas proposé de visiter son atelier ?

— Dites-moi, Stevie, savez-vous où se trouve le château de Hurcott ?

— Oui, bien sûr, Viola.

— Est-ce loin d'ici ? J'ai rencontré un certain M. Fitzwilliam en venant ici. Cet aimable automobiliste m'a aidée à changer une roue et m'a invitée à aller le voir.

— Il habiterait au château de Hurcott ? Je ne connais pas ce M. Fitzwilliam. Peut-être est-ce le chauffeur ? Viola, vous ne devriez pas

rendre visite à un chauffeur.

— Pourquoi pas ? Vous êtes devenue très snob, Stevie ! Quand il est question de moteurs, M. Fitzwilliam est à son affaire. J'irai le voir demain. Lui saura m'indiquer où je peux m'adresser afin d'acheter les éléments qui me sont nécessaires.

Ce fut sans beaucoup d'enthousiasme qu'Esther Stephens donna à la jeune fille les indications nécessaires pour se rendre à Hurcott. Une dernière fois, elle tenta de la dissuader de faire cette visite.

— Vous n'êtes pas raisonnable. Se lancer sur les routes afin de revoir un homme qu'on a rencontré par hasard ! On ne brave pas ainsi les conventions sociales.

— Je me moque des conventions sociales.

Elle alla embrasser la vieille femme.

— J'ai dix-huit ans, je ne suis plus à la nursery. Je sais ce que je fais.

— Par moments, je me le demande, marmonna Stevie.

En s'efforçant de sourire, elle ajouta :

— J'ai tort de vous faire la leçon. Vous êtes libre d'agir comme vous l'entendez, mademoiselle Viola.

— Viola ! corrigea cette dernière.

Après avoir vérifié le moteur et rempli le réservoir d'essence, la jeune fille prit la route par une matinée ensoleillée.

Sous le long manteau cache-poussière qu'elle revêtait pour conduire, elle était vêtue très simplement d'une jupe et d'une blouse en lin noir.

« Puisque M. Fitzwilliam n'est que le chauffeur, je ne peux pas aller le trouver habillée comme une personne de la haute société », s'était-elle dit tout en se coiffant d'un béret.

Il y avait peu de circulation sur la route. Viola ne vit pas une seule autre voiture. En revanche, elle croisa quelques charrettes et prit soin

de ralentir chaque fois, pour ne pas effrayer les chevaux.

« Ils ne sont pas encore habitués aux automobiles. Mais un jour, cela viendra ! »

Elle ne tarda pas à arriver en vue du château de Hurcott, qui se trouvait beaucoup plus près de Compton Drury qu'elle ne l'aurait imaginé.

Les grilles en fer forgé ornées d'entrelacs dorés étaient grandes ouvertes. Elle s'arrêta cependant en voyant un petit garçon sortir en courant de la loge.

— Je me trouve bien au château de Hurcott ?

— Oui, madame, répondit-il en hochant vigoureusement la tête, tout en examinant la voiture avec intérêt.

Elle lui adressa un chaleureux sourire.

— Merci !

Puisqu'elle allait voir le chauffeur, la jeune fille ne vit pas la nécessité d'aller jusqu'à l'impressionnant château qui s'élevait au milieu d'un parc aux pelouses veloutées et aux massifs fleuris. Elle se dirigea vers les écuries, qui se trouvaient sur la droite.

Lorsque, à allure réduite, elle pénétra dans la cour pavée autour de laquelle s'alignaient de nombreux box, plusieurs pur-sang passèrent la tête à la porte avec curiosité. La voiture jaune qu'elle avait vue quelques jours auparavant se trouvait au fond de la cour, où un homme était en train de la laver avec soin.

« Ah ! Voilà M. Fitzwilliam ! » se dit-elle.

Mais lorsqu'il se retourna en entendant le bruit du moteur, elle marqua un mouvement d'arrêt.

« Ce n'est pas lui ! »

Il se redressa.

— Bonjour, madame.

— Bonjour... Le chauffeur est-il là ?

— C'est moi.

Déconcertée, elle fronça les sourcils.

— Excusez-moi. Je suis Mlle Francis, j'ai été invitée par M. Fitzwilliam.

— Ah ! Vous voulez dire milord ?

— Milord ?

— Oui, le marquis de Hurcott.

Il désigna le véhicule qu'il était en train de laver.

— C'est son automobile.

Viola se dit qu'elle devait avoir l'air stupide.

« J'aurais dû deviner que l'homme courtois et parfaitement bien élevé qui m'avait aidée à changer une roue n'était pas un simple employé ! »

— Vous feriez mieux d'aller jusqu'au château, mademoiselle. Je parie que milord sera intéressé par votre voiture.

La jeune fille s'éclaircit la gorge.

— Merci. J'y vais...

Elle enclencha la première vitesse et fit demi-tour. En se dirigeant vers l'impressionnant perron encadré par deux lions hiératiques en pierre, elle se sentait maintenant beaucoup moins sûre d'elle.

« Je ne suis pas du tout habillée comme je le devrais pour rendre visite à un marquis ! »

Un valet en livrée lui ouvrit la porte. Avant de gravir les marches, la jeune fille avait pris soin d'ôter son cache-poussière, mais elle se sentait malgré tout bien ordinaire dans ses vêtements sans prétention.

— J'aimerais voir le marquis de Hurcott, dit-elle.

— Qui dois-je annoncer ?

— Mlle Viola Francis.

— Si vous voulez bien attendre un instant, mademoiselle, je vais voir si milord peut vous recevoir.

Elle prit place sur le siège qu'il lui avait indiqué et jeta un coup d'œil autour d'elle, admirant les statues de marbre et les tableaux anciens.

Le valet ne tarda pas à revenir et la pria de le suivre dans un couloir où l'on voyait également de magnifiques toiles.

— Mlle Francis, annonça-t-il en ouvrant une porte.

Puis il s'effaça pour la laisser passer.

La jeune fille fit son entrée dans un petit salon absolument ravissant. Tout, ici, était d'un goût parfait ! Depuis les bergères Louis XVI tapissées de soie azur jusqu'à la collection de porcelaines bleu et or qui s'alignait sur des étagères, en passant par l'épais tapis d'Aubusson aux teintes pastel.

— Quelle charmante surprise, mademoiselle Francis ! s'exclama Maximilian Fitzwilliam en s'avançant vers elle.

Ses yeux étincelaient. Il paraissait vraiment content de la voir. Viola ne s'encombra pas de cérémonies.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous étiez le marquis de Hurcott ? interrogea-t-elle sans autre préambule.

Il eut un geste indifférent.

— Cela ne me semble pas très important. J'utilise souvent mon second nom, celui de Fitzwilliam. Mais laissez-moi vous présenter l'une de mes voisines, lady Fairfax. Stéphanie, voici Mlle Francis, une automobiliste que j'ai rencontrée au hasard des incidents de la route...

La jeune fille s'aperçut alors qu'une femme vêtue d'une robe à la dernière mode en soie tilleul était assise près de l'une des portes-fenêtres qui donnaient sur une roseraie ensoleillée. C'était une rousse

incroyablement jolie avec ses yeux en amande d'un étonnant jaune-vert.

Très consciente du fait que ses propres vêtements lui donnaient l'air d'une institutrice, Viola alla lui tendre la main.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, dit-elle poliment.

Lady Fairfax lui effleura à peine le bout des doigts.

— Un incident, Max ?

Avec dégoût, elle enchaîna :

— Un pneu crevé, je suppose...

— Je n'ai encore jamais vu une automobile aussi exceptionnelle que celle de Mlle Francis.

Il laissa échapper un petit rire avant d'ajouter :

— Et je n'ai jamais vu non plus une femme aussi ferrée en mécanique !

— Oh ! Vous et vos automobiles, Max ! s'exclama lady Fairfax d'un air excédé.

Avec hauteur, elle demanda à la jeune fille :

— Dites-moi, mademoiselle Francis. D'où veniez-vous donc au volant de cette automobile extraordinaire ? Il fallait bien que vous ayez étudié votre itinéraire au moment où vous avez rencontré le marquis !

« Incroyable ! se dit Viola, sidérée. Elle m'accuse presque d'avoir fait exprès de me trouver sur son chemin ! »

Comme elle regrettait de ne pas retrouver la camaraderie aisée qu'elle avait partagée avec M. Fitzwilliam au moment où ils avaient travaillé ensemble !

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit le châtelain. On allait justement nous apporter du café.

Cette invitation ne parut guère au goût de lady Fairfax.

— Je répète ma question, mademoiselle Francis. D'où veniez-vous quand votre chemin a croisé celui de Max ?

— De Galhampton, dans le comté du Dorset, répondit enfin la jeune fille en prenant le siège que lui offrait le marquis.

Elle avait parlé sans réfléchir et s'en voulut aussitôt d'avoir donné le nom du château. Certes, il s'agissait d'un vaste domaine qui avait donné son nom à toute une région et à un village...

« Malgré tout, ce n'était pas très intelligent », se dit-elle, furieuse contre elle-même.

— Galhampton ? Tiens... Le nouveau comte habite non loin de chez moi, fit lady Fairfax.

Pour la première fois, elle paraissait intéressée.

— Si vous êtes de là-bas, vous devez connaître le château de Galhampton.

— Je l'ai vu... de loin, fit prudemment la jeune fille. Il est très beau.

— Le comte a hérité du titre pendant qu'il voyageait en Amérique. Il vient de revenir en Angleterre, et je crois qu'il n'est encore jamais allé chez lui.

Viola faillit lui dire que le nouveau comte n'avait droit qu'au titre. Elle retint à temps les mots qui étaient sur ses lèvres. Mais cela l'inquiétait d'apprendre que le nouveau comte vivait dans le voisinage.

— Vraiment ? fit-elle avec une indifférence forcée. Je crains fort de ne pouvoir l'aider en quoi que ce soit.

Lady Fairfax haussa les épaules.

— Il est évident que vous ne vivez pas dans les mêmes cercles.

Le marquis se raidit en entendant cela, et même lady Fairfax comprit qu'elle s'était montrée trop méprisante. Elle tenta de se rattraper.

— Je veux dire que vous êtes beaucoup trop jeune pour avoir des relations. Je suis sûre que vous n'êtes pas encore entrée dans le monde.

Il s'agissait d'une autre flèche. Car seules les jeunes filles de bonne famille faisaient officiellement leur entrée dans le monde, et il était évident que, pour lady Fairfax, Viola n'en faisait pas partie.

La colère de cette dernière commençait à monter.

— Je ne sais pas si Mlle Francis a fait son entrée dans le monde, Stéphanie, dit le marquis d'un ton conciliant. Mais je peux vous dire qu'elle s'y connaît plus en moteurs que beaucoup de messieurs.

Lady Fairfax eut un rire de gorge.

— Oh, Max ! Aucune jeune fille bien élevée ne s'amuserait à mettre ses mains dans le cambouis.

S'efforçant de se dominer, Viola déclara :

— Je pense, lady Fairfax, que vous n'avez pas encore compris que le monde avait changé. Les automobiles représentent l'avenir. Je ne vois pas pourquoi les femmes ne s'y intéresseraient pas.

Deux taches rouges apparurent sur les pommettes de lady Fairfax tandis que le marquis éclatait de rire.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi, Stéphanie, j'ai tenté de vous faire comprendre ce qui se passait sous un capot de voiture ?

Viola se leva.

— Je suis contente d'avoir découvert où vous habitez, milord. Je reviendrai une autre fois afin de voir votre atelier.

— Demain ? proposa-t-il immédiatement.

Elle n'hésita pas une seconde.

— Demain ? Volontiers.

— Max ! geignit lady Fairfax. J'aurais justement voulu que vous

m'emmeniez aux courses!

— J'aurais été très heureux de vous y escorter, mais j'ai maintenant un autre engagement.

— Je peux venir une autre fois, suggéra la jeune fille, même si cela l'ennuyait de devoir encore attendre pour connaître les adresses de fournisseurs.

— Non, je vous ai invitée à venir demain et vous avez accepté. C'est décidé, maintenant.

Furieuse, lady Fairfax crispa ses doigts sur les accoudoirs de son fauteuil, tandis que les taches rouges de ses pommettes s'élargissaient.

Elle réussit cependant à lancer d'un ton indulgent :

— Montrez donc vos horribles moteurs à Mlle Francis, Max. Je suis sûre que le comte de Galhampton ne demandera pas mieux que de m'accompagner aux courses.

Cela ne sembla pas enthousiasmer le marquis. Et, sans raison, Viola se sentit soudain étrangement triste.

— À quelle heure voulez-vous que je vienne, milord ? demanda-t-elle.

— À onze heures ?

— Parfait. Je serai là, murmura-t-elle.

Elle prit congé et, le cœur lourd, suivit le valet que le marquis avait sonné.

La porte n'était pas encore refermée quand elle entendit de nouveau le rire de gorge de lady Fairfax.

— Vraiment, Max ! Comment pouvez-vous traiter cette moins que rien avec une telle courtoisie ? Une pareille drôlesse ne vaut pas la peine que vous perdiez cinq minutes pour elle.

Folle de rage, Viola quitta le château. Sa voiture l'attendait en bas du perron. Et quand elle vit le chauffeur du marquis en train d'en polir soigneusement le capot, sa colère tomba.

— C'est trop gentil ! s'exclama-t-elle.

La voyant chercher une pièce de monnaie dans sa poche, il l'arrêta.

— Non, je vous en prie ! C'était un plaisir. Vous avez un bon moteur. Je le mets en route ?

— Volontiers. Attention au retour de manivelle...

— Pour ça, ne vous inquiétez pas, fit-il en riant. Je connais !

Le lendemain, Viola reprit le chemin de Hurcott. Le châtelain, qui l'attendait, parut heureux de la voir. Et lady Fairfax n'était pas là ! Si bien que leurs relations reprirent le tour aisé qu'elles avaient eu lors de leur première rencontre.

Il l'emmena voir son vaste atelier. Le chauffeur, Jordan, qui était en train de travailler, salua chaleureusement la jeune fille. Celle-ci remarqua que le marquis avait avec lui le même genre de contact aisé qu'elle avait avec Joe Webster.

Ce fut avec intérêt qu'elle examina les moteurs des quatre automobiles qui se trouvaient là. Pendant que Jordan allait chercher une voiture qui était garée dans un autre hangar, Viola demanda au marquis s'il pouvait lui recommander des fournisseurs de pièces détachées dans la région.

— Vous souhaitez donc vous installer à Compton Drury ?

— Pour le moment. Mme Stephens, que je connais depuis très longtemps, a eu la gentillesse de m'accueillir.

— Depuis très longtemps ? répéta-t-il avec amusement. Cela devait être à l'époque de la nursery !

Agacée parce qu'il semblait la considérer comme une enfant, elle riposta :

— J'ai grandi, milord ! Il y a longtemps que j'ai quitté la nursery.

— Ne vous fâchez pas, je vous taquinais. Vous êtes une adulte et vos connaissances en mécanique valent celles de Jordan et les miennes. Peut-être même en savez-vous plus !

À ce compliment inattendu, Viola se sentit emplie de fierté.

— Cela me fait plaisir de vous entendre parler ainsi. Car j'ai une grande ambition...

— Est-ce un secret ?

— Pas vraiment. Je souhaite construire une automobile pratique et pas trop chère qui pourrait être vendue à des centaines, des milliers, des centaines de milliers d'exemplaires !

Elle avait parlé avec enthousiasme. Puis elle se souvint des remarques méprisantes de sir Rudolph. Le marquis allait-il se montrer aussi dédaigneux ?

Il demeura silencieux pendant quelques instants, avant de déclarer avec gravité :

— Je vous crois capable de mener à bien un tel projet.

La jeune fille devint écarlate.

— Cela me fait plaisir de vous entendre parler ainsi. Je sais que certaines personnes ne prennent pas au sérieux une telle ambition. On m'a dit que c'était complètement ridicule...

— Qui a osé proférer une pareille bêtise ?

— Mon beau-père... Oh !

Viola mit sa main devant sa bouche. Grâce au ciel, Jordan revint sur ces entrefaites.

— L'automobile est dans la cour, milord. J'ai laissé le moteur tourner.

— Merci.

Le marquis se tourna vers la jeune fille.

— Vous venez ?

Elle tomba immédiatement en arrêt devant la longue voiture dont

la carrosserie rouge et noir était soulignée de lignes dorées.

— Superbe !

Le châtelain posa la main sur le capot.

— Nous faisons un tour ?

— Oh, oui !

Ils s'assirent côte à côte sur les sièges tapissés de cuir noir. Puis le marquis desserra le frein à main, passa la première vitesse... et le puissant véhicule partit.

— Pauvre Jordan ! fit-il en riant.

— Pourquoi ?

— Cette voiture l'enchanté. Il la considère un peu comme la sienne et se sent presque lésé quand je m'installe au volant.

Il attendit qu'ils aient descendu l'allée pour reprendre la parole.

— Je me souviens que vous m'aviez parlé de votre père. C'est donc lui et son chauffeur qui vous ont appris tout ce que vous savez ?

— En effet.

— A-t-il eu une automobile dont les passagers s'asseyaient en face du conducteur ?

— C'était sa première voiture. J'étais très petite à l'époque, mais je me souviens que mon père pestait en disant que les passagers empêchaient le conducteur de voir ce qu'il y avait devant.

— Ces premières autos étaient construites sur le modèle des voitures hippomobiles. Cela a vite changé ! J'en ai une dans un hangar... Je les garde toutes.

— Mon père tenait à les garder, lui aussi. Il n'a malheureusement pas connu celle avec laquelle je suis venue. C'est moi qui l'ai mise au point avec Joe. Mais il reste beaucoup à faire.

Le marquis s'était tourné vers elle quand elle avait mentionné le

nom de Joe. Mais il ne fit aucun commentaire.

La jeune fille regarda le long capot rouge et noir.

— Vous devez avoir un moteur très puissant... Quelle vitesse peut-il atteindre ?

— Attendez que nous soyons sur la grand-route, vous verrez !

Sa voix changea.

— Par exemple ! Qui vient là ?

Deux cavaliers venaient en sens inverse. Un homme en selle sur un puissant étalon noir. Et lady Fairfax...

Le marquis s'arrêta et coupa immédiatement son moteur. Pendant qu'il descendait de voiture, Viola, qui avait jusqu'à présent apprécié chacun des instants de cette sortie, se sentit profondément déçue.

En toute honnêteté, elle devait cependant reconnaître que lady Fairfax était une cavalière accomplie. Et comme elle était jolie ! Vêtue d'une amazone à la coupe parfaite, coiffée d'un tricorne orné d'une plume, elle montait une très jolie jument.

La jeune fille laissa échapper un petit soupir. Soit, elle était, elle aussi, une excellente cavalière. Mais jamais elle ne paraîtrait aussi élégante que lady Fairfax ! Quant au marquis, il était de toute évidence subjugué par la belle rousse.

« Que m'arrive-t-il ? se demanda Viola, furieuse de sa réaction. Il peut admirer qui il veut. Je m'en moque parfaitement ! »

Lady Fairfax ôta son gant et tendit sa main à baiser au marquis.

— Que faites-vous ici, Stéphanie ? lui demanda-t-il. Je vous croyais aux courses.

— Le cheval qui m'intéresse n'y était pas inscrit. J'ai alors proposé à Richard une promenade jusqu'à Hurcott...

En pouffant, elle poursuivit :

— Je m'attendais à vous trouver dans votre atelier, le nez dans le

cam bouis. Je ne pensais pas que vous alliez emmener cette... petite en promenade.

Elle laissa échapper une brève exclamation.

— Mais je manque à tous mes devoirs ! Max, permettez-moi de vous présenter le comte de Galhampton.

Viola retint sa respiration. Elle se trouvait donc devant l'héritier du titre de son père ?

« Heureusement qu'il n'a aucune idée de mon identité. S'il savait que je porte le même nom que lui et que nous sommes de lointains cousins... »

— Richard, poursuivit lady Fairfax, voici le marquis de Hurcott. Je tiens absolument à ce que vous assistiez tous les deux à la fête que je donne samedi prochain. Je vous en avais déjà parlé, Max. J'espère que vous avez noté cela sur vos tablettes. Je voudrais réunir les fonds suffisants pour remettre en état le clocher de l'église de Greenworld qui risque de s'écrouler sur la tête des fidèles.

— Oui, je m'en souviens, dit le marquis. Voici Mlle Francis...

Là-dessus, il se tourna vers Viola, qui était restée assise dans la longue voiture. La jeune fille était en train de se demander si elle devait descendre à son tour quand le nouveau comte vint la saluer.

— J'ai bien de la chance de rencontrer une autre jolie femme, dit-il en ôtant son feutre.

Ses cheveux blonds volèrent dans un coup de vent. Avec ses yeux rieurs, il était extrêmement séduisant.

— Mlle Francis est native de Galhampton, dit lady Fairfax, en adressant un coup d'œil méprisant à la jeune fille. Mais bien évidemment, elle n'a jamais eu l'occasion de mettre le pied dans votre château.

— Ce n'est malheureusement pas le mien, fit le comte avec une moue. J'ai hérité du titre... et voilà tout. Le domaine, tout comme les autres propriétés de mon cousin me passent sous le nez, comme on dit vulgairement.

— Comment est-ce possible ? s'écria lady Fairfax.

— C'est ainsi. Les testaments ne favorisent pas toujours ceux qui estiment avoir des droits.

Avec amertume, il poursuivit :

— J'espère quand même avoir la possibilité de visiter un jour le berceau de la famille. Il paraît que le château de Galhampton est magnifique. Puisque vous connaissez la région, mademoiselle Francis, vous pourrez peut-être me fournir quelques renseignements ? Cela ne vous ennue pas de me donner votre adresse ?

Il la regardait avec une telle admiration que, pour la première fois, Viola ne se sentit pas trop insignifiante en comparaison de lady Fairfax.

— J'habite à Compton Drury, chez Mme Stephens, au cottage des Aubépines.

— Si vous le permettez, j'irai vous voir un jour afin que vous me parliez de Galhampton.

— Richard ! lança lady Fairfax avec agacement. Vous venez ? Ma jument commence à s'impatiser.

— J'arrive, ma chère Stéphanie ! À bientôt, mademoiselle Francis, ajouta-t-il en levant sa cravache en guise de salut à l'intention de Viola.

Cette dernière le regarda s'éloigner sans trop savoir que penser. Elle le trouvait sympathique. Un peu trop sûr de lui, peut-être ?

« Il vivait en Amérique. Là-bas, les contraintes sociales pèsent moins qu'en Angleterre. »

En même temps, l'inquiétude la taraudait. Si jamais le nouveau comte se rendait au château, s'il rencontrait sir Rudolph, s'il lui parlait d'une certaine Mlle Francis - native de Galhampton, comme l'avait souligné lady Fairfax...

« Mon beau-père fera immédiatement le rapprochement. Oh, pourquoi ai-je eu la stupide idée de prétendre m'appeler Francis ? C'était le prénom de mon père... Et pourquoi, aussi, ai-je dit que je

venais de Galhampton ? Je multiplie les erreurs, cela risque de me causer bien des problèmes. »

Elle tenta de se rassurer. Il n'y avait aucune raison pour que le nouveau comte éprouve le besoin de mentionner la présence à Hurcott d'une « moins que rien, une drôlesse », comme disait lady Fairfax.

Cette dernière était partie au grand galop.

— Quelle cavalière ! s'exclama le marquis en reprenant sa place au volant, après avoir remis le moteur en route.

Il sourit à sa passagère.

— Mais nous ne sommes pas là pour admirer les chevaux en chair et en os, mais pour voir comment vrombissent tous ceux qui se trouvent sous ce capot.

L'espace d'un instant, leurs yeux se rencontrèrent et Viola eut l'impression que son cœur manquait un battement.

« Le comte de Galhampton est séduisant, certes, pensa-t-elle, mais je pense que le marquis de Hurcott l'est cent fois plus. »

Dès qu'ils arrivèrent sur la grand-route, le marquis accéléra. Les arbres et les talus se mirent à défiler à toute allure.

En temps ordinaire, Viola aurait trouvé cette expérience exaltante... Mais, curieusement, elle ne parvenait pas à s'enthousiasmer.

Entre ses cils, elle étudiait le profil légèrement aquilin du marquis, ses mains à la fois solides et élégantes posées sur le volant. Et son cœur battait la chamade...

Au lieu de s'émerveiller de la vitesse à laquelle cette superbe voiture filait sur la route, elle se demandait pourquoi lady Fairfax était venue se promener aux alentours du château de Hurcott. Pour voir ce qui se passait entre le marquis et cette « moins que rien » ?

La jeune fille eut envie de se moquer d'elle-même. Avec son béret et son cache-poussière, elle n'était pas spécialement jolie ! Lady Fairfax n'avait rien à craindre d'elle.

La sortie ne dura pas longtemps. Déjà, le marquis faisait demi-tour. Une fois de retour au château, il interrogea :

— Alors, que pensez-vous de ma De Dion Bouton ?

— Oh ! C'est une De Dion Bouton ? À un moment donné, mon père pensait à en acheter une. Puis...

Elle s'interrompt.

« J'ai tort de parler de mon père, de mon beau-père, et surtout de Galhampton ! Maintenant que le nouveau comte se trouve dans les parages, tout cela risque d'être rapporté à sir Rudolph. Si ce dernier apprend qu'une jeune fille passionnée de moteurs vit à Compton Druiy... »

Le comte sortit de voiture et, galamment, alla lui ouvrir la portière. Jordan, qui venait de les rejoindre, demanda :

— Alors, mademoiselle, que pensez-vous du dernier achat de milord ?

Les deux hommes attendaient avec intérêt son verdict.

— J'en reste sans voix ! Quelle puissance ! Pourrais-je voir le moteur ?

Le marquis éclata de rire.

— Je m'attendais à ce que vous demandiez cela.

Jordan souleva le capot et ils se penchèrent tous les trois vers le gros moteur encore brûlant.

— Comment se fait la transmission ? interrogea-t-elle.

Jordan lui montra les câbles.

— Excellent... murmura-t-elle. Je me pose cependant une question. Quelle est l'échelle de rapport entre la puissance et le poids ?

Comme ses interlocuteurs ne semblaient pas comprendre, elle posa la main sur la carrosserie.

— Je veux dire que ce châssis est très lourd. Un tel moteur, entraînant un châssis plus léger, pourrait atteindre des pointes de vitesse étonnantes.

Le chauffeur se tourna vers le marquis en hochant la tête d'un air entendu.

« Il a déjà dû soulever ce point », pensa la jeune fille.

Le marquis adressa à la jeune fille un coup d'œil surpris.

— Bravo ! Vous venez de mettre le doigt sur le seul sujet qui nous divise, Jordan et moi. La beauté de cette carrosserie m'a plu, et je l'ai commandée sans penser à l'aspect technique. Mais vous avez raison : doté d'un tel moteur, un véhicule plus léger pourrait aller nettement plus vite.

Il lui tendit la main et la secoua avec autant de chaleur que si elle avait été un homme.

— Vous êtes la femme la plus intelligente, la femme la plus ingénieuse, la femme la plus capable que j'aie jamais eu la chance de rencontrer.

Il s'agissait d'un magnifique compliment. Pourtant Viola aurait préféré qu'il la regarde comme il regardait lady Fairfax.

Dès le lendemain, Viola se remit au travail dans son atelier.

« Je commence à m'organiser », pensa-t-elle avec satisfaction.

Le comte et Jordan lui avaient donné les adresses des meilleurs fournisseurs de pièces détachées de la région et elle avait acheté une longue table sur laquelle elle avait pu poser tous ses outils.

Elle était en train d'examiner le système de filtre, convaincue que c'était de ce côté qu'elle pouvait améliorer son moteur, quand Alice arriva en courant.

— Mademoiselle, vous avez une visite. Il faut que vous alliez tout de suite vous changer.

— Une visite ? Qui donc ?

Elle espérait qu'il s'agissait du marquis et fut très déçue quand la domestique lui annonça que c'était le comte de Galhampton.

— Merci, Alice. J'y vais tout de suite.

Elle monta dans sa chambre et troqua ses vêtements de travail contre une blouse en soie noire et une jupe en faille de la même couleur. Après avoir hésité, elle agrémenta sa tenue en fixant à la hauteur de son épaule le précieux camée de sa mère.

« Celui-là, sir Rudolph n'a pas réussi à le faire copier », se dit-elle avec amertume.

Si elle était contente de revoir le comte - un excellent cavalier -, elle craignait en même temps qu'une telle relation ne lui apporte des ennuis.

Elle tenta de se rassurer.

« Il n'y a aucune raison pour qu'il devine qui je suis. »

Elle descendit l'étroit escalier et prit une profonde inspiration avant d'entrer dans le petit salon d'Esther Stephens. Cette dernière était assise près de la cheminée, en face de Richard de Galhampton qui se leva en voyant la jeune fille.

— Mademoiselle Francis ! Quel plaisir de vous revoir.

Aussi grand que le marquis, il était également très séduisant. Mais son visage manquait de la force de caractère qui se lisait sur celui du marquis.

Après lui avoir baisé la main, il déclara :

— J'ai appris que Mme Stephens a elle aussi vécu à Galhampton.

Inquiète, Viola se tourna vers sa vieille Nanny. D'un léger mouvement de la tête, celle-ci lui fit comprendre quelle s'était bien gardée de donner d'autres précisions.

— Oui, c'est dans cette belle région que nous avons fait connaissance, dit la jeune fille d'une voix mal assurée.

— J'aimerais que vous m'en parliez.

Elle haussa les épaules.

— Que puis-je vous dire ? La campagne est superbe là-bas... D'ailleurs, le Dorset est un comté magnifique.

Évitant volontairement de parler de Galhampton, elle poursuivit :

— Le chef-lieu du Dorset, Dorchester, était une ancienne cité romaine. On y trouve de nombreux vestiges.

Le comte se mit à rire.

— Vous parlez comme un guide, mademoiselle !

L'arrivée d'Alice avec un plateau sur lequel elle avait disposé des tasses de café et une assiette de petits biscuits apporta une diversion.

Viola s'empressa de détourner la conversation.

— L'immense Amérique doit être cent fois plus intéressante qu'un petit comté anglais. Combien de temps avez-vous passé là-bas ?

Le comte se rassit. Il portait une veste en tweed et des jodhpurs, comme un parfait gentleman britannique... Malheureusement, il avait cru bon de compléter sa tenue par un gilet en satin vert pomme qui donnait à son ensemble classique une note plutôt frivole.

— J'ai voulu découvrir le Nouveau Monde, déclara-t-il avec emphase. Et je n'ai pas été déçu. Là-bas, tout est grand, tout est neuf. L'aventure est au coin de chaque rue. Je suis tout d'abord arrivé à New York, puis je suis allé vers l'Ouest. J'avais l'intention de ne passer que quelques mois outre-Atlantique, mais j'ai été tellement fasciné par ce que je découvrais que j'y suis resté deux ans.

— Avez-vous vu des mines d'or ?

— Bien sûr. Et j'ai failli être tué au cours d'une bagarre dans un saloon, pour les beaux yeux d'une...

Mme Stephens lui coupa la parole.

— Je crains que ce genre de conversation ne soit pas de mise devant une jeune personne comme Mlle Viola... euh, je veux dire Mlle Francis.

— Viola ? Quel ravissant prénom ! Et il vous va si bien ! Vous êtes comme une tendre violette, parfumée, secrète...

Mme Stephens l'interrompt.

— Milord, je ne puis vous encourager à parler de la sorte. Mlle Francis n'a pas encore fait son entrée dans le monde.

— Vraiment ? Excusez-moi.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Quand je vous ai vue assise dans cette impressionnante automobile en compagnie du marquis de Hurcott, j'ai eu l'impression de me trouver devant une charmante personne très lancée dans la haute société.

Il parlait d'un ton léger, comme si rien de ce qu'il pouvait dire ne

devait être pris au sérieux. Flattée cependant d'être considérée comme une femme du monde, la jeune fille se sentit rougir.

— J'étais censée faire mes débuts cette année. Mais ma mère est morte...

— Oh, je suis désolé. J'aurais dû comprendre, en vous voyant toujours vêtue de noir, que vous aviez subi une perte douloureuse. Mais puisque vous rendez visite au marquis, je suppose que votre période de deuil est sur le point de s'achever ? Et que nous allons vous voir dans les salons ?

Mme Stephens paraissait de moins en moins satisfaite du tour que prenait la conversation. Quant à Viola, elle regrettait de ne pas avoir décrit de long en large les beautés du Dorset.

— Nous menons une vie très tranquille, dit fermement Mme Stephens.

— J'ai une idée ! s'exclama le comte. Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas à cette fête de charité qu'organise lady Fairfax ?

Viola sentit les battements de son cœur s'accélérer. Car le marquis avait promis d'assister à cette fête ! Cela lui donnerait l'occasion de le revoir... Devinant que Mme Stephens allait opposer son veto à une telle sortie, elle s'empressa de déclarer :

— Je vous y accompagnerais volontiers, milord.

— J'en suis ravi ! s'exclama-t-il.

Il se leva.

— Il me reste à vous remercier pour votre hospitalité et cet excellent café, madame, dit-il en s'inclinant devant la vieille dame. J'espère ne pas vous avoir ennuyée avec mes récits de voyage.

À l'adresse de Viola, il ajouta :

— Nous sommes invités pour midi, je viendrai donc vous chercher samedi à onze heures. Cela nous permettra d'arriver à temps.

Après son départ, Mme Stephens se leva et croisa les bras d'un air

sévère.

— Tout cela ne me plaît guère, mademoiselle Viola.

— Pas Mlle Viola, mais Viola tout court ! lui rappela la jeune fille. J'étais sûre que vous alliez me faire la leçon.

— Ce jeune homme ne me plaît pas, décréta Mme Stephens, retrouvant les accents autoritaires qu'elle avait autrefois, à la nursery. H est beaucoup trop sûr de lui. Et je me demande ce qu'aurait dit milady en apprenant que sa fille allait se rendre à une fête sans être chaperonnée !

— Oh, Stevie, nous ne sommes plus au xdc siècle ! De nos jours, les jeunes filles ont plus de liberté qu'autrefois. Je suis une adulte, maintenant. Je sais ce que je fais.

— Parfois, je me le demande.

— Écoutez, Stevie, j'ai réussi à échapper à sir Rudolph ! N'est-ce pas la preuve de ma maturité ? Je regrette cependant que vous ayez dit au nouveau comte que je m'appelais Viola...

— Je suis navrée.

— C'est d'autant plus ennuyeux que peu de jeunes personnes portent ce prénom !

Elle tenta de se rassurer.

— Bah, il n'y a aucune raison pour qu'il fasse le rapprochement entre une habitante de Compton Drury et la fille du défunt comte.

Stevie tentait de voir le bon côté des choses.

— Au moins, si vous allez chez lady Fairfax, vous ne resterez pas enfermée dans votre atelier. Qu'allez-vous porter ? Il paraît que lady Fairfax reçoit des gens importants.

— Mon Dieu, oui ! Que vais-je mettre ?

Pour la première fois de sa vie, Viola s'intéressait à sa toilette...

« Que ne donnerais-je pas pour que le marquis de Hurcott me

regarde comme me regardait le comte de Galhampton ce matin ! »

Elle se mordit la lèvre inférieure presque au sang.

— L'ensemble que j'ai porté pour aller à Londres conviendrait-il ?

— Milady est morte depuis maintenant plusieurs mois. Je pense que vous pouvez vous permettre du blanc.

La jeune fille rosit de plaisir à la perspective de ne plus devoir être tout le temps en noir. Puis elle soupira.

— Je n'ai apporté que des tenues de deuil.

— Je le sais, mon petit, fit gentiment Mme Stephens. Mais j'ai un mètre de mousseline de soie blanche que l'on m'avait offert voici déjà plusieurs années. Je n'en ai rien fait. Honnêtement, je ne me voyais pas vêtue de mousseline, surtout étant donné le genre de vie que je mène. Samedi, c'est dans trois jours. Cela me laisse le temps de vous confectionner une jolie toilette.

— Je ne veux pas vous donner tant de travail, Stevie ! L'ensemble que j'ai mis pour aller à Londres conviendra parfaitement.

— Non, non, non ! Pour une fois, je tiens à ce que vous soyez vêtue comme doit l'être une jeune fille de votre âge.

Elle frappa dans ses mains.

— Alice ! Venez m'aider à sortir ma petite machine à coudre Singer, s'il vous plaît !

Stevie était très adroite. Viola se souvenait qu'elle confectionnait toutes ses robes d'enfant. Sa mère les admirait.

— Stevie aurait dû avoir une boutique de modes à Londres, disait-elle souvent. Les élégantes se seraient arraché ses créations.

Au cours des deux jours qui suivirent, la jeune fille dut se prêter à plusieurs essayages. Entre-temps, elle travaillait d'arrache-pied sur le moteur de sa voiture.

« Je crois avoir trouvé le moyen de gagner un peu plus de vitesse », se disait-elle avec surexcitation.

Elle avait deux raisons pour être heureuse : son automobile ne tarderait pas à être prête. Et elle aurait bientôt l'occasion de revoir le marquis...

Le vendredi soir, Stevie l'appela.

— Un dernier essai, Viola !

La jeune fille demeura interdite devant son reflet. C'était donc elle, cette débutante vêtue à la dernière mode ?

Mais Stevie n'était pas satisfaite.

— Il manque une ceinture. Et elle devrait être noire parce que vous êtes toujours en deuil. Mais je ne vois pas ce que je pourrais trouver...

— Des ceintures ? J'en ai ici deux qui ont appartenu à ma mère. Je vais les chercher.

Viola monta chercher dans sa chambre une ceinture en satin noir ornée de perles noires et une autre en velours, décorée d'une succession de petites étoiles argentées.

Ce fut cette dernière que choisit Stevie.

— Elle est moins sévère.

— J'aurai besoin d'un chapeau...

— Pas question de béret, cette fois !

— Je m'en doute !

— En revanche, votre canotier serait parfait pour une fête à la campagne. A-t-il un ruban ?

Viola fit la grimace.

— Un ruban rose.

— Cela ne peut pas convenir. Je le remplacerai par une étroite torsade noir et blanc.

La jeune fille l'embrassa.

— Merci, Stevie. Merci pour tout !

— Il vous faudrait aussi une ombrelle...

— Ah, non, merci ! Une ombrelle ? Mais je serais bien incapable de la tenir avec élégance. Et je risquerais de l'oublier dans un coin !

Avec sévérité, Mme Stephens commença :

— Les jeunes filles accomplies...

— Grâce au ciel, je n'en suis pas une, coupa Viola.

— Si ! Vous portez un beau nom...

— Mlle Francis ! lança Viola avec ironie.

— Mlle de Galhampton, la fille du comte de Galhampton, corrigea Stevie.

— Peuh, les titres...

— Par ailleurs, vous êtes très bien élevée, vous êtes jolie, franche, cultivée... Ces qualités devraient vous ouvrir toutes les portes du grand monde.

— Je préfère travailler sur un moteur.

— Quel garçon manqué vous faites !

De nouveau, la jeune fille contempla son reflet dans la glace.

— Stevie, ai-je l'air d'un garçon manqué en ce moment ?

Sa vieille Nanny sourit.

— Non. Vous êtes très belle.

Viola l'embrassa de nouveau.

— Grâce à vous ! Merci encore une fois.

Le samedi, la jeune fille était prête à onze heures. Mais le comte ne se montrait pas... Ce fut seulement à onze heures et demie que sa calèche s'arrêta devant le cottage des Aubépines.

— Je suis navré ! s'exclama-t-il. L'un des chevaux a perdu un fer et nous avons dû venir au pas. Nous ne pourrons jamais arriver à temps pour l'ouverture. J'espère que cela ne vous ennue pas trop d'être en retard.

— Oh, cela m'est égal ! assura-t-elle.

Taquine, elle ajouta :

— C'est vous qui devez être désolé de manquer le début de cette fête.

Un peu embarrassé, il murmura :

— J'avais promis d'être là, mais ce n'est pas trop grave. Il y aura tant de monde que mon absence sera à peine remarquée.

— Si nous prenons mon automobile, nous arriverons là-bas à temps.

— Une automobile ? répéta-t-il avec stupeur. Mais... je ne sais pas conduire.

— Moi, si.

— Par exemple !

Il examina la jeune fille avec respect.

— J'aurais dû me douter, en vous voyant dans le véhicule du marquis de Hurcott, que vous étiez habituée à ce genre de transport. Et vous-même, vous possédez donc l'un de ces engins modernes ?

— Mais oui. Dites à votre cocher et à votre valet de défaire les harnais des chevaux. On peut les mettre dans votre pré, n'est-ce pas, Stevie ?

— Bien sûr. Et pendant votre absence, milord, je m'assurerai que vos domestiques ne manquent de rien. Alice va leur préparer un bon déjeuner.

— C'est trop aimable à vous.

Viola monta chercher son cache-poussière ainsi qu'une écharpe destinée à assujettir son canotier. Puis elle sortit sa voiture du hangar.

— Quelle belle automobile ! s'exclama le comte. Et vous avez l'air tellement à l'aise au volant...

Il s'installa sur le siège passager et adressa un signe de la main à Mme Stephens qui les regardait partir.

— Je ne sais pas où habite lady Fairfax, dit la jeune fille. De quel côté faut-il aller ?

— Vous traversez Compton Drury, puis vous continuez tout droit. Je vous donnerai ensuite les indications nécessaires.

— Bien.

Les améliorations apportées ces derniers jours au moteur permirent à Viola, à sa grande satisfaction, d'atteindre des pics de vitesse.

— C'est merveilleux ! s'exclama le comte.

— Vous n'avez pas l'habitude des automobiles ?

— Pas du tout.

— J'aurais pensé qu'elles étaient très nombreuses en Amérique.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y en ait plus qu'en Europe. Et ce qui ne me plaît guère, c'est qu'on voit tout le temps les automobilistes au bord de la route, en train de changer les roues...

— J'admets que c'est un grand problème.

Elle lui adressa un coup d'œil ironique.

— Si les gens dont les chevaux perdent un fer avaient la bonne idée de jeter fer et clous sur le bas-côté au lieu de les laisser au milieu de la chaussée, il y aurait moins de crevaisons.

— Chercher un fer qu'on a perdu peut-être un kilomètre avant !

Impossible...

— Je le reconnais. Le jour où il y aura moins de chevaux, les voitures seront les reines de la route.

— Possible... mais j'en doute. En tout cas, vous m'avez convaincu. Je vais acheter, moi aussi, une automobile !

— Quelle bonne idée ! Vous ne le regretterez pas, je vous assure. Mais vous devriez attendre un peu... Je suis en train de perfectionner mon moteur afin de rendre ce modèle accessible à beaucoup.

Il se tourna vers elle.

— Vraiment ? Mademoiselle Francis, vous êtes la personne la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée de ma vie ! Même en Amérique, je n'ai pas vu de femme comme vous.

Viola se sentit envahie de fierté. Cela ne dura pas.

« Si seulement le marquis pouvait me dire la même chose ! » pensa-t-elle avec un soupçon de tristesse.

— Nous sommes presque arrivés. Au prochain carrefour, vous irez à droite.

Ils ne tardèrent pas à arriver devant une grille imposante devant laquelle plusieurs voitures formaient un embouteillage.

— Je n'ose pas m'approcher, dit Viola. Je crains d'effrayer les chevaux.

— On peut passer par-derrière. Je connais le chemin. Continuez par là.

Ils empruntèrent un chemin donnant accès au pré où se trouvaient déjà de nombreux véhicules.

— Bravo ! fit le comte. Nous sommes arrivés à l'heure ! Entre nous, je n'aurais jamais cru cela possible... Oui, vous m'avez converti à l'automobile !

Après avoir coupé le moteur, Viola jeta un coup d'œil vers le ciel qui devenait de plus en plus menaçant.

— J'ai bien peur qu'il ne se mette à pleuvoir.

— Mais non !

La jeune fille ôta son cache-poussière et son écharpe. Après les avoir pliés soigneusement, elle les rangea à l'arrière.

— Une automobile, c'est bien joli, remarqua le comte de Galhampton. Mais en cas de mauvais temps...

La jeune fille déroula la capote en toile caoutchoutée qui permettait d'abriter l'habitable du véhicule.

— Tout est prévu, voyez !

Le comte lui offrit le bras et ils se dirigèrent vers une superbe demeure que Viola n'eut pas le temps d'admirer comme il convenait. Son compagnon l'entraînait vers la pelouse où l'on avait monté des tentes et des stands.

La foule s'était rassemblée devant l'estrade où se trouvait une lady Fairfax plus élégante que jamais. Elle portait, avec une robe étroite en shantung doré, ornée d'un jabot en dentelle blanche, un chapeau immense débordant de roses dorées et une ombrelle, dorée elle aussi.

En la voyant s'appuyer avec grâce sur son ombrelle, la jeune fille comprit pourquoi Mme Stephens était navrée qu'elle n'en ait pas.

« Il est certain que cet accessoire complète la tenue d'une femme », se dit-elle.

Vêtu d'une redingote noire, d'un pantalon rayé et d'un chapeau haut de forme, le marquis de Hurcott se tenait derrière lady Fairfax. Le cœur de Viola manqua un battement et, instinctivement, elle serra le bras du comte.

Il lui adressa un coup d'œil étonné.

— Vous avez failli trébucher ? demanda-t-il, se méprenant totalement. Attention ! Il y a peut-être des trous de mulot par ici...

— C'était sûrement cela.

Lady Fairfax aperçut le comte et lui adressa un petit signe de la main. Le marquis le vit, lui aussi, et haussa les sourcils en reconnaissant Viola.

Lady Fairfax fit un petit discours de bienvenue au cours duquel elle remercia tous ceux qui avaient bien voulu venir. Puis elle les exhorta à se montrer très généreux. Le but de cette fête n'était-il pas de trouver les fonds nécessaires à la réparation du clocher de l'église du village ?

Des applaudissements retentirent tandis qu'elle descendait de l'estrade, appuyée sur le bras du marquis. Pendant que les gens se dirigeaient vers les stands ou les tentes, où ils pouvaient faire des dons ou se restaurer, lady Fairfax rejoignit le comte et Viola.

— Comme je suis heureuse de vous voir, mon cher Richard.

Elle toisa la jeune fille.

— Je vois que vous avez amené la petite Mlle Francis. Quelle excellente idée, ajouta-t-elle du bout des lèvres.

« Quelle hypocrite ! pensa Viola. Elle dit exactement le contraire de ce qu'elle pense. »

— Mlle Francis m'a amené ici en automobile, expliqua le comte. Nous sommes venus à une vitesse folle. Quelle révélation pour moi ! Je suis désormais bien décidé à m'offrir une voiture.

— Vraiment ? murmura lady Fairfax. Moi aussi, peut-être.

Elle se tourna vers le marquis.

— Il faudrait tout d'abord que vous m'appreniez à conduire.

Cette requête parut le surprendre.

— Vous m'aviez toujours dit que vous ne pouviez pas supporter le bruit des moteurs, et encore moins l'odeur de l'essence !

— Souvent femme varie, rétorqua-t-elle avec ce rire de gorge que Viola trouvait tellement déplaisant. Après tout, pourquoi ne me mettrais-je pas au goût du jour, moi aussi ?

— Pourquoi pas, en effet...

Le marquis adressa un sourire à Viola.

— Vous êtes charmante ainsi vêtue, mademoiselle Francis. Mais je crois que je vous préfère lorsque vous portez vos vêtements de travail.

En entendant cela, la jeune fille eut l'impression de recevoir une gifle.

« Je n'ai rien à faire ici », se dit-elle.

Lady Fairfax se remit à rire.

— En voilà une façon de faire un compliment à une jeune personne ! Honnêtement, Max, vous n'avez aucun tact.

— C'était un compliment ! protesta-t-il.

— Moi je trouve qu'elle a l'air d'un ange, dit le comte de Galhampton. Je me demande où elle cache ses ailes.

À ce moment-là, quelques grosses gouttes s'écrasèrent sur le sol.

— Oh, non ! s'écria lady Fairfax. Voilà ce que je redoutais depuis ce matin !

Les gens trouvaient abri sous les auvents des stands ou se réfugiaient dans les tentes.

— Rentrons vite, dit lady Fairfax.

Sans enthousiasme, elle enchaîna :

— Vous pouvez venir, vous aussi, mademoiselle Francis.

La jeune fille n'allait certainement pas accepter une invitation aussi peu chaleureuse.

— Merci, mais je vais prendre le chemin du retour.

Elle leva les yeux vers le ciel qui était maintenant noir. Un véritable déluge ne tarderait pas à s'abattre...

— Avec un peu de chance, je rentrerai à Compton Drury avant

qu'il ne pleuve trop.

Elle pensait que le comte allait rester et trouver une voiture pour le ramener au cottage des Aubépines, où l'attendait son équipage. Mais il la suivit.

La jeune fille remit son cache-poussière et noua son écharpe sur son canotier.

Le comte la regarda tandis qu'elle tournait vigoureusement la manivelle - sans avoir l'idée de lui proposer son aide.

— L'automobile que j'ai l'intention d'acheter aura un toit. Un toit sérieux ! Quand la pluie cingle, cette capote ne doit guère vous abriter.

— Vous avez raison, admit-elle.

L'averse tombait maintenant avec une telle violence que la jeune conductrice voyait à peine où elle se dirigeait. Ils n'étaient pas encore sortis du pré quand les roues avant se mirent à patiner dans la boue. Elle tenta de faire marche arrière, sans résultat.

Elle retint l'un des jurons bien sentis dont Joe possédait une belle collection.

— Je suis désolée, mais nous sommes bloqués ici.

— Si nous tirions la voiture ?

— Elle est trop lourde. Il faudrait au moins quatre hommes solides pour la sortir de là.

Elle était furieuse. La seule chose qu'elle espérait ? Que le marquis n'apprenne pas sa mésaventure.

— Allons, venez, dit le comte.

Ils marchèrent sous la pluie jusqu'à la maison. La foule avait déserté la pelouse. Sous la pluie battante, les fragiles constructions érigées pour la journée avaient l'air bien désolées. Au lieu de se diriger vers le perron, le comte passa par une terrasse.

— Connaissant Stéphanie, je parie qu'elle est ici.

Il poussa l'une des portes-fenêtres entrouvertes.

— Stéphanie ! Voici deux réfugiés de la pluie...

Viola fut bien obligée de pénétrer dans l'élégant salon où se trouvaient réunis la plupart des assistants à la fête, en compagnie de lady Fairfax et du marquis.

Horriblement consciente de ses vêtements trempés et de ses cheveux dégoulinants d'eau, la jeune fille aurait voulu se cacher dans un trou de souris.

Hélas, il lui fallait faire face à une foule d'inconnus. Lady Fairfax s'esclaffa :

— Richard, comme c'est gentil de venir nous retrouver !

Ignorant Viola, elle ajouta :

— Asseyez-vous donc. Les paris sont ouverts. Combien de temps durera cette pluie ?

— Pour moi, toute la journée, dit un jeune homme.

Un vieux monsieur secoua la tête d'un air grave.

— Cela m'étonnerait. Ces averses violentes sont en général brèves. Elles s'arrêtent aussi vite qu'elles ont commencé. Et le soleil revient.

« Je le voudrais bien », pensa Viola.

Trempée jusqu'aux os, elle frissonna. Le marquis de Hurcott, qui venait de la rejoindre, lui dit :

— Donnez-moi votre manteau. Je vais demander qu'on le fasse sécher à la cuisine.

— Merci.

Il l'emmena près du feu et la fit asseoir dans un confortable fauteuil.

Juste à ce moment-là, le majordome entra, suivi par deux valets

qui apportaient du café. Le marquis alla en chercher une tasse qu'il vint offrir à la jeune fille.

— Cela va vous réchauffer.

Le comte de Galhampton, qui s'était installé de l'autre côté de ce luxueux salon, aux côtés de lady Fairfax, racontait leur odyssée avec tant d'humour que tout le monde riait.

— Voilà ce qui arrive quand les femmes se mêlent de conduire des automobiles ! lança un homme d'un ton méprisant.

— Mlle Francis en sait plus au sujet des voitures et des moteurs que beaucoup de messieurs, dit le marquis de Hurcott.

— Est-ce possible ?

Viola eut l'impression qu'on la regardait comme un étrange animal échappé d'un parc zoologique.

— Dans ce cas, vous devriez participer à la course d'automobiles qui aura lieu le mois prochain, dit l'un des invités de lady Fairfax.

Oubliant sa robe mouillée et ses cheveux gorgés d'eau, Viola se leva d'un bond.

— Une course ?

— De nombreux automobilistes se sont déjà inscrits, expliqua un autre.

En pouffant, il ajouta :

— Mais je ne pense pas qu'il y aura une seule femme !

— À part moi ! s'écria la jeune fille, très intéressée.

Cette course lui permettrait certainement de prouver la vitesse que pouvait atteindre son moteur. Si elle la gagnait, elle trouverait peut-être des acheteurs intéressés par le véhicule qu'elle souhaitait construire à de nombreux exemplaires ?

— Je vous donnerai tous les détails, lui dit le marquis.

Il lui sourit.

— Et je vous lance un défi. Une course dans la course... Votre voiture contre la mienne.

Viola se rassit.

— J'accepte le défi.

Il y eut un silence. Puis lady Fairfax se mit à ricaner.

— Ma chère, j'espère que vous n'aurez pas l'air trop ridicule.

— Mademoiselle Francis, vous m'avez converti à l'automobile... malgré la pluie ! déclara le comte de Galhampton avec importance. Je me demandais justement comment employer la belle somme que j'ai gagnée dimanche dernier à Ascot. Eh bien, je le sais maintenant. Je vais acheter une voiture, apprendre à conduire, je participerai à la course... et je la gagnerai. Oui, j'arriverai avant vous, mademoiselle Francis !

Viola ne jugea pas utile de répondre à une telle fanfaronnade. En fixant le marquis droit dans les yeux, le comte ajouta :

— Et je vous battraï aussi, Hurcott !

Ce dernier garda également le silence, tandis que Viola regardait la pluie battre les vitres. Comme l'avait prévu le vieux monsieur, l'averse cessa aussi vite qu'elle avait commencé et un rayon de soleil passa à travers les nuages, frappant les pelouses trempées.

Un valet apporta à Viola son cache-poussière, qu'elle s'étonna de trouver déjà sec et bien chaud.

— Nous l'avions mis au-dessus de la cuisinière, mademoiselle, expliqua le domestique.

Là-dessus, tout le monde sortit pour assister au sauvetage de la voiture de Viola. Deux solides palefreniers, aidés par quelques messieurs pleins de bonne volonté, réussirent à la tirer de la boue. Puis le marquis tourna la manivelle et après avoir un peu toussé, le moteur se mit en route. Quelques applaudissements retentirent.

D'autorité, le comte de Galhampton s'assit à côté d'elle.

— La capote a quand même évité que les sièges ne soient trop trempés, remarqua-t-il. Mais je vous assure que, après une telle expérience, je vais opter pour une automobile bien protégée.

Viola enclencha la première vitesse et partit à allure réduite, tandis que le comte levait la main pour saluer la foule avec autant de solennité que s'il avait été un roi saluant ses sujets.

Dès qu'ils atteignirent la route, il déclara :

— Maintenant, passons-en aux choses sérieuses. Il faut que vous me donniez au moins une leçon de conduite par jour.

— Moi ? demanda-t-elle, sidérée.

— Oui, vous. Après tout, c'est vous qui m'avez converti à ce mode de transport. Vous manœuvrez votre véhicule avec maestria. Je ne pourrais pas trouver un professeur plus compétent.

Il se pencha vers elle.

— Ni plus joli !

C'était bien agréable de recevoir de tels compliments.

« Si seulement c'était le marquis qui me les faisait ! » se dit la jeune fille.

À voix haute, elle déclara :

— Je veux bien vous apprendre à conduire. Vous verrez : ce n'est pas difficile.

— Même pour quelqu'un d'aussi peu doué que moi ? demanda-t-il avec une inquiétude feinte.

Elle ne put s'empêcher de rire. Elle ignorait s'il s'y mettrait vite ou pas, mais elle savait déjà qu'elle ne s'ennuierait pas en sa compagnie.

Mme Stephens parut choquée lorsque Viola lui apprit qu'elle allait donner des leçons de conduite au nouveau comte de Galhampton.

— Premièrement, vous devriez éviter la compagnie de ce

gentleman, vous qui tenez tant à garder votre identité secrète. Deuxièmement, vous ne pouvez pas vous promener seule en compagnie d'un monsieur ! Peut-être devrais-je vous accompagner pour vous chaperonner? Je m'assiérais à l'arrière de l'automobile...

— Stevie, ce serait ridicule ! Comme je vous l'ai déjà dit, nous ne sommes plus au siècle dernier.

— Vous risquez de compromettre votre réputation.

La jeune fille haussa les épaules.

— Qui s'intéresse à la réputation d'une personne aussi insignifiante que Mlle Francis ?

Le lendemain matin, Viola mit le vieux pantalon en coton bleu qu'elle portait pour les travaux spécialement salissants.

« Stevie ne m'a pas vue ainsi vêtue, se dit-elle en courant vers le hangar. Heureusement ! Cela lui donnerait une attaque... »

Mais la chance n'était pas de son côté. Dix minutes plus tard, en allant faire le tour du jardin, Mme Stephens la vit allongée sous la voiture.

— Mademoiselle Viola ! cria-t-elle, scandalisée. On voit vos jambes !

Ce pantalon, très large, qui arrivait aux mollets de la jeune fille, s'était retroussé presque jusqu'à ses genoux.

Viola rampa pour se redresser.

— Personne ne vient par ici.

— Vous avez l'air d'un garçon ! Montez immédiatement vous changer.

Stevie retrouvait les accents autoritaires qu'elle avait autrefois quand Viola se montrait particulièrement insupportable. Et la jeune fille n'osa pas protester -même si elle n'avait plus cinq ans...

« Elle m'a offert l'hospitalité. À cause de moi, sa petite vie bien tranquille se trouve bouleversée. Je dépends un peu d'elle, au fond. Il serait bien malvenu de ma part de n'en faire qu'à ma tête. »

Ce fut cependant sans enthousiasme qu'elle alla ôter son pantalon pour le remplacer par une vieille jupe qui ne craignait plus grand-chose.

L'après-midi, elle s'habilla plus convenablement et attendit l'arrivée du comte de Galhampton qui, à trois heures, devait venir prendre sa première leçon de conduite.

Il fut très ponctuel. Sans perdre de temps, la jeune fille lui montra la manivelle.

— Vous la tournez vigoureusement, et dès que le moteur démarre, vous la lâchez. Mais attention car elle va tourner brutalement dans l'autre sens ! Certaines personnes se sont blessées sérieusement de cette façon.

— Cela commence bien !

— C'est le seul problème. Allez ! Mettez le moteur en marche.

— Vous êtes un professeur très sévère.

— Il faut bien que je vous donne les indications nécessaires si vous voulez apprendre à conduire.

Le comte se pencha vers la manivelle, la saisit d'une main et se mit en devoir de la tourner.

— Plus vite !

Il obtempéra en grommelant et le moteur démarra enfin. Le voyant reculer d'un bond, Viola éclata de rire.

— La manivelle ne va pas vous sauter à la figure !

— L'automobile pourrait démarrer et m'écraser...

Elle se remit à rire encore plus fort.

— Il faut d'abord que vous passiez une vitesse. Asseyez-vous au

volant, maintenant.

Elle lui montra comment enclencher la première vitesse, après avoir desserré le frein à main.

Il réussit à partir après quelques à-coups.

— Formidable ! s'exclama-t-il en lâchant le volant pour lever les bras au ciel. Allons sur la grand-route.

— Attendez d'abord d'avoir un peu plus de pratique.

Tout en flirtant avec elle, le comte se mit sérieusement à la conduite. Et après une dizaine de jours de leçons quotidiennes, Viola dut reconnaître que son élève était assez doué.

En revanche, elle était très déçue : le marquis de Hurcott ne lui avait pas donné signe de vie depuis le jour de la fête organisée par lady Fairfax.

« Et pourtant, il avait promis de me donner tous les détails de la course ! » ne cessait-elle de se répéter.

Elle était à la fois triste et dépitée.

« Je m'imaginai que c'était un homme de parole. Apparemment... non ! »

Cet après-midi-là, Viola attendait l'arrivée du comte de Galhampton, qu'elle voulait emmener conduire sur les petites routes sinueuses aux alentours de Compton Drury - un excellent exercice, jugeait-elle.

Lorsqu'on sonna, elle faillit se précipiter à la porte. Mme Stephens fronça les sourcils.

— Un peu de retenue, Viola. Laissez Alice ouvrir.

Elle soupira.

— Je vous l'ai déjà dit, mais je n'aime pas du tout vous voir sillonner la campagne avec ce monsieur. Cela ne se fait pas.

Quelques instants plus tard, l'employée fit entrer au salon le visiteur. Ce n'était pas le comte, mais le marquis de Hurcott ! Et Viola sentit son cœur faire un petit bond dans sa poitrine.

Après avoir salué courtoisement Mme Stephens, il s'inclina devant la jeune fille à laquelle il tendit une épaisse enveloppe.

— Voici tous les détails de la fameuse course, ainsi que le formulaire d'inscription.

— Oh, merci beaucoup !

— Je suis désolé de ne pas vous avoir apporté cela plus tôt, mais ma mère était souffrante. J'étais auprès d'elle à Londres et dès qu'elle se sentira un peu mieux, elle viendra se reposer à Hurcott. Il faudra que vous fassiez sa connaissance.

— Avec plaisir.

Ils n'avaient pas entendu un second coup de sonnette. Alice revint et, cette fois, introduisit le comte.

— Me voici ! lança-t-il en faisant claquer ses gants en pécari sur sa

jambe. Prêt pour ma dernière leçon.

À ce moment-là, il aperçut le marquis.

— Tiens ! Hurcott... Je croyais que vous étiez chez Stéphanie.

— J'y vais. Mais je me suis arrêté au passage...

D'un ton désapprobateur, il demanda à Viola :

— Ai-je bien compris, mademoiselle Francis ? Vous donnez des leçons de conduite au comte de Galhampton ?

« Il semblerait que cela lui déplût ! pensa la jeune fille avec agacement. Comme s'il avait le droit de me faire la leçon ! »

D'un ton plein de défi, elle déclara, en le fixant droit dans les yeux :

— En effet. Et je peux dire que c'est un excellent élève.

Le comte eut un sourire triomphant.

— Mais oui, Hurcott. Je me suis d'ailleurs déjà inscrit pour participer à cette fameuse course dont tout le monde parle. J'ai bien l'intention de la remporter haut la main.

— C'était ce que vous aviez annoncé l'autre jour, avant même d'avoir touché un volant...

Avec un sourire ironique, le marquis enchaîna :

— Que le meilleur gagne, comme on dit.

Il consulta sa montre de gousset.

— Je vous laisse, je ne veux pas arriver en retard chez lady Fairfax.

Se tournant vers Viola, il ajouta, tout en indiquant l'enveloppe qu'il venait de lui remettre :

— Si vous avez besoin d'aide pour compléter le formulaire, n'hésitez pas à me consulter.

— Je vous remercie, milord. Cela ne doit pas être bien compliqué. Je ne pense pas avoir de mal à remplir une demande d'inscription.

— Sinon, je suis là pour vous aider, fit le comte de Galhampton avec un grand sourire.

Le marquis de Hurcott lui adressa un regard peu amène.

— Je vous laisse, répéta-t-il.

Il prit congé de Viola et Mme Stephens avant d'adresser un bref signe de la tête au comte. Une seconde plus tard, Viola entendit un moteur vrombir.

Le comte se frotta les mains.

— Vous n'avez pas encore vu ce qui attend dehors !

Elle le regarda avec étonnement.

— Quoi donc ? Oh, je le sais ! Une automobile !

— Exactement. Venez vite la voir. J'aimerais que vous me donniez votre avis. J'espère que vous allez être impressionnée.

— Peut-être... fit-elle avec amusement.

— Mademoiselle Viola, n'oubliez pas ce que je vous ai dit, fit Mme Stephens d'un ton sévère.

Grâce au ciel, le comte n'avait pas remarqué que la vieille femme l'avait appelée « Mlle Viola » et non « Viola » comme à l'ordinaire.

— Ne vous inquiétez pas, Stevie, je vais revenir vite.

Devant le cottage était garée une superbe voiture beige et noir dont un chauffeur en uniforme était en train de polir la carrosserie étincelante de chromes.

— Splendide ! s'exclama la jeune fille.

— N'est-ce pas ?

— Comment avez-vous réussi à acquérir une automobile aussi vite

? s'étonna-t-elle.

— Celui qui l'avait commandée n'est jamais allé la chercher. Il ne l'avait pas payée : il n'avait même pas versé d'arrhes. Le vendeur, qui lui avait fait confiance, était bien ennuyé. Aussi, quand j'ai proposé de l'acheter rubis sur l'ongle, il n'a pas hésité une seconde.

— Vous avez eu de la chance. Elle est très belle.

— Greg, voici Mlle Francis.

Le chauffeur ôta sa casquette.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, Greg.

À l'adresse du comte, elle demanda :

— Voulez-vous prendre votre leçon au volant de ce magnifique engin ou bien prenons-nous ma voiture ? Vous êtes habitué à cette dernière...

— C'est certain. Partons avec la vôtre. Greg m'apprendra ensuite comment manier la mienne. Il attendra ici notre retour.

— S'il fait le tour de la maison, il arrivera à la cuisine où Alice lui donnera une tasse de thé.

— Merci, mademoiselle, dit le chauffeur.

— Bon ! Nous partons ? demanda le comte qui commençait à s'impatienter.

La jeune fille lui sourit.

— De toute façon, vous n'avez plus vraiment besoin de leçons.

— C'est la dernière, paraît-il, soupira-t-il. Quelle tristesse !

Viola avait étudié un itinéraire empruntant toutes les routes sinueuses des environs. Elle le lui indiqua et, docilement, il le suivit pendant un certain temps.

Sans raison, il s'arrêta brusquement sur le bas-côté et fit mine de s'éponger le front, après avoir ôté ses lunettes.

— Eh bien, ce n'est pas facile !

— Mais vous vous êtes très bien débrouillé jusqu'à présent. Félicitations.

— Merci...

— Vous n'avez pas effrayé un seul cheval et vous n'avez même pas envoyé dans le fossé la grosse charrette que nous avons croisée.

— Tiens, je n'y ai pas pensé. C'aurait été amusant...

Un peu choquée par un tel commentaire, Viola demeura silencieuse.

— Nous rentrons ? lança-t-elle quelques instants plus tard.

— Pas tout de suite. Maintenant, mademoiselle Viola, j'aimerais que vous me racontiez qui vous êtes exactement et pourquoi vous vous êtes réfugiée chez Mme Stephens.

Sidérée, elle resta pendant quelques instants sans voix.

— Vous... vous avez... balbutia-t-elle enfin.

— Je ne suis pas un parfait idiot. Dès le début, j'ai compris que vous n'étiez pas une petite provinciale ordinaire.

— Co... comment cela ?

— Vous êtes une jeune fille d'excellente famille, c'est évident. Je l'ai tout de suite remarqué à mille détails. Votre façon de vous exprimer, de vous tenir...

Viola eut soudain envie de se confier. Mais était-ce raisonnable ?

— Vous avez un secret, reprit le comte.

Pour une fois, il ne flirtait pas, il ne plaisantait pas. Et il semblait tellement compréhensif !

— Un secret qui vous pèse.

— C'est vrai.

La jeune fille prit une profonde inspiration et lui raconta tout. La mort de ses parents, ses difficultés avec sir Rudolph, sa fuite du château...

Il lui prit gentiment la main.

— Je suis heureux que vous m'ayez dit cela. Maintenant, je comprends tout.

— Je peux compter sur votre discrétion ?

— Cette question !

— Si mon beau-père savait où je suis, il viendrait me chercher et m'obligerait à épouser cet horrible lord Carncross.

Le comte de Galhampton lui pressa la main.

— Je suis votre allié.

En souriant, il poursuivit :

— C'est étrange, mais j'ai tout de suite eu l'intuition que nous avions des liens. Et je découvre que nous portons le même nom !

Il lui lâcha la main et fixa un point très loin devant lui.

— N'ayez crainte. Je ne ferai rien qui pourrait vous nuire.

— Merci, fit-elle dans un souffle.

Sa voix changea.

— Et maintenant, milord, il serait temps que vous appreniez à faire demi-tour sur une route étroite.

Viola, qui s'était inscrite pour la course, préparait son moteur avec soin.

« Si je gagne, cela me permettra de faire connaître mon

automobile. Ce serait une véritable consécration pour moi », ne cessait-elle de se dire, avec surexcitation - et en même temps avec angoisse.

Mme Stephens tentait de la rassurer.

— Tout se passera bien !

— Espérons-le. C'est tellement important !

— Je vais vous accompagner.

— Ce n'est pas la peine... murmura la jeune fille.

En même temps, elle savait combien la présence de sa Nanny d'autrefois serait précieuse. Stevie la soutiendrait, quoi qu'il arrive. Et si elle perdait... elle la consolerait.

— Je ne vais pas vous laisser partir sans chaperon, déclara la vieille femme.

— J'avoue que je serais bien contente que vous veniez avec moi, Stevie, admit enfin Viola.

La course devait avoir lieu dans une station balnéaire distante d'environ cinquante kilomètres. Dans un journal local donnant tous les détails de la course, Viola trouva l'adresse d'une pension de famille. Elle se rendit à la poste du village et téléphona afin de réserver deux chambres pour la nuit précédant l'événement.

Dans le journal, la jeune fille avait également pu étudier l'itinéraire de la course et noté que les participants seraient près de quarante.

« Eh bien ! Moi qui m'imaginais que nous ne serions pas plus d'une quinzaine... Ce sera beaucoup plus difficile que je ne le pensais ! »

Elle ne regrettait pas d'avoir décidé d'arriver là-bas la veille.

« Faire la route dans la matinée depuis Compton Drury avant de se lancer dans une sérieuse compétition... ce ne serait pas sérieux », se dit-elle encore.

Le jour de la course arriva enfin. Après un voyage sans histoire, Viola et Mme Stephens s'étaient installées dans une confortable

pension de famille où un excellent dîner leur avait été servi.

— Si vous trouvez une table sur la terrasse de l'hôtel des Bains, madame, vous serez aux premières loges, avait expliqué la femme du propriétaire à Mme Stephens.

C'était devant ce grand hôtel que devait être donné le départ de la course. Après avoir parcouru un circuit bien balisé sur des routes de campagne, les concurrents devaient revenir exactement au même endroit.

— Nous irons là-bas de bonne heure pour que vous soyez bien placée, Stevie, dit Viola.

Mme Stephens put avoir l'une des meilleures tables et savourer une tasse de thé avec des scones avant que les curieux ne se disputent les autres tables.

Viola rejoignit sa voiture, qui était déjà sur la ligne de départ au milieu de nombreux autres véhicules. Quand elle remarqua le comte de Galhampton un peu plus loin, elle jugea avoir largement le temps d'aller le saluer.

Il lui présenta le petit homme avec lequel il était en train de s'entretenir.

— M. Rudger, voici Mlle Francis, qui m'a appris à conduire. _

Se tournant vers Viola, il ajouta :

— C'est à M. Rudger que j'ai acheté mon automobile.

— Vraiment ? fit la jeune fille avec intérêt.

Si ce M. Rudger commercialisait des voitures, il serait peut-être intéressé par le modèle qu'elle mettait au point ?

Un jeune homme les rejoignit sur ces entrefaites.

— Monsieur Rudger, j'ai trouvé deux bonnes places pour voir l'arrivée de la course.

— Joe ! s'écria Viola.

Le jeune homme se tourna vers elle.

— Par exemple ! Mademoiselle...

— Francis, coupa Viola.

Elle adressa un sourire à M. Rudger.

— Je connais Joe Webster depuis bien longtemps !

— Allez-vous participer à la course, mademoiselle ? demanda Joe.

— Bien sûr. Je serais d'ailleurs bien inspirée d'aller mettre mon moteur en marche. Ce serait trop bête de perdre du temps... Nous nous revoyons après la course ?

— Nous serons là, bien sûr, assura M. Rudger.

La jeune fille regagna son véhicule, tourna la manivelle et dès que le moteur se mit à ronronner, s'installa au volant en attendant son tour. Les concurrents devaient partir l'un après l'autre, toutes les deux minutes, dès que l'on abaissait un drapeau leur donnant le signal. Viola avait le numéro quatorze, ainsi que le précisait le calicot fixé sur son capot.

Le marquis de Hurcott vint se ranger à peu de distance : lui avait le numéro huit. Tous deux se contentèrent d'échanger un signe de la main et un sourire. Les deux premières automobiles étaient déjà loin et ils n'avaient pas le temps de descendre de voiture pour se serrer la main.

Viola le vit démarrer en trombe. Son cœur se mit à battre encore plus vite. Bientôt, ce serait à elle...

Pour ne pas perdre une seconde, elle avait déjà enclenché la première vitesse et desserré le frein quand le drapeau s'abaissa devant elle. Sa voiture bondit, littéralement. Et elle se mit à filer sur la route où, à intervalles réguliers, des jeunes gens coiffés d'une casquette rouge indiquaient la direction à prendre et empêchaient les curieux d'empiéter sur la chaussée.

Lorsqu'elle commença à dépasser les véhicules partis avant elle, Viola comprit que le sien était plus rapide que la plupart des autres.

« Jusqu'à présent, personne n'a encore tenté de me rattraper. Mais il ne faut pas que je me réjouisse trop vite, se dit-elle. Il y a de nombreux concurrents derrière moi. Et je ne dois pas oublier que la De Dion Bouton du marquis de Hurcott possède un moteur très puissant. »

Juste au moment où elle se disait cela, elle vit la voiture du marquis sur le bas-côté. Il était en train de changer une roue ! Sa première pensée fut de le plaindre, puis elle se dit, un peu égoïstement, que cet incident augmentait ses possibilités de gagner.

« Pour lui, cette course représente un passe-temps. Pour moi, l'enjeu est important. »

Et tout de suite, elle s'inquiéta : si la même mésaventure lui arrivait ?

Mais la chance était de son côté. Elle doubla deux autres automobilistes qui venaient d'avoir eux aussi une crevaillon, puis un autre qui allait à allure réduite, suivi par un épais nuage de fumée noire.

Partie la quinzième, elle arriva la première, sous les acclamations de la foule. Joe s'empessa de la féliciter. Puis il se tourna vers M. Rudger.

— Ne vous avais-je pas dit que Mlle... Francis était une conductrice exceptionnelle ?

— Je dois le reconnaître.

— La course n'est pas finie, dit la jeune fille avec anxiété. Il faut connaître les temps de ceux auxquels on a donné le signal du départ après moi.

— Cela risque d'être long, fit Joe avec une moue de dédain. Mais ne vous inquiétez pas trop. La plupart ne sont pas à votre niveau.

— Il faut que vous veniez me voir à Compton Drury, Joe, lui dit la jeune fille. J'aurai mille choses à vous raconter !

— Compton Drury ?

— Un petit village où je loge chez Mme Stephens, au cottage des

Aubépines. Vous devez vous souvenir de Mme Stephens. Stevie...

— Oh, mais oui ! Je la revois encore dans le parc avec vous quand...

Craignant qu'il n'en dise trop, la jeune fille l'interrompit d'un regard significatif.

— Nous parlerons de cela plus tard, murmura-t-elle.

Les voitures arrivaient au compte-gouttes. Et enfin, dans un porte-voix, l'un des organisateurs de la course annonça que le gagnant était une femme : Mlle Francis.

Il y eut de nouveau des acclamations et des applaudissements nourris quand on lui remit sa coupe, puis elle dut prendre la pose pendant que le photographe du journal local immortalisait la scène.

Le marquis de Hurcott venait en seconde position.

— Félicitations, dit-il à Viola, tout en lui serrant chaleureusement la main.

— Merci.

Quant au comte de Galhampton, il était bon dernier. Ce que, mauvais joueur, il acceptait mal.

— Si j'avais su dans quoi je me lançais, grommela-t-il, jamais je ne me serais inscrit à cette stupide course !

Il adressa un coup d'œil malveillant au marquis.

— Vous avez l'air bien fier de votre seconde place. Vous auriez pu arriver premier si vous n'aviez pas dû changer de roue.

— C'est vrai que vous n'avez pas eu de chance, dit Viola au marquis.

— Les crevaisons sont les pires ennemis des automobilistes.

Le comte de Galhampton ricana.

— On trouve les excuses qu'on peut.

Le marquis se contenta de lui adresser un long regard où Viola lut un peu de mépris... et beaucoup d'ironie. Puis il adressa un signe de la main à la jeune fille.

— À bientôt ! lança-t-il avant de reprendre sa voiture et de partir.

— Vous n'avez pas été très aimable, ne put s'empêcher de dire Viola au comte de Galhampton.

— Bah ! Il méritait bien qu'on lui rabatte le caquet. Cet individu se croit supérieur à tout le monde.

Il haussa les épaules.

— Ne parlons plus de lui, il m'agace.

Son ton changea, et ce fut avec un grand sourire qu'il lança :

— Il faut célébrer votre victoire. Je vous invite au restaurant ce soir !

La jeune fille lui adressa un regard stupéfait. Qu'un homme seul ose proposer à une jeune fille de bonne famille de l'accompagner au restaurant... mais c'était presque une insulte !

— Vous avez peut-être oublié cela quand vous étiez en Amérique, milord, mais il y a des choses qui ne se font pas, déclara-t-elle d'un ton glacial.

Tout d'abord surpris, il se fâcha.

— Par exemple ! De quel droit me traitez-vous de haut ? Vous faisiez moins de manières quand vous me donniez des leçons de conduite. Cela ne vous ennuyait pas, alors, de vous promener seule avec moi !

— On peut se permettre pendant la journée certaines choses qu'on ne se permettrait pas le soir.

— Quelle bêtise !

Viola se mit en colère à son tour.

— Je vous interdis de me parler sur ce ton.

Là-dessus, elle lui tourna le dos et partit rejoindre Mme Stephens.

Sur le chemin du retour, la jeune fille se sentait envahie d'un flot de pensées contradictoires. D'une part, elle exultait à la pensée d'avoir gagné la course. Elle était également ravie d'avoir retrouvé Joe, et elle se disait aussi que grâce à M. Rudger, elle parviendrait peut-être à commercialiser le modèle d'automobile si soigneusement mis au point.

Mais les côtés négatifs ne manquaient pas. Elle craignait maintenant que le marquis de Hurcott ne s' imagine qu'elle avait encouragé le comte de Galhampton. Et quand elle pensait à la manière dont ce dernier l'avait traitée, la colère la submergeait.

« Il est loin d'être un gentleman, comme je le pensais », ne cessait-elle de se répéter.

Maintenant, elle s'en voulait de lui avoir fait des confidences. Mais il était malheureusement trop tard pour avoir des regrets.

Comme promis, Joe vint lui rendre visite à Compton Drury quelques jours plus tard en compagnie de M. Rudger.

Après avoir examiné la voiture et le moteur avec beaucoup de soin, celui-ci déclara :

— Je serais intéressé par l'achat de ce prototype.

Il ne lui offrit pas autant d'argent que Viola l'espérait, mais lui proposa de travailler avec Joe en qualité d'expert.

— Vous toucherez un salaire intéressant, ainsi qu'un pourcentage sur chacune des automobiles commercialisées.

Un peu étourdie par toutes ces propositions inattendues, la jeune fille murmura :

— Il faut que je réfléchisse...

— Vous pourriez énormément nous aider, dit Joe.

— Et vous êtes en relation avec des gens importants, renchérit M. Rudger. Un marquis, un comte...

Viola ne put s'empêcher de rire.

— Ce n'est pas parce que je connais des aristocrates que je saurai leur vendre des voitures !

— Tout ce que vous aurez à faire sera de les contacter. J'ai besoin d'introductions dans le grand monde.

Elle sentit sa tête tourner. Allait-elle enfin réussir à obtenir une certaine indépendance matérielle ?

— Laissez-moi réfléchir pendant un jour ou deux. Et maintenant, venez saluer Mme Stephens. Il est déjà presque six heures. Elle a fait du thé et vous a préparé une petite collation.

Au moment de partir, Joe attira la jeune fille un peu à l'écart.

— Vous connaissez l'auberge de Compton Drury, mademoiselle Viola ?

— L'auberge du Cheval Blanc ? Sur la place ? Oui, naturellement.

— En venant ici, j'ai vu sir Rudolph Vane y entrer.

Elle le regarda avec une stupeur horrifiée.

— Ce n'est pas possible !

— Je connais sir Rudolph. Je n'ai pas pu me tromper. Je vous assure que...

Il s'interrompit car, après avoir fait ses adieux à Mme Stephens, M. Rudger les rejoignait.

— Vous êtes prêt, Joe ?

Il serra la main de la jeune fille.

— Vous avez ma carte. Dès que vous aurez pris une décision, faites-la-moi connaître. Je serais vraiment content de travailler avec vous.

Elle s'efforça de lui sourire.

— Je vous contacterai très vite.

La jeune fille suivit des yeux la voiture qui s'éloignait. Elle ne pensait plus du tout à la proposition de M. Rudger...

« Mon beau-père ? À Compton Drury ? Comment aurait-il pu savoir où je suis ? »

Il était possible que sir Rudolph ait lu dans les journaux qu'une certaine Viola Francis avait remporté une course automobile... Et il en avait tiré les conclusions qui s'imposaient. Il ne pouvait y avoir qu'une seule Viola capable de conduire une voiture avec maestria...

« Et ce n'était pas très intelligent de ma part de choisir le prénom de mon père comme nom de famille. »

Mais Joe avait très bien pu se tromper. D'autant plus que M. Rudger était arrivé au volant d'une puissante automobile. Même s'il avait ralenti en traversant le village, Joe n'avait pas eu plus d'une fraction de seconde pour voir un client entrer dans l'auberge.

« Avant de m'affoler, il faut que je sache si c'est lui ou pas », se dit la jeune fille.

Elle regagna la maison. Mme Stephens, qui avait bu du sherry en compagnie de M. Rudger, était allée dormir. Quant à Alice, elle était rentrée chez elle après avoir fait la vaisselle. Viola savait déjà qu'il n'y aurait pas de dîner ce soir : la succulente collation à laquelle tout le monde avait fait honneur avait été plus que suffisante.

La jeune fille monta dans sa chambre et mit, avec une chemise ayant appartenu à son père, le vieux pantalon qui avait tellement choqué Stevie. Elle noua ses cheveux et les cacha sous un béret qu'elle ramena en avant pour qu'il ressemble à une casquette.

« J'ai vraiment l'air d'un garçon », se dit-elle avec satisfaction.

Les chaussures qu'elle portait pour travailler, usées, dépourvues de cirage depuis bien longtemps, complétaient l'illusion.

Le crépuscule tombait quand tête baissée, les mains dans les poches, elle se dirigea vers le Cheval Blanc en rasant les murs. Il y avait toujours beaucoup de monde dans cette auberge, qui représentait une étape idéale pour les voyageurs se dirigeant vers la côte.

Personne ne fit attention à elle quand elle entra dans le pub bondé. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Pas de sir Rudolph... Et il n'était pas davantage dans la salle à manger.

« Joe a dû se tromper », se dit-elle.

À ce moment-là, un serviteur tendit à un autre une bouteille de vin et deux verres.

— Pour les messieurs du salon particulier.

S'efforçant de paraître inaperçue, Viola le suivit au bout du couloir. Il ouvrit la porte du fond.

— Eh bien ! Pas trop tôt ! s'exclama une voix que la jeune fille reconnut aussitôt. Quel service déplorable !

— C'est que nous avons beaucoup de monde, monsieur, dit le serveur.

— Vous croyez que c'est une excuse ?

Viola eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle. Quoi ? Son beau-père était là ?

Mais se trouvait-il ici pour elle ? Ou parce qu'il avait autre chose à faire dans la région ?

Les messieurs, avait dit le valet. Sir Rudolph n'était pas seul puisque le domestique avait apporté deux verres.

« Il faut que je sache qui est avec lui ! » se dit-elle.

Elle sortit et fit le tour de l'auberge jusqu'à ce quelle se trouve devant la fenêtre du salon particulier. Avec précaution, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur. Son beau-père lui tournait le dos. Quant à l'homme qui se tenait en face de lui, un verre de vin à la main... ce n'était autre que le comte de Galhampton !

Glacée, la jeune fille se laissa tomber sur le banc qui se trouvait le long du mur.

Un éclat de rire parvint à ses oreilles.

— Ah, vous savez vous amuser, sir Rudolph ! s'exclama le comte. J'admire votre attitude dans la vie. Elle correspond tout à fait à la mienne.

La fenêtre était entrouverte, ce qui permettait à Viola d'entendre tout ce qui se disait à l'intérieur.

— Donc, reprit le comte, c'est bien entendu ? Nous allons ensemble chercher votre belle-fille chez Mme Stephens...

— Elle ne voudra pas venir. Mais il faudra bien qu'elle obéisse !

Le comte se remit à rire.

— De gré ou de force.

— Oui, de gré ou de force, répéta sir Rudolph, visiblement ravi à la perspective d'obliger Viola à le suivre. Nous l'emmènerons au château de Galhampton, et une fois enfermée, réduite au pain et à l'eau si nécessaire, il faudra bien qu'elle accepte de vous épouser !

— Dommage que je n'aie pas réussi à la séduire de manière plus... plus classique, soupira le comte. Elle me plaisait, au début. Et je crois bien qu'elle commençait à m'apprécier.

Avec dégoût, il poursuivit :

— Mais sa manière de se conduire après la course m'a fait comprendre que ce n'était qu'une péronnelle. Une petite demoiselle qui se donne de grands airs.

— Elle a besoin d'être matée.

— Je me ferai un plaisir de la dresser, assura le comte. J'ai de bonnes raisons pour me venger. Après tout, si je me retrouve avec un titre et pas plus de fortune que de château, c'est à cause de ses parents !

— Cela va changer. Une fois que vous l'aurez épousée - avec mon consentement, naturellement -, tout vous appartiendra. Et alors, suivant nos accords, vous me donnerez 50%.

— C'est beaucoup, quand même ! Après tout, c'est moi qui aurai cette petite peste sur le dos !

— Mais avec suffisamment d'argent pour aller vous amuser ailleurs. Surtout, montrez-lui dès le début qui est le maître. Le fouet est toujours un bon allié, parole de connaisseur.

Viola frémit en pensant à sa mère.

— Non, 50 %, c'est trop, insista le comte.

— Vous aviez pourtant accepté.

— Depuis, j'ai réfléchi. Il n'est pas normal que vous receviez autant que moi, alors que je serai seul à supporter les désagréments.

Il y eut un silence, puis son beau-père soupira.

— Bon ! Disons 60 % pour vous et 40 % pour moi.

— Cela me semble plus raisonnable.

Les deux hommes se serrèrent la main pour sceller leur accord.

— Commandons une autre bouteille pour fêter cela, suggéra le comte.

— Puis nous irons chez Mme Stephens. Ce sera encore plus drôle de tirer Viola du lit !

En entendant cela, la jeune fille comprit qu'elle n'avait pas une seconde à perdre.

« Je ne peux plus rester chez Stevie... »

Tout en courant vers le cottage des Aubépines, elle se demanda où elle pouvait maintenant aller se réfugier.

« Je ne vois qu'un endroit », se dit-elle en allant ouvrir les portes de son atelier. Tout en tournant vigoureusement la manivelle afin de mettre le moteur en route, elle se dit qu'elle allait probablement réveiller Mme Stephens.

« Tant pis ! Je n'ai pas le temps de la prévenir ni même de lui écrire un mot. De toute façon, en voyant mon beau-père, elle comprendra pourquoi je suis partie. »

Elle s'installa au volant de sa voiture et enclencha la marche arrière. Elle n'avait même pas pris le temps d'allumer les lanternes, espérant que le clair de lune lui permettrait de se diriger.

Une fois sur la route, elle eut un soupir de soulagement.

« Je leur ai échappé ! Jamais je ne pourrai remercier assez Joe. Car s'il n'avait pas vu sir Rudolph entrer à l'auberge, j'étais perdue ! »

Le valet en livrée qui lui ouvrit la porte la toisa sans aménité.

— La porte de service, c'est derrière, mon garçon.

Ce fut seulement à ce moment-là que Viola se rendit compte que, dans sa hâte, elle n'avait pas pensé à se changer et se présentait au château de Hurcott vêtue de son pantalon trop court taché et d'une vieille chemise d'homme...

Elle ôta son béret et ses cheveux dorés croulèrent sur ses épaules.

— Ma... mademoiselle Francis ? balbutia le domestique.

— Pourrais-je voir milord, s'il vous plaît ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Le valet se reprit.

— Si vous voulez bien attendre un instant, mademoiselle, je vais prévenir milord.

— Merci.

Sans penser à s'asseoir, la jeune fille resta au milieu du hall. Très vite, un bruit de pas se fit entendre. Elle se retourna, s'attendant plus ou moins à ce que le serviteur lui annonce que le châtelain ne recevait pas à une heure aussi tardive.

Mais c'était le marquis qui se dirigeait vers elle.

— Mademoiselle Francis, que vous arrive-t-il ? interrogea-t-il d'une voix inquiète, tout en l'entraînant dans un petit salon. Mme Stephens ?

Viola avait jusqu'ici réussi à ne pas s'effondrer. Mais le fait qu'il l'ait reçue immédiatement et lui parle avec une telle douceur eut raison de ses dernières défenses.

Elle éclata en sanglots convulsifs tandis qu'il la faisait asseoir dans un confortable fauteuil.

Après lui avoir tendu un mouchoir blanc fraîchement repassé, il s'approcha d'une petite table sur laquelle étaient disposées quelques bouteilles. Tout en remplissant deux petits verres, il déclara :

— Un peu de sherry vous fera du bien.

La jeune fille s'essuya les yeux, tenta de respirer plus calmement et but à petites gorgées le liquide légèrement sucré.

— Je... je suis désolée, milord, milord.

Le marquis s'assit sur l'accoudoir d'un fauteuil et l'examina d'un air soucieux.

— La dernière fois que je vous ai vue, c'était le jour de la course. Vous étiez si contente d'avoir gagné ! Et maintenant... vous semblez toucher le fond du désespoir.

Viola prit une profonde inspiration avant de tout lui raconter, dans un torrent de paroles. La mort de son père, le remariage de sa mère avec le sinistre sir Rudolph...

— Il... il semblait plein d'attentions, au début. Puis j'ai compris qu'il la battait. Elle est devenue de plus en plus triste, elle se renfermait sur elle-même.

Elle lui parla ensuite du décès de sa mère, et comment elle se retrouvait héritière de la fortune familiale, mais sans avoir le droit d'y toucher avant d'avoir atteint sa majorité.

— Mon beau-père est mon tuteur. C'est lui qui décide tout. Il a renvoyé Joe. Il m'a interdit de continuer à travailler sur la voiture que je mettais au point. Il a voulu m'obliger à épouser le plus falot des hommes, un certain lord Carncross...

— Lord Carncross ! répéta le marquis en levant les yeux au ciel.

— En me forçant à ce mariage, il n'avait qu'un seul but : obtenir le contrôle total de ma fortune. Il était prêt à tout pour cela et je savais que je ne réussirais pas à lui tenir tête. Il ne me restait plus qu'à m'enfuir. Je suis venue me réfugier chez Mme Stephens - Stevie, mon ancienne Nanny -, où j'ai pu continuer à travailler sur ce prototype d'automobile.

Elle lui expliqua ensuite comment les bijoux de sa mère s'étaient révélés être des copies.

— Sir Rudolph n'est qu'un voleur ! fit-elle avec dégoût.

Elle en vint ensuite au jour de la course.

— J'ai eu la chance d'y retrouver Joe, qui travaille maintenant en collaboration avec M. Rudger. Tous deux sont venus à Compton Drury cet après-midi. M. Rudger est intéressé par ma voiture. Il souhaite la commercialiser, et il est prêt à me donner un emploi. J'étais si contente ! J'allais enfin pouvoir devenir indépendante financièrement... en attendant ma majorité.

Le marquis lui prit les mains.

— Que s'est-il passé depuis pour que vous soyez dans un tel état ?

— Joe m'a dit avoir vu sir Rudolph à l'auberge du Cheval Blanc, à Compton Drury, expliqua la jeune fille. Je ne l'ai cru qu'à moitié, mais j'ai quand même décidé de m'en assurer. Je me suis déguisée en garçon, je suis allée là-bas...

Ses larmes redoublèrent.

— Joe ne s'était pas trompé, hélas !

Elle frissonna en se remémorant le ton sarcastique de son beau-père et les rires gras de celui auquel elle avait eu la naïveté de se confier.

— Sir Rudolph était en compagnie de... du comte de Galhampton.

Elle relata tout ce quelle avait entendu.

— Je savais que mon beau-père était le plus malhonnête des hommes. Mais je pensais pouvoir faire confiance au nouveau comte - un lointain cousin, en fait.

Le marquis soupira.

— Galhampton paraît sympathique à première vue. Mais j'ai entendu quelques commentaires assez défavorables à son sujet. Ce n'est pas un homme très bien... Cela m'ennuyait de vous voir souvent

en sa compagnie. Tout comme Stéphanie, d'ailleurs.

Il toussota.

— Stéphanie... je veux dire lady Fairfax.

Viola faillit se remettre à pleurer en entendant le châtelain parler de cette femme d'une manière qui impliquait une certaine intimité entre eux.

Soudain, le marquis se leva et alla se planter devant la fenêtre obscure. La pièce était éclairée à l'électricité, mais la nuit était maintenant tombée. Épuisée, à bout de forces, Viola réussit cependant à déclarer :

— Je suis navrée, milord, de vous avoir dérangé. Je suis venue ici sans réfléchir... Je ne veux pas vous importuner plus longtemps.

« Ou puis-je aller ? se demanda-t-elle avec accablement. Dans une petite auberge des environs ? »

Le marquis se tourna vers elle.

— Vous avez bien fait de venir me trouver. Il faut absolument trouver le moyen d'empêcher sir Rudolph de vous nuire, et j'ai une idée !

Il paraissait tellement sûr de lui que l'espoir envahit la jeune fille.

— Oui ?

— Si vous étiez sous ma protection, il n'oserait plus vous harceler. Je suggère donc...

Il marqua une pause.

— Que proposez-vous ?

— Que nous annoncions nos fiançailles.

La jeune fille eut l'impression que la foudre venait de tomber à ses pieds.

— Nos... nos fiançailles ? répéta-t-elle dans un souffle.

— Cela vous ennuie ?

L'ennuyer ? Alors qu'elle ne pouvait rien imaginer de plus merveilleux ?

La respiration coupée, elle le contempla, admirant sa haute silhouette, son visage bien dessiné, ses yeux pénétrants... Si elle s'était écoutée, elle se serait jetée dans ses bras.

— Vous... vous ne parlez pas sérieusement, déclara-t-elle enfin.

Il lui reprit les mains.

— Disons qu'il s'agit d'un stratagème destiné surtout à éloigner la menace que représente votre beau-père.

— Ah ! Un stratagème... murmura Viola d'une voix morne.

— Cette solution me semble idéale. Si vous habitiez ici, sir Rudolph ne pourrait plus songer à vous enlever. Je vous avais dit, n'est-ce pas, que ma mère devait venir se reposer au château ?

— Oui, en effet.

— Je suis retourné à Londres tout de suite après la course et je l'ai ramenée hier. C'est la raison pour laquelle je ne vous ai pas rendu visite depuis. Je tenais pourtant à vous féliciter pour votre victoire. Je voulais également vous conseiller de vous méfier du nouveau comte de Galhampton.

En haussant les épaules, il ajouta :

— Mais, stupidement, je pensais que cela ne pressait pas.

Après un silence, il reprit :

— Bref, ma mère est ici et vous chaperonnera. Cela évitera tout commentaire désobligeant par la suite, quand nous aurons trouvé le moyen d'écarter définitivement sir Rudolph de votre existence et que vous reprendrez votre liberté. Que pensez-vous de ma proposition ?

Viola se sentit emportée dans un tourbillon de joie et de désespoir. Quoi, pendant quelques semaines, quelques mois peut-être, elle allait

vivre dans l'ombre du marquis ? Ce serait merveilleux car elle l'aimait de tout son cœur et de toute son âme... Mais en même temps, comment pourrait-elle supporter la perspective que tout cela ait une fin ? Car ces fiançailles ne seraient jamais qu'une mascarade.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit sur une femme d'un certain âge aux cheveux gris. Viola se leva, comprenant que cette dame aussi digne qu'élégante ne pouvait être que la mère du marquis.

— Max, dit-elle d'une voix douce, le majordome m'a dit que tu avais une invitée.

En souriant, elle enchaîna :

— Veux-tu me la présenter, ou bien préfères-tu que je regagne mon boudoir ?

Le marquis prit la jeune fille par la main.

— Mère, voici Mlle Viola de Galhampton, qui vient de me faire l'honneur d'accepter ma demande en mariage.

Il sourit à la jeune fille, tout en lui pressant les doigts.

— Du moins... j'espère quelle l'a acceptée !

— Oui ! s'entendit répondre Viola. Oh, oui !

Elle devint écarlate.

— Je vous en prie, milady, ne m'en veuillez pas d'être ainsi vêtue. Je suis venue en hâte et... et...

Le marquis sourit de nouveau.

— Viola n'a pas eu le temps de troquer sa tenue de travail contre ses vêtements habituels, et je crains qu'elle n'ait rien apporté d'autre...

La jeune fille était toujours très rouge. Avec son pantalon trop court, elle se sentait presque aussi gênée que si elle avait été seulement vêtue d'un jupon et d'une chemise... Mais sa tenue ne paraissait pas préoccuper la marquise, qui la prit dans ses bras.

— J'avais compris, quand mon fils est venu me voir à Londres,

qu'il avait enfin rencontré la femme de sa vie. Vous êtes la jeune personne qui se passionne pour les automobiles ?

Viola soupira. Tout aurait pu être parfait...

« Hélas, il s'agit d'une comédie ! »

— Laissez-moi vous regarder, Viola. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? Après tout, vous allez devenir ma fille...

— Je... je suis navrée pour ma tenue.

La douairière eut un geste indifférent.

— Venez vous asseoir près de moi. Vous avez un si beau sourire... Et quels magnifiques cheveux ! Max, je suis ravie de ton choix.

— Merci, fit le marquis en souriant.

« Il se comporte comme si tout cela était réel ! pensa la jeune fille. Je ne suis pas sûre de pouvoir aussi bien donner le change. »

— Mon fils n'a jamais été très conventionnel, reprit la douairière. Tant de débutantes lui ont fait les yeux doux. Tout comme beaucoup de femmes qui avaient largement dépassé l'âge d'être débutantes...

Viola eut l'intuition qu'elle pensait à lady Fairfax en disant cela.

— Jusqu'à présent, aucune d'entre elles n'a réussi à retenir sérieusement son attention, poursuivit la marquise d'un ton amusé. Je ne m'inquiétais pas. Je savais qu'il rencontrerait un jour celle qu'il attendait : une jeune fille ayant beaucoup de personnalité, une jeune fille exceptionnelle...

Gentiment, elle tapota la main de Viola.

— Dites-moi, mon enfant, seriez-vous la fille du défunt comte de Galhampton ?

— Oui, milady.

— Dans ce cas, je connaissais votre mère. Nous avons été en pension ensemble. Elle était plus jeune que moi, cela n'a pas empêché que nous devenions les meilleures amies du monde. Puis nos chemins

se sont séparés. J'ai épousé le père de Max avant même de faire mon entrée dans le monde. Votre mère s'est mariée beaucoup plus tard...

— Je suis si heureuse que vous l'ayez connue !

La marquise examina la jeune fille en fronçant légèrement les sourcils.

— Cette tenue de petit mécanicien est amusante. Mais vous ne pouvez pas rester ainsi. Je me demande si l'une de mes robes serait à votre taille...

Ce soir-là, après avoir pris un bain parfumé, Viola revêtit la longue chemise de nuit en soie blanche qu'une domestique lui avait apportée.

En se mettant au lit, elle se sentait de nouveau partagée entre

l'extase et le désespoir.

« Oh, si seulement il m'avait demandée en mariage parce qu'il m'aimait ! »

Hélas, il ne fallait pas espérer de miracle ! Le marquis de Hurcott n'avait d'yeux que pour lady Fairfax.

Le lendemain matin, une femme de chambre vint ouvrir les rideaux en velours bleu pâle.

— Bonjour, mademoiselle, dit-elle en lui faisant la révérence. Milord m'a chargée de vous dire que vos bagages étaient arrivés.

— Oh, merci !

— Je vais vous les apporter.

Viola découvrit que ses vêtements, que le marquis avait envoyé chercher chez Mme Stephens, avaient tous été soigneusement repassés.

Consciente du fait qu'elle devait faire honneur au marquis et à son nouveau statut, elle revêtit l'ensemble qu'elle avait porté pour aller à Londres. C'était ce qu'elle avait de plus élégant dans sa garde-robe limitée... La toilette que lui avait prêtée la marquise la veille était un peu large pour elle. Et elle avait trouvé étrange de porter du vert pâle au lieu du noir auquel elle s'était habituée.

Elle finissait de s'habiller quand on frappa à sa porte. Une domestique d'un certain âge fit son entrée.

— Bonjour, mademoiselle, dit-elle en faisant la révérence. Je suis Smith, la femme de chambre de milady. Elle m'a priée de venir vous aider.

— Je vous remercie, Smith, mais comme vous le voyez, je suis prête.

— Je pourrais peut-être vous coiffer ?

La jeune fille la regarda avec surprise. Elle s'était contentée, comme à l'ordinaire, de nouer ses cheveux en catogan à l'aide d'un étroit ruban en velours.

— Cela ne convient pas ? demanda-t-elle enfin.

— Maintenant que vous êtes fiancée, mademoiselle, permettez-moi de vous suggérer que le moment est venu de porter un chignon.

Viola se retrouva assise devant la coiffeuse. Avec une adresse consommée, la femme de chambre releva ses boucles sur le sommet de sa tête et les fixa à l'aide des petits peignes en écaille qu'elle avait apportés.

Ce n'était plus l'image d'une moins que rien, d'une drôlesse qui se reflétait dans la glace, mais celle d'une ravissante jeune fille.

— Smith, vous êtes une magicienne ! s'exclama Viola.

Elle adressa un grand sourire à la femme de chambre.

— Merci infiniment. Jamais je n'aurais pensé que mes cheveux pouvaient paraître aussi... aussi...

— Vous avez une magnifique chevelure, mademoiselle. Autant la mettre en valeur.

La jeune fille descendit. Une fois arrivée en bas du grand escalier d'honneur, un valet s'inclina et alla ouvrir la porte de la salle à manger en rotonde où l'on servait les petits déjeuners.

Le marquis debout devant une longue table chargée de plats sous des cloches d'argent, était en train de se servir. Il posa son assiette en voyant entrer Viola et alla au-devant d'elle.

— Vous êtes exquise ce matin, lui dit-il d'un ton chaleureux.

— Cela change d'hier... J'ai honte d'être arrivée dans une telle tenue, mais j'avais tellement peur ! Je n'ai pas songé une seule seconde à me changer avant de fuir.

Il éclata de rire.

— Vous étiez charmante aussi... Vais-je souvent vous voir en pantalon ? demanda-t-il, taquin.

— Seulement quand je suis obligée de me glisser sous une voiture.

Ou de me déguiser en garçon pour tenter de surprendre ce que complotent deux escrocs dans une auberge de campagne...

— Vous m'aviez dit avoir rencontré M. Rudger, le constructeur automobile.

Tout en faisant honneur à son petit déjeuner, Viola lui parla des propositions de ce dernier.

— Si seulement je pouvais avoir accès aux fonds que je possède, je pourrais lui proposer de m'associer à lui.

Le marquis la regarda avec autant de respect que d'admiration.

— Vous deviendriez une femme d'affaires ?

— Placer des capitaux dans une compagnie automobile ? À mon avis, il n'existe pas de meilleur investissement à notre époque.

— C'est l'avenir.

— Exactement. Bientôt, on ne verra plus de voitures hippomobiles sur les routes.

Elle hocha la tête.

— Les chevaux ne perdront plus de fers, et il y aura peut-être moins de crevaisons !

— Nous pourrions nous lancer ensemble dans l'aventure.

— Vous seriez intéressé ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Tout à fait. Nous devrions parler de tout cela à M. Rudger, ce qui ne doit pas nous empêcher de mener des investigations par ailleurs. Oui, pourquoi ne pas nous lancer ensemble dans l'aventure ? redemanda-t-il.

— Vous voulez dire... même après la rupture de nos fiançailles ?

Il demeura silencieux pendant quelques instants avant de hocher la tête.

— Pourquoi pas ? J'espère que nous resterons quand même amis.

— Oh, oui ! s'écria-t-elle.

Il lui sourit.

— Parfait ! Dans ce cas, tout est arrangé.

Un valet apparut.

— Deux messieurs demandent à vous voir, milord.

Le marquis jeta un coup d'œil aux deux cartes qui étaient posées sur le plateau d'argent.

— Eh bien ! Ils n'ont pas perdu de temps, murmura-t-il.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Voulez-vous que nous recevions ensemble le comte de Galhampton et sir Rudolph Vane ?

Elle se raidit.

— Vous... vous voulez que...

— De cette façon, nous parviendrons peut-être à vous débarrasser de votre beau-père pour de bon.

— Ce ne sera pas facile, murmura-t-elle.

Elle se sentait cependant tous les courages si le marquis était à ses côtés.

— Emmenez ces visiteurs dans la bibliothèque, s'il vous plaît, ordonna-t-il au valet. Dites-leur que je ne vais pas tarder à arriver. Ce n'est pas la peine de mentionner la présence de Mlle Viola.

— Très bien, milord.

A l'adresse de la jeune fille, le marquis ajouta :

— Quant à nous, nous allons terminer tranquillement notre petit déjeuner.

Dix minutes plus tard, le marquis ouvrit la porte de la bibliothèque et s'effaça pour laisser passer la jeune fille. La peur étreignit Viola... mais elle réussit à faire bonne figure et s'avança, tête haute.

Des rayonnages chargés de livres allaient du sol au plafond. Au-dessus d'une impressionnante cheminée, on voyait un tableau représentant une chasse à courre. Viola reconnut une œuvre de Stubbs, le célèbre peintre animalier du XVIII^e siècle.

Sir Rudolph et le comte, debout devant l'une des fenêtres, contemplaient les pelouses qui descendaient en pente douce vers un lac scintillant de mille paillettes argentées sous le soleil.

Ils se retournèrent ensemble et ne cachèrent pas leur stupeur en voyant Viola.

Sir Rudolph fut le premier à se reprendre.

— Je suis heureux de constater que vous êtes enfin devenue raisonnable. Je n'ai pas très bien compris les raisons de votre disparition...

Avec indulgence, il ajouta :

— Mais je suis prêt à vous pardonner ce coup de tête.

Le marquis vint prendre la jeune fille par les épaules.

— Voici ma fiancée, messieurs.

— Quoi ?

— Mlle de Galhampton m'a fait le grand honneur d'accepter de m'épouser.

Le beau-père de la jeune fille la saisit par le poignet et la tira violemment vers lui.

— Que signifie cette histoire ? gronda-t-il. Faut-il vous rappeler, mademoiselle, que je suis votre tuteur et que vous ne pouvez prendre aucune initiative sans mon consentement ? Or vous ne m'avez rien demandé, que je sache.

Il fit face au marquis.

— Un vrai gentleman aurait eu la courtoisie, avant de prendre toute initiative, de venir me trouver avant !

Les doigts de son beau-père lui meurtrissaient le poignet. Viola adressa au marquis un coup d'œil suppliant. D'un air dégagé, il brossa d'une pichenette une poussière imaginaire sur la manche de sa veste avant de déclarer :

— J'ai l'intention de demander que Mlle de Galhampton soit prise en tutelle par la Chancellerie. Par ailleurs, je prendrai des mesures afin que l'on vérifie la manière dont vous avez mené les affaires de la défunte comtesse de Galhampton - et par conséquent celles de sa fille.

Le visage de sir Rudolph, déjà très rouge, devint presque violet.

— Coureur de dot !

— Vous regretterez cette insulte, sir Rudolph.

D'une voix qui claqua comme un coup de fouet, il ajouta :

— Et maintenant, lâchez ma fiancée, je vous prie.

Le comte de Galhampton s'avança vers la jeune fille, un sourire avenant aux lèvres.

— Ma chère Viola, j'ai peine à croire ce que j'entends.

Sans la moindre honte, il poursuivit :

— C'est moi que vous devriez épouser ! Je reconnais avoir commis une erreur en vous invitant à dîner. N'oubliez pas que je reviens d'Amérique où l'on est beaucoup moins à cheval sur les convenances. Ce n'est pas une raison pour vous tourner, par dépit, vers ce... ce coureur de dot ! Vous connaissez mes sentiments à votre égard. Je sais ce que vous éprouvez pour moi et...

Furieuse, elle lui coupa la parole.

— Je n'éprouve pour vous que du mépris !

Le sourire du comte devint une vilaine grimace. Se tournant vers le marquis, il lança d'une voix haineuse :

— Quels ignobles mensonges avez-vous bien pu lui raconter pour qu'elle...

La marquise, qui venait d'entrer dans la bibliothèque, entendit cette dernière remarque. Elle toisa le malotru d'un regard glacial.

— Personne ne s'est jamais exprimé de la sorte sous ce toit. Qui sont ces grossiers personnages, Max ?

— Je ne juge pas utile de vous les présenter, mère. Sir Rudolph, je vous ai demandé de lâcher ma fiancée.

De mauvaise grâce, le beau-père de Viola s'exécuta enfin.

— Maintenant, écoutez bien, tous les deux, déclara le marquis d'une voix dangereusement calme. Mlle de Galhampton et moi sommes fiancés. Vos machinations pour prendre le contrôle de sa fortune touchent à leur fin, sir Rudolph.

— Et auriez-vous été le dernier homme sur terre, dit Viola au comte, jamais je n'aurais accepté de vous épouser.

À l'adresse de son beau-père, elle poursuivit :

— Pas plus que lord Camcross ! Vous prétendiez que j'étais incapable, mais sachez que le marquis et moi allons nous associer pour construire des automobiles.

— Du commerce ! fit le comte avec dégoût. Comment un aristocrate peut-il accepter de se salir ainsi les mains ?

— Les aristocrates font pleinement partie du monde moderne, rétorqua le marquis.

Avec ironie, il enchaîna :

— Comment pouvez-vous parler ainsi, vous qui sembliez très intéressé par les mines de charbon appartenant aux Galhampton ?

Il sonna.

— Je vais demander qu'on vous reconduise.

— Ce n'est pas la peine, éructa le comte.

En compagnie de sir Rudolph, il sortit. La marquise s'assit et porta la main à son front.

— Quels horribles individus ! Ma chère Viola, je vous plains beaucoup. Comme vous avez dû souffrir auprès de cet homme !

— Ce n'était rien en comparaison de ce que ma pauvre mère a enduré.

La jeune fille prit une profonde inspiration.

— Je le connais : il ne va pas s'avouer vaincu. Il veut mon argent, il veut le château, les domaines... Pour obtenir cela, je le crois prêt à tout.

Le marquis la serra contre lui.

— Ici, vous êtes totalement en sécurité.

Au cours des quelques jours qui suivirent, Viola eut l'impression de vivre un rêve.

« Je l'aime, je l'aime;... ne cessait-elle de se répéter. Oh, si tout cela pouvait durer éternellement ! »

Un matin, le marquis lui annonça qu'il se rendait à Londres afin de consulter son avocat.

— J'espère trouver avec lui le moyen d'écarter définitivement sir Rudolph. Ma mère m'accompagnera : elle doit voir son médecin. Voulez-vous venir avec nous ?

— Si vous avez rendez-vous avec votre avocat et votre mère avec son médecin, je me demande ce que je ferais à Londres. Je préfère rester ici et travailler sur les moteurs avec votre mécanicien.

Le marquis sourit.

— Nous rentrerons ce soir. J'ai laissé des instructions au personnel. Sous aucun prétexte, le comte de Galhampton ou sir Rudolph ne doivent pénétrer dans cette propriété. Tant que vous ne dépassez pas les limites du parc, vous n'avez rien à craindre.

— J'ai écrit à Stevie pour lui expliquer pourquoi j'avais dû m'enfuir, mais il faudrait que j'aille la voir.

— Attendez demain pour cela. Nous irons ensemble.

— Merci, fit Viola en le regardant avec adoration.

C'était si doux de vivre sous le même toit que celui qui représentait tout pour elle. Elle s'efforçait de ne pas penser que ces fiançailles n'étaient qu'une comédie et qu'un jour elle devrait quitter Hurcott pour toujours.

Très peu de temps après le départ de la puissante automobile, un valet apporta une lettre à la jeune fille.

Elle ouvrit l'enveloppe en vélin et pâlit en lisant ces deux lignes :

Joe Webster est prisonnier au château. Venez et nous le libérerons. Ne parlez de ce message à personne, sinon Joe est un homme mort.

Même si ce texte n'était pas signé. Viola n'eut aucune peine à deviner qui l'avait écrit ! Son beau-père et le comte avaient dû imaginer ce plan tout de suite après avoir été mis à la porte du château.

Il fallait absolument qu'elle aille au secours de Joe ! Elle devait cela à celui qu'elle considérait comme un ami. Mais elle n'allait certainement pas se jeter dans le piège tendu !

« Je connais Galhampton mieux que quiconque. Certainement mieux que sir Rudoph ! Je trouverai sans peine l'endroit où Joe est retenu prisonnier. Avec un peu de chance, je réussirai à le libérer et à revenir ici avant le retour du marquis. »

Elle dit au majordome qu'elle travaillerait dans l'atelier toute la journée et demanda qu'on lui prépare un sandwich. Une fois qu'on le lui apporta, elle alla revêtir son vieux pantalon, puis elle descendit mettre en marche sa voiture.

— Je vais faire des essais, annonça-t-elle à Jordan, le chauffeur du marquis. Par prudence, pouvez-vous remplir le réservoir et fixer deux réservoirs pleins à l'arrière ?

— Bien sûr, mademoiselle.

Un quart d'heure plus tard, la jeune fille s'installa au volant, sans s'apercevoir que la lettre non signée qu'elle avait enfouie dans sa poche était tombée sur le sol de l'atelier.

Elle conduisit le plus vite possible, tout en faisant mentalement la liste des endroits où Joe pouvait être retenu. Elle en écarta un certain nombre.

« Le plus vraisemblable, c'est qu'il soit dans les vieilles caves situées sous les cuisines et l'office. »

Deux passages permettaient d'y accéder. L'un se trouvait dans les cuisines et l'autre à l'extérieur. Il s'agissait d'une trappe dissimulée par des buissons. Viola l'avait découverte tout à fait par hasard alors qu'elle cherchait une balle de tennis perdue.

Avec l'inconscience de ses dix ans, elle avait réussi à la soulever et s'était aventurée jusqu'en bas, où se trouvaient alignées les bouteilles de vin. À la suite d'une inondation, son père avait fait transférer les bouteilles ailleurs.

Ces caves vides où personne ne descendait jamais représentaient une cachette idéale.

En cours de route, Viola s'arrêta devant une boutique où l'on vendait un peu de tout et acheta deux bougies, des allumettes et un bon couteau.

— Voilà, jeune homme, lui dit le vieux marchand en blouse grise.

— Merci, monsieur, fit-elle en forçant sa voix.

Avec son pantalon et ce béret qui cachait ses cheveux longs, elle avait l'air d'un adolescent et ne suscitait guère la curiosité. En revanche, sa voiture intéressait beaucoup les petits villageois qui s'étaient groupés autour.

En arrivant aux environs du château de Galhampton, elle ralentit son allure.

« Il faut que je me gare à distance. Ce serait trop bête que mon beau-père reconnaisse mon automobile ! »

Elle la cacha dans un petit bois, mit dans ses poches les bougies, le couteau, ainsi qu'une solide clef à écrous et un tournevis qu'elle prit dans la boîte à outils.

« Aucune de ces vieilles portes à moitié vermoulues ne pourra résister à de tels outils », se dit-elle.

Elle passa à travers bois pour arriver jusqu'au mur de clôture du parc, à un endroit où elle savait que des branches lui tiendraient lieu d'échelle. Sous le couvert des arbres, elle ne tarda pas à arriver en vue du château, du côté d'une aile rarement utilisée.

Son cœur battait à tout rompre tandis qu'elle progressait vers les buissons derrière lesquels se trouvait la trappe permettant l'accès aux caves où Joe était - peut-être ! - retenu prisonnier.

Soudain, elle se sentit beaucoup moins sûre d'elle.

« Et s'ils l'avaient enfermé ailleurs ? »

La logique voulait cependant qu'ils choisissent cet endroit où personne n'allait plus jamais.

La peur l'envahit. Que se passerait-il si son beau-père la découvrait ? Libérerait-il Joe ? Ou bien l'emprisonnerait-il, elle aussi ?

La jeune fille ne se faisait guère d'illusions. Comme elle l'avait dit au marquis et à la mère de ce dernier, sir Rudolph était capable de tout pour arriver à ses fins.

À la pensée que, si elle tombait entre ses mains, c'en serait fini pour toujours de la merveilleuse existence qu'elle menait à Hurcott, elle se sentit envahie de désespoir. Certes, le marquis avait promis de la protéger.

« S'il doit porter ce cas devant les tribunaux, ce sera très long. Et entre-temps, sir Rudolph aura trouvé le moyen de m'obliger à épouser le comte de Galhampton. »

Sachant qu'elle se trouvait en terrain ennemi - même si le château lui appartenait ! - elle décida de faire preuve d'une extrême prudence.

La trappe était recouverte par de la vigne vierge et, pour la

dégager, elle eut besoin d'employer son couteau. Elle se souvint brusquement que son père lui avait interdit d'utiliser ce passage car les marches étaient non seulement très glissantes, mais aussi que les pierres se descellaient par endroits.

« Cela ne s'est pas arrangé », pensa-t-elle en abordant précautionneusement la descente.

Une odeur d'humidité et de moisi la prit à la gorge. Une fois arrivée en bas, elle leva sa bougie et vérifia une cave après l'autre. Elles étaient toutes vides. Seule la porte du fond était fermée, mais comme la clef était suspendue à côté, sur un clou, elle n'eut pas de mal à l'ouvrir. Tandis que les gonds rouillés grinçaient, elle laissa échapper une brève exclamation.

Non, elle ne s'était pas trompée ! C'était bien là qu'ils avaient jeté Joe !

Le malheureux gisait sur la terre battue, bâillonné, poings et pieds liés. Du sang séché souillait ses cheveux et sa joue.

« Mon Dieu ! Ils l'ont battu ! »

Était-il seulement vivant ? Lorsqu'elle s'agenouilla près de lui, il gémit, souleva les paupières, et ses yeux s'arrondirent de stupeur en la reconnaissant.

— Oh, mon pauvre Joe ! chuchota-t-elle en lui ôtant son bâillon.

— Made... Mademoiselle Viola... balbutia-t-il d'une voix rauque. Co... comment avez-vous deviné que...

— Chut ! Ne perdons pas de temps.

Elle était en train de couper les liens qui attachaient les poignets de Joe quand de puissantes lampes illuminèrent les murs en pierre. Un ricanement démoniaque retentit.

— Je vous l'avais bien dit ! Le poisson a mordu à l'hameçon !

Sir Rudolph et le comte de Galhampton se tenaient sur le seuil !

En proie à un désespoir sans nom, Viola enfouit son visage entre ses mains. Joe et elle étaient perdus !

Le ricanement de son beau-père se fit de nouveau entendre. Il arracha le couteau des mains de la jeune fille et le mit dans sa poche.

— Cette fois, petite peste, vous ne pourrez plus m'échapper ! Allons, debout !

Il la saisit par le bras et la tira sans douceur.

— Non ! hurla Joe.

Péniblement, il se redressa, tandis que la jeune fille se débattait comme une folle. Sir Rudolph jura.

— Quelle tigresse ! Richard, occupez-vous de l'autre !

Le comte leva le poing et assomma Joe qui tomba en arrière comme une masse. Il ne bougeait plus, mais pour faire bonne mesure, le comte lui administra un violent coup de pied sur la tête.

— S'il n'est pas mort, il n'est pas près de revenir à lui, conclut-il avec satisfaction.

— Assassins ! Vous êtes odieux ! cria la jeune fille.

Elle mordit la main de sir Rudolph qui laissa échapper un cri de douleur et la lâcha. Elle se mit à courir, tandis que mille pensées la traversaient. Réussirait-elle à atteindre la trappe avant eux ? Parviendrait-elle à fuir, à prévenir la police ?

Elle était en bas des marches quand on la frappa brutalement sur la nuque. Tout devint noir et elle s'effondra.

Lorsqu'elle reprit conscience, Viola eut l'impression de revenir de très loin. Elle entendit un gémissement et pensa qu'elle se trouvait avec Joe dans la cave et que c'était lui qui se plaignait.

Puis elle souleva les paupières et reconnut le décor familial de sa chambre rose et blanc d'adolescente. Un autre gémissement se fit entendre, et elle comprit alors qu'ils venaient de sa propre bouche.

— Enfin ! s'exclama son beau-père d'une voix moqueuse.

— Vous n'avez pas trop mal à la tête ? s'enquit gentiment le comte.

Ils étaient tous les deux au pied de son lit. La jeune fille tenta de s'asseoir et porta la main à son crâne douloureux.

— Inutile de songer à nous échapper, dit sir Rudolph d'un ton menaçant. Nous allons vous enfermer ici pour la nuit.

Il la toisa avec un sourire diabolique.

— Et ne pensez pas que les domestiques vous aideront ! Je les ai tous renvoyés pour les remplacer par des gens de confiance.

Il se frotta les mains.

— Vous êtes bel et bien en notre pouvoir, ma jolie. Savez-vous ce qui se passe au château depuis que vous en êtes partie ?

Le comte se raidit

— Non ! Ne lui dites pas...

— Imbécile ! Pourquoi prendrais-je des gants avec cette péronnelle ? C'est la seule façon de l'obliger à vous épouser !

— Je vous en prie, laissez-la dans l'ignorance !

— Pas question !

Sir Rudolph se tourna vers la jeune fille et, avec sadisme, déclara :

— Il faut que vous sachiez, ma jolie, que votre demeure ancestrale est devenue une sorte de pension pour quelques charmantes femmes peu farouches, prêtes à se plier à tous nos désirs et à ceux de nos amis qui ont envie de s'amuser un peu.

En ricanant, il poursuivit :

— Les langues vont bon train, forcément. Cela se sait dans le voisinage. Aussi, après avoir passé deux ou trois nuits au château, sous ce régime, votre réputation sera en miettes et votre marquis ne voudra plus de vous. Comment un aristocrate aussi imbu de lui-même s'abaisserait-il à épouser une moins que rien ?

Une moins que rien...

La jeune fille ferma les yeux. C'était ainsi que l'avait appelée lady Fairfax, la première fois qu'elle l'avait vue.

Son cœur lui parut soudain peser des tonnes. Jamais elle ne s'était sentie aussi malheureuse, aussi désespérée de sa vie. Certes, elle savait que ses fiançailles avec le marquis de Hurcott n'étaient qu'une comédie. Mais c'était si bon de vivre à ses côtés, de guetter ses sourires, d'entendre sa voix... Elle devait donc dire adieu à tout cela ? Et aussi à la tendresse maternelle avec laquelle la traitait la marquise douairière ?

Le comte s'approcha d'elle et quand il voulut lui prendre la main, elle s'écria :

— Ne me touchez pas !

— Ha, ha ! se moqua sir Rudolph. Vous allez avoir fort à faire, mon ami.

— Ne vous inquiétez pas, Viola, lui dit le comte d'un ton mielleux. Je suis un aristocrate, moi aussi, et même si votre réputation est mise à mal par les mauvaises langues, je serais très heureux que vous deveniez mon épouse.

— Votre richissime épouse, renchérit sir Rudolph.

— Richissime mais aussi très désirable, fit le comte en déshabillant la jeune fille du regard. Si désirable que je suis très tenté de la faire mienne cette nuit, sans attendre la bénédiction du clergé.

À son tour, il se mit à ricaner.

— Mais n'ayez crainte, même avec ce petit accroc aux principes, nous serons mariés dans les plus brefs délais, car j'ai hâte d'entrer en possession de la fortune et des domaines qui auraient dû me revenir de droit. Quant à vous, vous deviendrez comtesse de Galhampton, vous ne pourrez pas vous plaindre.

En dépit de sa faiblesse, la jeune fille réussit à affirmer d'un ton sans réplique :

— Jamais !

— Que cela vous plaise ou non, vous épouserez votre cousin, déclara son beau-père. Nous vous traînerons jusqu'à l'autel en vous tirant par les cheveux s'il le faut.

— J'aimerais mieux me tuer !

Le comte eut un rire satisfait.

— Cela me conviendrait parfaitement. Comme je suppose que vous n'avez pas fait de testament, tout me reviendrait, étant donné que je suis votre plus proche parent. J'aurais donc l'argent sans devoir vous supporter comme épouse.

Il se pencha vers elle et lui fit un clin d'œil salace.

— Mais avant que vous ne mettiez fin à vos jours, cela ne me déplairait pas de profiter pendant quelques heures de ce que vous avez à offrir...

La jeune fille lui adressa un coup d'œil plein de mépris.

— Vous me sous-estimez. Votre conduite après la course m'a dégoûtée à un point tel que je me suis arrangée pour que vous n'ayez jamais accès à mes biens.

Son esprit travaillait à toute allure.

— Et contrairement à ce que vous pensez, j'ai fait un testament, prétendit-elle.

Sir Rudolph pâlit.

— Un testament ? Et en faveur de qui ?

— J'ai légué tout ce que je possédais à Mme Stephens.

— Une domestique ! s'écria sir Rudolph.

— Elle est à cent coudées au-dessus de vous deux. Ces prétendus gentlemen qui ne sont que de vulgaires escrocs.

Furieux, sir Rudolph la frappa de toutes ses forces.

— Vous allez me payer cette insulte !

De nouveau, il leva la main. Le comte l'arrêta.

— Arrêtez ! Je ne veux pas que la mariée ait un œil au beurre noir ou une dent en moins.

— Un gentleman qui frappe une femme ? fit Viola avec dédain. Félicitations, monsieur. Je préfère ne pas penser à ce que ma pauvre mère a dû subir entre vos mains.

Son beau-père serra les poings.

— Si je m'écoutais... fit-il entre ses dents serrées.

— Du calme, répéta le comte.

Ce fut vers lui que sir Rudolph dirigea sa colère.

— Oh ! Vous commencez à m'agacer, vous !

— Écoutez, mon ami...

— Taisez-vous !

Fou de rage, sir Rudolph sortit un revolver de sa poche.

— Je suis chez moi ici, j'ai le droit de me conduire comme cela me plaît.

Le comte haussa les épaules.

— Tuez-moi si vous voulez, Vane, dit-il avec un sourire ironique. Ce n'est pas ainsi que vous obtiendrez ce que vous voulez.

Les deux hommes se firent face. La colère de sir Rudolph ne tombait pas.

— Si je m'écoutais... répéta-t-il.

— Vous tueriez tout le monde, et vous seriez bien avancé !

— Vous avez fini de vous moquer de moi ?

Soudain, le comte bondit sur le beau-père de la jeune fille et lui

saisit le poignet, dirigeant le canon du pistolet vers le plafond. Un coup de feu retentit. La balle avait marqué un petit trou bien net dans le plâtre. Les deux hommes se mirent à se battre féroce­ment pour s'emparer de l'arme. Ils semblaient avoir complètement oublié leur prisonnière.

Comprenant que c'était le moment ou jamais, Viola sauta en bas de son lit, courut comme une folle dans le couloir, dévala l'escalier... Au moment où elle arrivait dans le hall, un valet apparut.

— Hé ! Où allez-vous ?

Elle sortit et lui claqua la porte au nez avant de descendre le perron quatre à quatre. Un autre coup de feu retentit au premier étage - juste au moment où on la saisissait à bras-le-corps.

C'était trop de malchance ! La liberté était à portée de la main... et elle allait se retrouver de nouveau prisonnière de ces âmes damnées ? Elle se débattit comme une furie, mais on la maintenait solidement.

— Viola, mon amour ! Du calme, fit une voix masculine.

La jeune fille s'immobilisa. Cette voix... Rêvait-elle ? Non, c'était bien le marquis qui la serrait contre sa solide poitrine. Elle fondit en larmes.

— Max, au secours ! s'écria-t-elle avec désespoir. Sauvez-moi !

— Vous n'avez plus rien à craindre, mon amour.

Derrière le marquis se tenaient trois policiers ainsi qu'un inspecteur en civil. Ce dernier toussota, visiblement embarrassé.

— Milord...

— Ils viennent arrêter sir Rudolph, expliqua le marquis à Viola. Une jeune femme a porté plainte. Il paraît qu'il l'aurait amenée ici sous prétexte de lui donner un emploi de femme de chambre. Au lieu de cela, il l'aurait forcée à... euh, à...

Viola hocha la tête.

— À ... à faire des choses qu'elle refusait de faire, murmura-t-elle d'une voix presque inaudible. Et elle... elle n'est probablement pas la

seule.

En frissonnant, elle se blottit dans les bras du marquis.

— Mon beau-père avait menacé de m'envoyer avec ces femmes pour... pour me mater.

Elle se mit à trembler.

— Quant au comte, il voulait que... que je lui appartienne cette nuit, avant même le mariage !

Le marquis de Hurcott l'étreignit.

— Mon amour...

Les policiers frappaient le heurtoir.

— Police !

Comme personne ne vint ouvrir, ils entrèrent. Viola aperçut quelques valets qui devaient craindre d'être envoyés en prison s'échapper par une porte de côté.

— Où sont le comte et sir Rudolph ? demanda le marquis à la jeune fille.

— Là-haut. Ils... ils se battaient, et je... j'en ai profité pour m'enfuir.

Sur des jambes qui la portaient à peine, elle gravit le grand escalier, suivie par les policiers et le marquis.

— Attention, sir Rudolph est armé, dit-elle avant d'indiquer la porte de sa chambre.

Tout paraissait maintenant étrangement silencieux.

— Police ! lança l'un des agents.

Il entra, suivi par les autres. Le comte de Galhampton, debout, le pistolet encore fumant à la main, regardait d'un air hébété sir Rudolph qui gisait à ses pieds dans une mare de sang.

— Je... je ne voulais pas le tuer... balbutia-t-il. Le... le coup est parti malgré moi.

Sans mot dire, un policier lui passa les menottes, tandis que le marquis emmenait Viola hors de la pièce.

— Nous n'avons rien à faire ici, mon amour. Laissons les autorités s'occuper de tout cela.

Mon amour... Pourquoi l'appelait-il ainsi ? Mais dans l'affolement de ces derniers instants, dans son désarroi, avait-elle seulement bien entendu ?

Elle s'efforçait de faire le tri parmi tous les dramatiques événements qui venaient de se succéder.

— Le... le comte est un homme sans honneur, sans scrupules... Mais il m'a libérée de sir Rudolph, murmura-t-elle d'une voix blanche.

Soudain, elle se figea.

— Mon Dieu ! Et Joe ?

— Joe... répéta le marquis. Ils l'ont enlevé, n'est-ce pas ?

Il lui montra un papier chiffonné.

— Mon mécanicien a trouvé ce message dans l'atelier. C'est comme cela que j'ai compris ce qui s'était passé. Heureusement que je suis revenu de Londres plus vite que prévu ! Savez-vous où est Joe ?

— Dans les caves.

Sachant ne plus rien avoir à craindre de son beau-père ni du comte, elle emprunta cette fois l'escalier qui partait des cuisines.

Joe gisait sur le sol, de nouveau ligoté et bâillonné. Le marquis entreprit de le libérer. Le malheureux, qui sortait à peine de son évanouissement, était dans un tel état d'épuisement qu'il ne parvint pas à se mettre debout. Le marquis dut le soutenir pour l'aider à quitter sa prison.

Peu à peu, Joe reprenait des forces.

— Je... je peux marcher, milord, dit-il au moment où ils arrivaient dans la cuisine.

Avec anxiété, il se tourna vers la jeune fille.

— Mademoiselle Viola... Comment avez-vous réussi à échapper à ces brutes ?

— Milord est venu à mon secours. Et le comte a tué sir Rudolph.

— Quoi ?

— Nous allons tout vous expliquer, dit le marquis. Allons au salon et demandons qu'on nous apporte du cognac. Je crois que nous en avons tous les trois besoin !

Ils trouvèrent les policiers dans le hall, surveillant deux domestiques à la mine patibulaire et trois jeunes femmes très légèrement vêtues.

— L'assassin est déjà en route pour sa cellule, dit l'inspecteur.

Désignant ceux qui étaient sous bonne garde, il ajouta :

— Quant à ceux-ci, ils vont devoir s'expliquer au poste.

— Vous n'avez pas besoin de nous ? demanda le marquis. J'aimerais que l'on évite à Mlle de Galhampton -ma fiancée - les tracasseries d'un témoignage.

— Je comprends cela, milord. Rassurez-vous, ce ne sera pas nécessaire.

Viola se sentit soudain très triste. Le marquis l'appelait « sa fiancée », mais ces fiançailles seraient probablement bientôt rompues, maintenant qu'elle n'avait plus rien à craindre de son beau-père.

Elle conduisit Joe et le marquis dans le salon où sir Rudolph tenait à ce que soient disposées en permanence plusieurs bouteilles d'alcool.

Le marquis versa un peu de cognac dans des verres à dégustation. Après avoir tendu le premier à la jeune fille et le second à Joe, il leva le sien.

— À nous trois... Tout est bien qui finit bien !

« En quelque sorte, pensa Viola. Mais que vais-je devenir maintenant ? »

Vivre au château de Galhampton ? Cela signifierait revivre sans fin les moments terribles quelle avait vécus aux mains de son beau-père et du comte. Et elle verrait toujours le corps de sir Rudolph dans une mare de sang...

— Asseyez-vous, Joe, dit le marquis.

Voyant le mécanicien hésiter, Viola insista.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Vous tenez à peine debout ! Dans cette histoire, c'est vous qui avez le plus souffert. Quand vous ont-ils enlevé ?

— Hier soir. Au moment où je sortais des ateliers de M. Rudger. Ils ont sauté sur moi...

La jeune fille hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

Là-dessus, oubliant que c'était un verre de cognac et pas un verre d'eau qu'elle avait à la main, elle en but une bonne gorgée et, aussitôt, se mit à tousser.

— Oh, c'est fort !

Joe ne put s'empêcher de rire.

— Mademoiselle Viola, vous n'avez pas l'habitude de l'alcool !

— C'est certain.

Le marquis lui adressa un sourire amusé.

— Où avez-vous laissé votre automobile ? Je ne l'ai vue nulle part.

— Cela signifie que j'ai réussi à bien la cacher.

Elle expliqua où elle l'avait garée. Le marquis se tourna alors vers

le mécanicien.

— Joe, pouvez-vous passer la nuit ici et ramener demain à Hurcott la voiture de Mlle Viola ?

— Certainement, milord.

Il se leva et, un peu gauchement, vint s'incliner devant la jeune fille.

— Vous m'avez sauvé, mademoiselle Viola. Si vous n'étiez pas venue, Dieu seul sait ce qui me serait arrivé au fond de cette cave... Jamais je ne vous remercierai assez.

— Je vous en prie, Joe ! C'était bien le moins que je pouvais faire ! Tout est ma faute, au fond.

— Votre faute ?

— Mais oui. Pourquoi mon beau-père et le comte vous ont-ils enlevé ? Uniquement dans le but de m'attirer à Galhampton. Il est certain que sans moi, jamais vous ne vous seriez retrouvé dans une telle situation. C'est ma faute, au fond.

Après le départ de Joe, Viola se retrouva seule avec le marquis. Soudain, elle se sentit étrangement intimidée.

— Moi aussi, je dois vous remercier de m'avoir sauvée.

— Quand je suis arrivé, vous aviez déjà réussi à fuir, lui rappela-t-il.

Un peu nerveusement, elle demanda :

— Vous croyez que je peux maintenant revenir à Galhampton sans crainte ?

Il l'examina d'un air songeur.

— Je pensais que nous allions pouvoir retourner à Hurcott ce soir, mais il se fait tard. Nous allons donc prendre deux chambres dans le confortable hôtel qui se trouve à une dizaine de kilomètres d'ici. Et demain, nous irons à la recherche des serviteurs qui ont été honteusement renvoyés par votre beau-père. Je suis sûr que certains

d'entre eux seraient ravis de travailler de nouveau à Galhampton.

— Oui, bien sûr... murmura-t-elle.

Elle serait donc obligée de vivre dans la demeure où elle était née ? Une demeure qui lui rappelait les bons souvenirs d'autrefois. Mais aussi et surtout les mauvais. Et ceux-ci n'avaient pas manqué après le remariage de sa mère avec sir Rudolph !

Elle s'efforça de sourire. Elle allait devoir dire adieu au marquis, probablement pour toujours. Le beau rêve de ses fiançailles avec celui qu'elle aimerait jusqu'à son dernier souffle... n'avait été qu'un rêve.

« Même si je l'ai su dès le début, cela fait mal. Si mal ! »

La voix du marquis la ramena à l'instant présent.

— Vous ne pouvez pas vous présenter à l'hôtel habillée en garçon, même si vous êtes charmante ainsi vêtue.

— Vous avez raison. Je vais aller me changer.

Elle n'eut pas le courage de pénétrer dans sa propre chambre, où pourtant le cadavre de sir Rudolph avait été enlevé. Elle se rendit dans la chambre de sa mère et revêtit une élégante robe en crêpe de soie noir. Après avoir complété sa tenue par des escarpins en chevreau, une étole et un grand chapeau orné de roses noires en tarlatane, elle descendit.

Le marquis l'attendait dans le hall, et son cœur manqua un battement quand elle le vit, plus grand, plus beau, plus séduisant que jamais dans le costume de voyage sombre qu'il avait mis pour se rendre à Londres.

— Vous êtes superbe ! s'exclama-t-il. Il manque juste un petit détail...

— Lequel ? interrogea la jeune fille en fronçant les sourcils.

— Ceci.

Il sortit de sa poche une double rangée de perles.

— Me permettez-vous de les fixer à votre cou ?

Viola regarda le collier avec stupeur.

— C'est incroyable ! J'ai l'impression de revoir les perles que j'ai vendues à M. Darnley, le joaillier.

Le marquis les fixa dans sa nuque.

— C'est bien votre collier. J'ai eu de la chance : M. Darnley ne lui avait pas encore trouvé d'acquéreur.

La jeune fille effleura les perles du bout des doigts.

— Vous êtes trop gentil, murmura-t-elle avec émotion.

Elle prit une profonde inspiration.

— Il faut que vous me disiez combien vous l'avez acheté, je... je vous rembourserai, bien sûr.

Il lui prit les mains et plongea son regard dans le sien.

— Je ne peux pas faire un petit cadeau à ma fiancée ?

— Mais... mais nos fiançailles ne sont que... qu'une mascarade.

Il lui pressa les mains.

— Vous ne voulez pas qu'elles deviennent de vraies fiançailles ? C'est mon plus cher désir. Il faut que vous sachiez, Viola, que lorsque je vous ai vue pour la première fois sur la route, le jour où vous changiez une roue, je suis tombé amoureux de vous. Oui, je suis follement, désespérément amoureux de vous.

Cet aveu inattendu la laissa sans voix. Ce fut seulement après quelques secondes qu'elle réussit à balbutier :

— Mais... mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Vous étiez si jeune ! Et vous ne pensiez qu'aux voitures... Je n'ai pas voulu vous effrayer en vous révélant mes sentiments.

En riant et en pleurant à la fois, elle avoua :

— Moi aussi, je vous aime ! Jamais, cependant, je n'aurais cru que vous vous intéresseriez à moi ! J'étais persuadée que vous vouliez épouser lady Fairfax.

Il parut tomber des nues.

— Stéphanie ? Cette flirteuse invétérée ? Je la trouve très amusante, mais quant à l'épouser... vous voulez rire ?

— Oh, Max ! Je... je m'attendais si peu à cela ! C'est merveilleux, c'est extraordinaire, et je n'ose pas croire que... que vous m'aimez vraiment.

— J'ai failli vous le dire le soir où vous êtes venue à Hurcott, complètement affolée, pour me raconter que vous aviez entendu sir Rudolph et le comte organiser votre enlèvement. J'ai craint de vous effrayer en vous dépeignant la force de mes sentiments.

La jeune fille leva vers lui ses immenses yeux bleus.

— Vous... vous souhaitez que nos fiançailles soient de vraies fiançailles ?

— J'en rêve. Tout comme je rêve du jour où, après la célébration de notre mariage, nous sortirons main dans la main de l'église du village, tandis que les cloches résonneront à toute volée.

— Max, je vous aime... Si vous saviez combien je vous aime !

— Si vous saviez combien je vous aime, Viola, fit-il en écho.

Il l'attira contre lui et quand leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin, elle eut l'impression de s'envoler haut, très haut. Jusqu'au septième ciel.